
3 1761 07463603 6

# L'ORPHELINE

DU

# PRESBYTÈRE.

TOME V.

DE L'IMPRIMERIE DE C.-F. PATRIS,
RUE DE LA COLOMBE, N°. 4, EN LA CITÉ.

# L'ORPHELINE

DU

# PRESBYTÈRE.

# FICTION ET VÉRITÉ,

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

D'ÉLISABETH BENNETT,

TOME V.



PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XVI.

# L'ORPHELINE
## DU
# PRESBYTÈRE.

## CHAPITRE PREMIER.

« La mort de mes parents, dit lord Rosemore, arriva avant que je fusse en état d'apprécier la perte que je faisais. La plus tendre affection avait uni mon père et le marquis de Rosemore, son frère aîné, et lorsque mon père trouva le trépas sur le champ de bataille sanglant de Minden, sa veuve et son fils reçurent du marquis tous les soins et toutes les consolations qu'ils pouvaient en attendre. Mais rien ne put calmer le désespoir de lady Saint-Elmer, et elle ne survécut qu'un mois à l'époux qu'elle chérissait. C'est ainsi qu'à l'âge de trois ans, je me trouvai orphelin, et sous la tutèle du meilleur des hommes qui rem-

plit scrupuleusement la promesse qu'il avait faite à ma mère mourante de veiller sur son fils avec l'attention d'un père, et d'en avoir pour lui les sentiments.

» Parmi les beautés qui faisaient l'ornement de la cour de son souverain, le cœur de mon oncle avait fait choix de l'aimable lady Marie Selby, fille du comte de Castleton. Il ignorait qu'elle était promise à lord Glenross, et qu'elle lui était déjà tendrement attachée. Elle épousa ce fortuné rival peu de temps après la mort de ma mère, et mon oncle, dévoré de regrets, se retira avec moi, et le fidèle Austin, dans un vieux château qu'il possédait dans l'île de Wight. Cette retraite ne convenait ni à son âge, ni à son rang, mais je lui dois bien des avantages. Lui-même se chargea de mon éducation, et ses talents et ses connaissances le rendaient plus capable que personne de cette tâche aussi pénible qu'importante.

» C'est là que j'appris à connaître la vertu, non par des préceptes stériles, mais par l'exemple que m'en donnait mon oncle. Je n'oublierai jamais les jours heureux que j'y ai passés avec lui : puissent les sages

avis que j'ai reçus de lui vivre aussi toujours dans mon cœur! Puissé je avoir hérité de ses vertus comme de son titre et de ses biens!

» Quoique séparé par le destin de l'objet de toute sa tendresse, il ne l'oublia jamais, et dès qu'il apprit qu'elle avait une fille, il conçut le projet, peut-être un peu romanesque, d'une union entre le fils d'un frère qu'il regrétait toujours, et la fille de sa chère Marie.

» Cette idée devint sa pensée favorite. Il craignit que le comte de Glenross ne prît de bonne heure des engagements pour l'établissement de sa fille, et elle n'avait pas encore trois ans que mon oncle lui avait déjà fait des propositions que le comte et la comtesse accueillirent avec empressement, sans s'inquiéter si les êtres qu'ils entreprenaient d'attacher l'un à l'autre ne regarderaient pas cette chaîne comme le plus grand des malheurs.

» Je passe rapidement sur les années de mon enfance qui s'écoulérent dans la paix et dans le bonheur. Je venais d'atteindre ma quinzième année, quand la mort de lady

Glenross renouvela tous les chagrins de mon oncle. Il craignit que cet événement ne contrariât son projet, mais il perdit bientôt cette crainte en recevant de lord Glenross une lettre où il lui marquait que son épouse avait désiré en mourant que son ancien ami acceptât la charge de tuteur honoraire de sa fille, et qu'il espérait qu'un jour il lui appartiendrait encore de plus près.

» Ce ne fut pas sans peine que mon oncle put cacher la satisfaction que lui causa cette assurance. Il ne me fit pourtant pas connaître ses projets, dont il n'avait fait confidence qu'à Austin; il se faisait un plaisir de jouir de ma surprise, de mon bonheur, quand il me présenterait à l'objet dont il avait fait choix pour moi, et qui ne s'offrait jamais à son imagination qu'orné de toutes les grâces et doué de toutes les vertus.

» J'allais atteindre ma vingtième année, lorsque nous quittâmes notre solitude pour nous rendre dans la capitale d'où je devais partir pour faire le tour du continent. Tous les objets qui s'offrirent à ma vue me paru-

rent nouveaux et surprenants, mais ce ne fut point un sentiment de plaisir que j'en éprouvai. Je ne connaissais le monde que par théorie, je le vis tel qu'il est. Les couleurs brillantes dont l'avait revêtu mon imagination s'évanouirent bientôt, et je regrétai les illusions qui faisaient le charme de ma solitude.

» Ce fut alors que je vis pour la première fois lady Gertrude. S'il n'avait fallu que des attraits pour régner sur mon cœur, elle l'aurait subjugué au premier instant, mais je cherchais quelque chose plus rare, plus estimable que la beauté ; je la regardais avec admiration, mais sans plaisir ; je cherchais en vain en elle cette délicatesse, cette douce timidité qui fait le charme d'une femme, que la nature semble lui avoir destinée, qui lui fait sentir le besoin de la protection de notre sexe, et qui la lui assure irrésistiblement.

» Je crois que mon oncle s'aperçut que la vue de lady Gertrude n'avait pas produit sur moi tout l'effet qu'il en attendait. Mais il me regarda comme un jeune homme encore plein d'idées romanesques

que le commerce du monde ne tarderait pas à changer, et ne s'en flatta pas moins de voir réussir son plan favori qui était devenu aussi celui de lord Glenross. Quel être raisonnable, pensait-il, pourrait refuser la main de la belle lady Gertrude, qui possédant presque tous les traits de sa mère, était à ses yeux sans défaut ?

» C'est ainsi que mon oncle, avec le cœur le plus tendre et le plus affectionné, avec les qualités les plus estimables, avec un jugement exquis, oubliait ses principes de justice en promettant la main de son neveu à une femme que ce neveu avait à peine vue, et qu'il ne devait jamais aimer.

» L'époque où je devais commencer mes voyages arriva enfin. Excepté mon oncle, il n'existait pas en Angleterre un seul être que je regrétasse, car le bon Austin devait m'accompagner. J'éprouvai cependant en m'embarquant le regret que la nature fait naître dans le cœur de tout homme qui quitte sa patrie, même avec l'espoir d'y revenir bientôt.

» Austin était frère de lait de lord Rosemore. Il possédait toute sa confiance, et l

méritait bien. Il ne pouvait en recevoir une plus grande preuve qu'en se trouvant chargé de veiller sur son neveu dans le cours de ses voyages. Il s'acquitta dignement de cette mission. Sans jamais oublier le respect qu'il me devait, il surveillait scrupuleusement toutes mes actions, et avait pour l'honneur de son maître la même sollicitude qu'un avare pour son trésor. C'est peut-être à ses soins que je dus l'avantage d'échapper aux dangers dans lesquels tombent la plupart des jeunes gens en entrant dans le monde.

» Mon rang et ma fortune étaient un passeport qui m'ouvrait toutes les portes. Partout où je me présentais, j'étais recherché, fêté, caressé. Mais une pensée humiliante pour mon amour-propre ne tarda pas à s'offrir à mon esprit. N'était-ce pas le lord Saint-Elmer, l'héritier du marquis de Rosemore, qui était ainsi accueilli? Frédéric, dépouillé de ses titres, obtiendrait-il la même réception? De ce moment les égards et les attentions du monde me devinrent à charge, le sourire même de la beauté ne me parut qu'un masque trompeur. Je résolus de ne

plus rien devoir qu'à moi-même ; je renvoyai tous mes domestiques ; je continuai mes voyages avec Austin seul, et sous le nom modeste de Frédéric Saint-Elmer.

» Mon oncle, avec qui j'avais une correspondance suivie, me disait dans plusieurs de ses lettres de ne pas laisser surprendre mon cœur. J'avais à peine fait attention à cet avis. Mais un jour il y ajouta qu'avant que j'accordasse ma tendresse à une femme, il désirait que je visse celle dont il m'avait fait choix. Le choix d'une épouse fait pour moi par un autre, était une chose diamétralement opposée à mes idées. Je sentis pourtant naître en moi la curiosité de la voir. Ne serait-il pas possible que je gagnasse son affection sans en être autrement connu que par le nom modeste que j'avais pris ? Si je réussissais dans ce projet, avec quel plaisir accomplirais-je, en lui donnant la main, les désirs d'un oncle chéri !

» Enfin j'achevai mon voyage, et je revins à Londres, où je comptais trouver le marquis. Mais j'appris qu'il était en Irlande, dans une de ses terres, où il devait

passer quelque temps. Voulant vivre dans la retraite, je pris un logement très-modeste, résolu de ne rester que quelques jours dans la capitale, et d'aller rejoindre mon oncle. Peu de jours après mon arrivée, je fus bien surpris de recevoir la visite de lord Glenross. Il me pressa vivement de prendre un appartement chez lui, dans Portman-Square, pendant mon séjour à Londres: je le remerciai, mais je lui promis d'aller dîner avec lui le lendemain.

» Austin me parut ne pas approuver mon refus. Il mit dans les observations qu'il me fit à ce sujet beaucoup plus de chaleur qu'il ne se l'était jamais permis. Il éveilla par là mes soupçons; enfin, après m'avoir fait promettre le secret, il satisfit ma curiosité, et m'apprit que lady Gertrude était l'épouse que mon oncle me destinait depuis l'instant de sa naissance. Je fus surpris de cette nouvelle; j'en fus même contrarié, parce qu'elle dérangeait mon projet d'essayer de me faire aimer pour moi-même. Je reconnus pourtant que les désirs de mon oncle étaient assez naturels. Je savais combien il avait chéri lady Glenross. Sa fille

avait donc des droits à son affection, et il n'était pas étonnant qu'il désirât l'unir à un neveu qu'il regardait comme son fils.

» Je me souvins qu'à l'âge de quinze ans lady Gertrude était déjà charmante; le temps ne pouvait qu'avoir développé et augmenté ses charmes, et probablement avoir fait disparaître les défauts qui m'avaient déplu. Peut-être, pensais-je, a-t-elle aussi conservé le souvenir de Saint-Elmer! Peut-être le reverra-t-elle avec plaisir! Cette idée me flatta, et je m'applaudis d'avoir suivi les avis de mon oncle, en réservant mon cœur pour l'objet de son choix.

» Le lendemain j'attendis avec quelque impatience l'heure où je pourrais me présenter chez lord Glenross. Elle arriva enfin, et je sortis de chez moi rempli d'une émotion que je n'avais jamais éprouvée. Je volai chez le comte, j'appris qu'il était chez lui, le domestique me demanda mon nom et me précéda pour m'annoncer, mais ayant entendu dans un appartement le son d'un piano, accompagné d'une voix de femme, je pensai que c'était lady Gertrude; je vou-

lus voir si elle me reconnaîtrait, et sans faire attention que l'usage ne permettait pas d'entrer ainsi sans être annoncé, je me trouvai dans un salon où lady Gertrude, assise devant un piano, s'accompagnait d'une voix charmante, tandis qu'un homme, ou plutôt une espèce de singe, battait la mesure à ses côtés.

» La fille du comte se leva dès qu'elle m'aperçut. Je m'avançai vers elle avec ma vivacité ordinaire, et je tendais la main pour prendre la sienne, quand je réfléchis qu'il était possible que sa mémoire ne fût pas aussi bonne que la mienne. « Il était impossible, lui dis-je, que le temps eût effacé de ma mémoire les traits de lady Gertrude, mais je crains qu'elle n'ait pas conservé de même le souvenir des miens. »

» Elle prit un verre suspendu à son cou, et m'ayant regardé quelque temps : « En vérité, Monsieur, me dit-elle, je ne vous reconnais nullement », et se replaçant devant son piano : « Allons, mon cher signor, dit-elle à son compagnon, continuons, ce morceau est délicieux. »

» Je me trouvai déconcerté; je rougis,

e ne sais trop si c'était sa conduite ou la nienne qui faisait naître cette rougeur.

» Le comte entrait en ce moment: je me hâtai de le saluer. « Mon jeune ami, me dit-il en me serrant la main, on vient seulement de m'avertir de votre arrivée. J'espère que vous n'êtes pas ici depuis longtemps?

» — Seulement depuis quelques instants, Milord, répondis-je.

» — J'en suis charmé, reprit-il; j'aurais été fâché de perdre un moment de ceux que vous me destinez. Mais il me semble que vous n'avez pas encore renouvelé connaissance avec ma fille? Ma chère Gertrude, je vous présente mon ami lord Saint-Elmer.

» J'avoue que j'éprouvai une sorte de malin plaisir en voyant l'effet que mon nom produisit sur lady Gertrude. Elle parut embarrassée, une faible rougeur couvrit un instant ses joues; mais elle retrouva bientôt sa présence d'esprit. — Milord ne s'étant pas fait annoncer, dit-elle, il m'était impossible de deviner quelle était la personne qui m'honorait de sa visite. Vous ne

devez donc, Milord, accuser que vous-même, si vous n'avez pas été reçu avec les égards qui vous étaient dus.

» — Pardon, Milady, la faute est toute entière de mon côté. L'empressement que j'avais de vous revoir m'a fait oublier les usages de la politesse. En entrant dans cette maison, je me suis rappelé les instants de bonheur qui s'y étaient écoulés pour moi, il n'y a pas encore long-temps; le son de cet instrument que j'avais déjà eu le plaisir d'entendre m'a fait penser que j'allais trouver ici l'aimable lady Gertrude, et je n'ai plus fait attention qu'*un nom* était un passe-port indispensable.

» Je ne sais ce qu'elle pensa de ce que je venais de lui dire, mais elle ne jugea pas à propos d'y répondre, et se tournant du côté du signor, elle lui dit à demi-voix quelques mots qui le décidèrent à se retirer en faisant force grimaces et force révérences.

» — C'est le maître de musique de ma fille, me dit le comte, un des plus célèbres chanteurs italiens. Toute la noblesse de Londres prend des leçons de lui, et on

lui trouve une très-belle voix. L'avez-vous entendu ?

» — J'avoue, Milord, que je ne sais pas trop si c'est la voix du signor, ou celle de lady Gertrude, que j'ai entendue en entrant. J'aurai beaucoup d'obligations à milady, si elle veut bien éclaircir mes doutes.

» Elle y consentit, après s'être fait prier pendant quelques instants, et sa voix me surprit véritablement. Vous l'avez entendue, Hélène, et sans doute avec plaisir, car on ne peut convenir qu'elle ne soit belle, quoiqu'elle manque de ces inflexions douces et tendres qui savent si bien arriver au cœur, telles que celles que j'ai entendues depuis, Hélène, et que je n'oublierai de ma vie.

» Je ne fus pas fâché que la musique interrompît la conversation ; j'avais besoin de quelques instants de réflexion, et tandis que lady Gertrude exécutait un air de bravoure, j'oubliai complètement des sons harmonieux qui ne parlaient qu'à mon oreille. Une chose me surprenait beaucoup : c'était l'expression de *mon cher signor*, dont lady Gertrude s'était servie en parlant

à son maître. Était-ce là le langage d'une femme de qualité ? Je ne pouvais le croire. Tout homme qui nous donne des leçons, de quelque nature qu'elles soient, peut avoir droit à une sorte de respect ; mais quand une femme jeune et jolie, distinguée par sa fortune et sa naissance, appelle un danseur ou un chanteur *mon cher*, il me semble qu'elle oublie celui qu'elle se doit à elle-même.

» Je ne songeais pas moins à la réception qui m'avait été faite, et je voyais évidemment que Frédéric n'aurait jamais pu espérer d'être accueilli de lady Gertrude de la même manière que lord Saint-Elmer. Cette pensée me contrariait, et j'aurais presque désiré n'être plus maître de mon cœur, afin d'avoir un motif pour refuser la main de lady Gertrude. J'étais tellement enfoncé dans ces réflexions, que je ne m'aperçus qu'elle avait cessé de chanter, que lorsque le comte me demanda ce que je pensais de la musique italienne.

— » Je ne vous fatiguerai pas plus long-temps, ma chère Hélène, des détails de ma première visite. Qu'il me suffise de

vous dire que je sortis de chez le comte avec des sentiments bien différents de ceux qui m'y avaient conduit. Je me sentis convaincu que lady Gertrude n'était pas la femme qui pouvait faire mon bonheur, et je me trouvai moins disposé que jamais à satisfaire les désirs de mon oncle.

» Austin attendait mon retour avec impatience, et à peine me laissa-t-il entrer dans mon appartement avant de me demander ce que je pensais de la fille du comte. Ma réponse le surprit autant qu'elle le chagrina, et il chercha à me persuader que je l'avais jugée avec précipitation.

— » Si j'avais eu quelque prévention contre elle, Austin, lui dis-je, vous pourriez avoir raison. Mais je me suis rendu chez elle, au contraire, avec l'intention de l'aimer, de lui offrir mon cœur et ma main; et si j'ai changé de dessein, c'est parce que je ne l'ai pas trouvée telle que je me la figurais. Je suis bien convaincu qu'elle accepterait pour époux lord Saint-Elmer, héritier du marquis de Rosemore, mais je vois aussi que Frédérick, dépouillé de ses titres, n'aurait jamais le bonheur de lui

plaire, et bien certainement je n'épouserai qu'une femme dont je sois sûr d'être aimé pour moi-même.

— » Mais comment pouvez-vous jamais acquérir cette certitude, me dit Austin? Vous êtes connu en qualité de lord Saint-Elmer, et il n'existe pas en Angleterre une femme à qui vous ne puissiez soupçonner des vues intéressées, comme à lady Gertrude.

— » Eh bien, mon cher Austin, lui répondis-je en souriant, mes exploits galants ne m'ont pas rendu assez fameux pour qu'il ne se trouve pas sur le globe quelques contrées où je sois inconnu. Je les visiterai, et sans autre recommandation que moi-même, je chercherai un cœur dont la possession puisse me garantir le bonheur.

— » Vous épouserez lady Gertrude, milord, dit Austin, et vous rendrez heureux votre digne oncle en accomplissant ses désirs.

» Je remuai la tête, et Austin se retira pour ne pas entendre un refus positif.

» Ma visite chez lord Glenross m'avait laissé dans un état d'agitation qui ne me

procura pas une nuit très-paisible. La belle lady Gertrude se représenta souvent à mon imagination, mais c'était toujours avec un air de hauteur et d'orgueil qui me repoussait. Je ne pouvais envisager aucune espérance de bonheur en l'épousant, et je craignais, en refusant de le faire, de contrarier un oncle chéri à qui j'avais tant d'obligations.

» Dès que le jour parut, voulant donner un autre cours à mes idées, je cherchai un livre dont j'avais commencé la lecture la veille, et que je croyais avoir laissé sur une commode. Je ne l'y trouvai pas. Je crus qu'il pouvait être tombé entre le mur et la commode, et je la tirai en avant pour m'en assurer. Mais je fus bien surpris d'y voir par derrière un tiroir. Cette circonstance excita ma curiosité ; je cherchai à l'ouvrir, et je fus quelque temps avant d'en pouvoir découvrir le secret. Enfin y étant parvenu, j'y trouvai quelques papiers ; mais le temps et l'humidité les avaient tellement endommagés qu'on pouvait à peine en déchiffrer quelques mots, sans qu'il fût possible d'en former un sens suivi.

» Sous ces papiers je trouvai le portrait d'une femme, disons mieux, d'un ange; car jamais des traits aussi célestes ne s'étaient offerts à mes regards. Je restai quelques moments immobile de plaisir et d'admiration. Tout ce qui m'occcupait auparavant disparut de mon souvenir; je ne songeai plus qu'au charmant portrait dont mes yeux ne pouvaient se détacher. Quel air de douceur et d'innocence, pensais-je! quelle différence de ces traits avec ceux de lady Gertrude! Ah! si je pouvais en découvrir l'original! si l'heureux Frédérick pouvait s'en faire aimer!

» Je remis les papiers dans le tiroir; je le fermai, je repoussai la commode contre la muraille, et sans réfléchir que je n'avais pas le droit de m'approprier ce portrait, je le plaçai sur mon cœur.

» Dès que j'eus déjeûné, je demandai à parler à la maîtresse de la maison. Je la priai de me dire quelles étaient les personnes qui avaient occupé cet appartement avant moi. Mais elle ne put satisfaire ma curiosité. Elle avait acheté cette maison depuis très-peu de temps. C'était la mort de

l'ancienne propriétaire qui en avait occasionné la vente, et j'étais le premier étranger qui eût habité ce logement depuis que la maison lui appartenait.

» Je ne cherchai pas à cacher mon trésor aux yeux de mon fidèle Austin, qui ne fit que rire du désir que je témoignais de connaître l'original d'un portrait qui, peut-être, n'était qu'un être de fantaisie. Je pris de nouvelles informations chez les voisins. J'appris que mon logement avait été successivement occupé par un vieillard qui n'avait aucune femme avec lui; par une dame qui n'avait qu'un fils, et par un colonel qui avait deux filles dont l'une y était morte, et dont l'autre en était sortie avec lui, sans qu'on pût me dire ce qu'ils étaient devenus. Enfin depuis ce temps je ne visitai pas un endroit public; je n'aperçus pas une femme sans chercher à reconnaître les traits qui étaient profondément gravés dans mon cœur.

» Un de mes amis intimes, partant en ce moment pour la Suisse, je me décidai a faire ce voyage avec lui. J'écrivis à mon oncle pour l'en informer, et j'allai rendre

une visite de politesse à lord Glenross et à sa fille pour leur faire mes adieux. Il me parut que mon départ n'occasionnait pas à lady Gertrude plus de regrets que je n'en éprouvais moi-même, et je cessai bientôt de penser à elle, tandis que le portrait de mon inconnue m'occupait continuellement.

» Quelque temps après mon arrivée en Suisse, une lettre de l'intendant de mon oncle m'apprit que le marquis était dangereusement malade; qu'il se trouvait dans une de ses terres dans le Devonshire, et qu'il m'engageait à me rendre près de lui sur-le-champ. Je partis sans perdre un instant, et en débarquant à Plymouth, une lettre que j'avais recommandé qu'on m'y adressât m'apprit qu'on avait transporté mon oncle à Londres, pour y consulter les plus habiles médecins de la capitale.

» Je pris une chaise de poste, et me mis de suite en route pour l'y rejoindre. A l'entrée d'un village, un cri perçant me fit mettre la tête à la portière, et je vis le bon Austin, qui me suivait à cheval, renversé par terre. Je criai au postillon d'arrêter, je me fis ouvrir la voiture pour cou-

rir à son secours ; mais un ange de bonté m'avait déjà précédé, et lui prodiguait ses secours. Le son de ma voix lui fit tourner la tête de mon côté, je la vis.... Comment vous exprimer ce que j'éprouvai, Hélène, lorsque je reconnus dans ses traits ceux de mon portrait chéri, de ce portrait qui était toujours resté sur mon cœur, qui ne le quittera jamais. Oui, ajouta-t-il en tirant de son sein une petite miniature ; voyez, c'était votre portrait que je chérissais depuis si long-temps. Jugez si après en avoir découvert l'original si miraculeusement, après avoir reconnu qu'il réunit aux traits les plus charmants, toutes les grâces de l'esprit et toutes les qualités du cœur, il ne m'est pas impossible de renoncer à ce trésor ?

— » Je ne puis vous dire combien cette circonstance me surprend, dit Hélène ; j'avoue que moi-même je trouve dans ce portrait quelque ressemblance avec moi ; et pourtant ce n'est pas le mien, car jamais je ne me suis fait peindre.

— » Impossible, s'écria le marquis ! Quand même la ressemblance aurait pu me

tromper, votre nom n'est-il pas écrit derrière ? »

Hélène retourna le médaillon, et y vit le nom d'*Hélène* écrit en petits brillants, au-dessus d'une tresse de cheveux de la même couleur que les siens.

— « Cela est fort extraordinaire, milord, dit Hélène; je puis pourtant vous assurer que voici la première fois que je vois ce portrait, et je suis certaine qu'il n'a jamais été fait pour moi. D'ailleurs vous devez vous rappeler que vous l'avez trouvé avec des papiers que le temps avait endommagés. Ils avaient sans doute été placés dans ce tiroir à la même époque; il est donc très-vraisemblable que ce portrait a été fait peut-être avant ma naissance.

— » Appelez donc cela, chère Hélène, dit le marquis, l'ouvrage de la providence qui m'a fait trouver ce talisman, afin qu'étant placé sur mon cœur il en défendît l'entrée à toute autre qu'à vous.... Mais permettez que je vous continue mon histoire.

« La manière dont je vous parlai lorsque je vous vis pour la première fois,

dut vous surprendre. J'étais à peine maître de moi. Je brûlais de vous apprendre mon secret, d'implorer votre pitié; mais Austin avait aussi remarqué cette incroyable ressemblance : il lut dans mes pensées, et se hâta de me rappeler le souvenir d'un oncle mourant pour m'entraîner loin de vous.

» Sa blessure était fort légère, et dès que je le vis en état de parler, je l'entretins de la rencontre surprenante que nous venions de faire, de tout le plaisir que j'en ressentais. Mais il calma bientôt mon enthousiasme en faisant entrer dans mon esprit une idée qui ne s'y était pas encore présentée. Il me dit que ce portrait prouvait évidemment que j'avais un rival, et un rival favorisé. Je me trouvai ainsi précipité du faîte du bonheur dans l'abîme de la jalousie. Je me promis cependant de revenir incessamment dans le Devonshire pour vérifier, d'une manière plus certaine, si mes craintes étaient fondées.

» Votre souvenir même cessa pourtant bientôt pour un moment d'occuper mes pensées, lorsque je vis mon malheureux

oncle accablé par la maladie, et qui semblait n'attendre que mon arrivée pour rendre le dernier soupir. Ma présence parut le ranimer un moment, mais toute espérance ne tarda pas à disparaître, et l'on ne put me cacher la funeste vérité.

» Le troisième jour après mon arrivée, comme j'étais assis près de son lit : « Mon » cher neveu, me dit-il, si vous m'avez » jamais aimé, promettez-moi d'accomplir mes derniers, mes plus chers désirs. » Alors il m'informa, aussi bien que le lui permit sa faiblesse, du projet qu'il avait formé depuis long-temps de m'unir à la fille de lord Glenross, et du consentement que le comte avait déjà donné à cette union. « Si vous voulez que je meure heureux et tranquille, mon cher Frédérick, ajouta-t-il, promettez-moi d'accomplir mon dernier souhait. »

» Il me fut impossible de lui répondre. Des traits plus chéris que ceux de lady Gertrude s'offrirent à mon souvenir. Il s'aperçut que j'hésitais, et me saisissant la main : « Me refusez-vous, me dit-il d'un ton de mécontentement ? Est-ce ainsi que

vous me récompensez de mes soins et de ma tendresse ? Ne seriez-vous qu'un ingrat ? » Ses traits changèrent à l'instant ; il parut agité de convulsions, et la pâleur de la mort couvrit son visage. Quel moment ! j'avais devant les yeux celui qui avait été pour moi plus qu'un père ; il était expirant, j'ajoutais aux douleurs de son agonie, et peut-être cherchait-il à prononcer une malédiction contre moi !

» Parlez, mon cher oncle, parlez, m'écriai-je hors de moi, et ne doutez pas que je ne vous obéisse !

» Le marquis entr'ouvrit les yeux, les fixa sur moi, et me dit d'une voix altérée : Promettez-moi d'épouser la fille du comte. Oh, Hélène, chère Hélène ! pardon ! mais je vous oubliai en ce moment, et je prononçai la fatale promesse. »

Lord Rosemore se leva en cet instant et parcourut le pavillon d'un air agité. Hélène n'était guères plus tranquille ; toute espérance était évanouie. Saint-Elmer avait lui-même scellé leur séparation, nul pouvoir sur la terre n'avait le droit de les réunir.

» Continuez, je vous prie, dit Hélène sans oser le regarder.

— » A peine avais-je prononcé ces funestes paroles, que le sentiment du malheur auquel je venais de me condamner, m'occupa tout entier. Je commençai a représenter à mon oncle qu'il était possible que la fille du comte eût disposé de son cœur : Hélas! il ne m'entendait plus, il semblait n'avoir vécu que pour recevoir ma promesse, et son âme avait abandonné le corps qu'elle animait. Je ne vous peindrai pas le chagrin que me fit éprouver la perte du meilleur des parents; qui mieux que vous peut se la représenter? La douleur du digne Austin était presque égale à la mienne.

— » Lord Glenross venait me voir presque tous les jours. Il me pressa de l'accompagner à Richmond; mais mon cœur n'était pas disposé à regarder lady Gertrude comme l'épouse qui m'était destinée. Je le priai de m'excuser, je lui dis que j'avais quelques affaires à régler, et qu'aussitôt que je serais libre, j'aurais le plaisir de l'aller voir.

» Mes pensées se reportèrent alors sur l'être chéri dont je conservais toujours

le souvenir et le portrait. Je résolus de la revoir, de savoir si elle avait accordé sa tendresse à quelque heureux rival, et en ce cas de ne pas troubler son bonheur en lui parlant de mon amour. Je partis pour le Devonshire, sous le nom de Frédéric Saint-Elmer ; j'arrivai au village de Glenross ; là dans toutes les chaumières, j'entendis parler d'Hélène Douglas, vanter ses vertus, et je me dis : ce doit être là mon Hélène ! »

» J'appris en même temps que vous veniez de partir pour le Staffordshire, et je ne me souvins qu'alors que j'avais pour une dame qui demeurait dans ce comté, une lettre que le chagrin de la perte de mon oncle m'avait fait oublier ; j'avais été lié autrefois avec le capitaine Stanley, mais la carrière qu'il avait suivie l'avait éloigné de moi depuis long-temps. Je l'avais rencontré dans mon dernier voyage en Suisse, et lors de mon départ précipité, il m'avait chargé d'une lettre pour son épouse. Dès le lendemain, je partis pour Derham, j'eus le bonheur de vous y retrouver ; chaque fois que je vous vis, je sentis mon amour s'augmenter ; je conçus l'espoir d'être aimé, d'être

aimé pour moi-même ; chaque jour je voulais vous parler du portrait, mais je craignais de détruire une illusion qui faisait mon bonheur, d'apprendre que j'avais un rival.

» L'arrivée de lady Belmont me détermina à partir ; cependant je voulais avant mon départ me faire connaître à vous, et vous rendre l'arbitre de mon sort. Mais le soir du jour qui précéda celui où nous devions nous trouver dans la Grotte, je fus surpris de voir arriver précipitamment Austin. Il venait m'apprendre qu'un Français qui m'avait comblé d'amitiés dans son pays venait d'être arrêté à Londres, comme suspect de complot contre le gouvernement. Je l'en connaissais incapable, mais il était étranger, sans amis, sans protections, pouvais-je hésiter à voler sur-le-champ à son secours ? Pendant qu'Austin faisait les préparatifs de mon départ, je vous écrivis un mot à la hâte, et je déposai mon billet dans la Grotte, espérant que vous l'y trouveriez, car lady Belmont étant au château m'empêchait de m'y présenter. Dès que j'eus obtenu justice pour mon ami, je retournai à Derham, mais vous n'y étiez plus, et Thérèse et sa mère en étaient aussi parties.

» Enfin, je vous revis au spectacle ; mais quelle fut ma douleur en vous voyant causer familièrement avec le major Elrington, et recevoir ses soins avec une apparence de plaisir ! Le bruit qu'il allait vous épouser était généralement répandu ; j'eus le malheur d'y ajouter foi, et je consacrai à la jalousie un temps que j'aurais dû employer à chercher les moyens d'obtenir de vous une entrevue. Enfin, je me déterminai à solliciter une explication, j'envoyai Austin chez lady Belmont. Vous étiez partie avec elle, et on ne put dire où vous étiez allée. Sachant qu'il n'était pas favorable à mon amour, je soupçonnai sa fidélité, je courus moi-même dans Pall-Mall, et j'y reçus la confirmation de tout ce qu'il m'avait dit.

» Cependant, lord Glenross m'écrivait lettres sur lettres pour m'engager à venir à Richmond, et il me devint impossible de résister plus long-temps à ses sollicitations. Combien peu je m'attendais à y retrouver l'objet de toute ma tendresse, de toutes mes pensées ! que d'efforts ne dus-je pas faire pour cacher à tous les yeux les

sentiments qui m'animaient! Vous savez tout ce qui s'est passé depuis ce temps. Mais me pardonnerez-vous d'avoir un moment conçu le dessein de vous oublier? Lorsqu'après m'avoir laissé croire que je pourrais avoir avec vous le surlendemain l'explication si désirée, si nécessaire à mon repos, j'appris que vous en étiez partie la veille, la jalousie s'empara de nouveau de mon âme, et elle fut portée à son comble, quand Austin m'informa qu'il vous avait vue vous promenant seule dans le parc avec Elrington, et quand je m'en convainquis par mes propres yeux. Enfin, je vous retrouvai ici une seconde fois, et l'amour fit encore taire tout autre sentiment.

---

# CHAPITRE II.

Le marquis venait de finir son récit, et Hélène gardait le silence, plongée dans de douloureuses réflexions.

— » Parlez, chère Hélène, dit lord Rosemore : vous connaissez maintenant tous les évènements de ma vie, tous les sentiments de mon cœur ; n'obtiendrai-je pas votre pitié ? ne m'accorderez-vous pas votre tendresse ? votre main ne sera-t-elle pas la récompense de ma fidélité ?

— » Cessez, milord, lui répondit-elle, en cherchant inutilement à retenir ses larmes ; cessez de me tenir un langage que je ne puis écouter. Si vous étiez libre... ; mais votre honneur, votre promesse exigent que vous épousiez lady Gertrude. Ne cherchez donc pas à me priver du seul bien que je posséde, l'estime de ma conscience.

— » Renoncez-vous donc à moi si facilement ? Ah Hélène ! Ce n'est pas là du

courage, c'est de l'indifférence. Si vous m'aimiez véritablement, vous ne tiendriez pas ce langage. Je vous ai vue prodiguer vos soins à la maladie, vos consolations à la vieillesse, vos secours à l'indigence, n'est-ce donc que pour Saint-Elmer que votre cœur est inaccessible à la pitié? Est-ce pour lui seul qu'est réservée votre froideur, votre indifférence?

— » Pourquoi me parler ainsi, milord? Pouvez-vous oublier la barrière qui nous sépare, la promesse que vous avez faite à un oncle mourant? Tromperez-vous l'attente de lord Glenross, de toute sa famille? Non, Saint-Elmer, vous écouterez la voix de la justice, et vous trouverez le bonheur en accomplissant votre devoir.

— » Ma promesse n'a pas été libre, s'écria le marquis, elle est nulle aux yeux du ciel. Ce serait un sacrilége de promettre ma tendresse à une femme, quand elle appartient toute entière à une autre. D'ailleurs j'ai promis d'épouser lady Gertrude si elle m'aimait, et elle ne m'aime point. Elle aime mon rang, ma fortune. Ah que ne puis-je m'en dépouiller, et ne conserver

de tous mes biens que le plus précieux pour mon cœur, la tendresse d'Hélène! Ne seriez-vous pas heureuse, Hélène, loin du tumulte du monde, dans quelque obscur asile, dans les solitudes de Glenross? Soyez l'épouse de Frédéric Saint-Elmer; allons vivre près de votre digne tuteur, dans la retraite paisible où vous avez passé votre enfance, et oublions à jamais un monde qui ne peut nous offrir le bonheur.

— » En oubliant le monde, milord, puis-je oublier ce que je me dois à moi-même, ce que je dois à votre honneur? Pourrais-je jamais jouir de quelque repos si j'étais la cause que vous eussiez manqué à une promesse solennelle? Et sans ce motif même, le destin nous a-t-il destinés l'un pour l'autre? Je suis née dans l'indigence, vous le savez déjà, mais apprenez encore que je ne connais pas même quels sont mes parents, que peut-être j'ai à rougir de ma naissance, que. . . . . . .

— » Et qu'importe, Hélène? N'est-ce pas dans les sentiments du cœur que consiste la véritable noblesse? Quelles vertus trouverai-je dans celui de lady Gertrude?

La verrai-je tendre au malheur la main de la bienfaisance, prodiguer à la vieillesse les consolations de l'amitié, offrir à l'orphelin les secours d'une tendre compassion? Non, Hélène, vous ne m'aimez pas, vous me méprisez, vous me haïssez, puisque vous me vouez au malheur en m'ordonnant d'épouser une femme que je n'aime pas, que je n'aimerai jamais. Mais écoutez-moi, écoutez-moi faire ici le serment solennel que jamais lady Gertrude. . . . .

— » Arrêtez, milord, s'écria Hélène, arrêtez de grâce! N'oubliez pas la promesse qui vous lie déjà. Ne prononcez pas un serment qui serait contraire à celui que vous avez formé antérieurement, ou je vais moi-même faire celui que nulle circonstance, nul événement ne me feront jamais recevoir la main de Saint-Elmer.

— » Au moins, s'écria le marquis, je puis prendre le ciel à témoin du vœu que je fais, de ne pas offrir ma main à une autre femme, avant que vous ne soyiez irrévocablement perdue pour moi; de ne jamais oublier la chaîne qui m'attache à vous, avant que vous ne l'ayiez rompue

vous même, en faisant choix d'un autre époux. Dites-moi que vous recevez cette promesse, Hélène, et que. . . . »

Comme il parlait ainsi, la porte du pavillon s'ouvrit, et leur fit voir lady Gertrude donnant le bras au capitaine Manby, et suivie des deux miss Starling.

Lord Rosemore tressaillit, Hélène rougit, et leur contenance ne semblait que trop prêter aux conjectures malignes de la fille du comte, qui, après un moment de silence, dit froidement au marquis : — « Pardon, milord, j'arrive ici fort mal-à-propos. Je ne croyais pas ce pavillon si bien occupé, sans quoi je n'y serais pas entrée... Retirons-nous, ajouta-telle, en s'adressant à ceux qui l'accompagnaient. Nous avons interrompu une conversation, sans doute fort intéressante pour miss Douglas, qui, à ce qu'il paraît, partage ses attentions entre les comtes et les marquis. »

— » Sur mon âme, dit le capitaine, en sortant du pavillon, miss Douglas joue l'héroïne à merveille.

— » Et le marquis paraît irrésistible dans

le rôle d'un amant suppliant, dit miss Jemima.

Ils s'éloignaient en parlant ainsi, et le marquis et sa compagne n'entendirent plus qu'un éclat de rire général qui suivit ces paroles.

L'indignation et la colère brillaient dans ses yeux ; Hélène, pâle et agitée, se leva, et s'avança vers la porte aussi vite que le lui permettait le tremblement universel dont elle était saisie.

— » Prenez mon bras, chère Hélène, dit lord Rosemore, en la suivant. »

Elle détourna la tête, et lui dit avec un peu d'amertume : — « Et quoi, milord, voulez-vous m'exposer à de nouvelles insultes ? n'en ai-je pas déjà assez essuyé ? »

— » Des insultes, s'écria-t-il vivement ! Et qui oserait vous insulter quand vous êtes sous ma protection ? Les sarcasmes de lady Gertrude pourraient-ils troubler la paix d'un cœur aussi pur que le vôtre ? Ses deux compagnes sont trop méprisables pour qu'on s'occupe d'elles, et je saurais faire taire un fat impertinent. . . Mais, acceptez mon bras, chère Hélène, vous êtes trem-

blante, agitée, permettez que je vous soutienne. En parlant ainsi, il prit son bras presque malgré elle, et ils regagnèrent le château. Le marquis ne prononça plus une parole; mais les regards pleins de tendresse qu'il jetait sur Hélène, ne pouvaient manquer de toucher son cœur, et de lui faire regréter la nécessité cruelle qui la forçait de renoncer à lui.

En entrant dans le salon, ils n'y trouvèrent que le comte qui leur demanda s'ils avaient vu sa fille.

— » Nous l'avons quittée il n'y a qu'un instant, dit le marquis.

Hélène allait se retirer dans son appartement quand le comte l'arrêta.

— » Pourquoi avez-vous quitté le reste de la compagnie, miss Douglas, lui dit lord Glenross? J'espère que vous n'êtes pas indisposée? »

Le ton d'intérêt avec lequel il prononça ce peu de mots toucha sensiblement Hélène. Elle tourna vers lui des yeux pleins de reconnaissance, et s'efforça de lui répondre qu'elle se trouvait bien. Le comte s'avança vers elle, lui prit la main, fit un

mouvement pour l'approcher de ses lèvres, et se détournant tout-à-coup sortit du salon avec un air d'humeur.

C'en était trop pour Hélène. De nouvelles larmes coulèrent de ses yeux, elle se laissa tomber sur une chaise, et se leva au même instant pour se rendre dans sa chambre,

— » Pourquoi cette nouvelle agitation, chère Hélène, lui dit le marquis, en la suivant vers la porte? Pourquoi vous créer des maux qui n'existent que parce que vous le voulez? Pourquoi ne pas consentir à recevoir ma main, à vous mettre par là à l'abri des insultes de l'orgueil et de la malignité?

— » Parce que j'éprouve un sentiment, milord, qui l'emporte sur tout autre, celui qui me dit de n'écouter que la voix de mon devoir. »

Et sans attendre sa réponse, elle sortit du salon.

Elle avait appris de bonne heure à s'adresser à l'être puissant qui en permettant les épreuves qui nous attendent souvent en cette vie, nous donne aussi la force de

les supporter. Dès qu'elle fut rentrée dans son appartement, elle lui adressa son humble prière, et le supplia de lui accorder le courage dont elle avait besoin pour consommer son pénible sacrifice, et la soutenir dans le chemin de la vertu.

Elle n'y était que depuis quelques instants quand un domestique vint lui dire que le comte de Glenross désirait lui parler dans son cabinet. Elle s'y rendit en tremblant, ne sachant quelle pouvait être la cause de l'entrevue que lui demandait le comte, et craignant qu'il ne fût question de Saint-Elmer. Le comte avait-il découvert ses sentiments secrets? La faisait-il venir pour lui reprocher sa folie, sa présomption ? Elle se sentait à peine la force de paraître en sa présence.

Lorsqu'elle entra chez lord Glenross, elle le trouva se promenant à grands pas dans son appartement, la figure pâle, et l'air agité. Il lui offrit une chaise, s'assit près d'elle, et garda le silence pendant quelques instants, comme s'il eût craint d'entrer en explication.

Enfin, lui prenant la main : « Je vous ai fait prier de venir ici, ma chère miss Dou-

glas, lui dit-il, pour vous faire mes excuses sur la manière brusque dont je vous ai quittée. Ma conduite doit vous paraître étrange, bizarre, capricieuse; mais si vous connaissiez les sentiments qui m'agitent, les projets que j'ai formés, vous me la pardonneriez. Dites, miss Douglas, me pardonnez-vous?

— » En vérité, milord, répondit Hélène se rassurant un peu, vous ne m'avez nullement offensée. Ma seule crainte a été que vous ne fussiez indisposé, ou que vous n'eussiez quelque nouveau sujet de chagrin.

— » Toujours bonne et compatissante, dit le comte! Non, Hélène, je n'ai pas de nouveaux sujets de chagrin. Ceux que j'éprouve depuis bien des années épuisent mes forces, et il ne m'en resterait pas assez pour en supporter de nouveaux. Je vous ai quittée pour ensevelir dans la solitude les sentiments que votre présence fait toujours naître en moi, et je ne trouve dans la solitude que de nouveaux tourments. Quand je vous vois, ma mémoire ne me retrace que de funestes souvenirs, et quand

je ne vous vois plus, il me semble que j'ai perdu mon unique consolation !

— » Et pourquoi, milord, lui dit Hélène, en jetant sur lui un regard plein de la plus tendre compassion, pourquoi vous laisser accabler ainsi par le découragement ? Ne pouvez-vous donc vous livrer à l'espérance du bonheur ? Croyez-moi, il n'est pas perdu pour vous, des jours heureux vous attendent encore.

— » Je l'espérais autrefois ; mais la scène est changée, et je n'aperçois plus qu'un avenir sans espoir. Votre présence, votre voix, ont seules le pouvoir d'interrompre mes sombres réflexions, de faire renaître une lueur de calme dans mon esprit, mais loin de vous le phantôme du désespoir vient de nouveau effrayer mon imagination.

— » Oh ! milord, que n'ai-je réellement le pouvoir de vous rendre moins malheureux ! Avec quel plaisir travaillerais-je à écarter de vous jusqu'au souvenir du moindre chagrin !

— » Quoi ! Hélène, si le ciel avait permis que vous fussiez ma fille, auriez-vous

pu consacrer les jours de votre jeunesse à donner des consolations à votre malheureux père? Auriez-vous pu renoncer sans regret aux plaisirs du monde pour partager ses chagrins?

— » Avec quel plaisir j'aurais fait tout cela, pour obtenir un seul sourire de mon père!

— » Eh bien! Hélène, dit le comte en lui serrant fortement la main, oubliez le nom de fille, et comme épouse du malheureux Glenross, remplissez les devoirs d'une fille tendre et affectionnée. Soyez sa consolation, et s'il ne peut espérer un bonheur parfait, le désespoir s'éloignera du moins de lui, et la paix pourra venir habiter encore dans son cœur.... Vous ne me répondez pas? Je ne vois que trop que mon espoir était mal fondé. »

Hélène était incapable de parler. Les yeux fixés vers la terre, elle semblait douter de la réalité de ce qu'elle venait d'entendre. Le comte, les regards attachés sur elle, attendait avec impatience une réponse que ses lèvres semblaient incapables de prononcer. Enfin pressant sa main contre

son cœur : « Chère Hélène, lui dit-il, avec l'accent de la douleur, ne craignez rien. Dites-moi que le malheureux Glenross n'est pas digne de votre pitié : qu'il a mérité de rester seul, sans amis, sans consolation : que le chagrin et le désespoir doivent être son partage jusqu'à ce qu'ils l'ayent conduit au tombeau.

— » Ne parlez pas ainsi, milord, s'écria Hélène ! Si le sacrifice de ma vie pouvait calmer vos maux, j'y souscrirais volontiers !

— » De votre vie, Hélène!..... je vous demande votre main, votre compassion, et le sacrifice de votre vie vous paraît moins pénible !

— » Arrêtez, milord !..... Hélas ! je sais à peine ce que je dis !... Pardonnez quelque chose à la surprise, à l'agitation qu'a dû m'occasionner une proposition si inattendue. Donnez-moi un peu de temps, et je sentirai mieux l'honneur que vous m'accordez.

— » Réfléchirez-vous donc sur mon offre ? Ne m'enlevez-vous pas toute espérance ?..... Mais non, Hélène, vous ne pou-

vez épouser le coupable Glenross! L'innocence ne peut s'allier au crime! »

Il se leva en montrant les symptômes de la plus vive émotion. Hélène ne pouvant retenir ses larmes, se leva aussi pour les cacher. Le comte crut qu'elle voulait le quitter, il lui reprit la main. « Me quittez-vous ainsi, Hélène, lui dit-il? Me condamnez-vous au malheur pour toujours? infortuné Glenross?...... Oui, je fus bien coupable! mais si les remords a le pouvoir d'effacer les crimes, les miens doivent m'être pardonnés..... Hélène, je vous ai promis de vous apprendre l'histoire de ma vie. Demain je tiendrai ma promesse. Trouvez-vous ici à la même heure, jusques-là conservez moi votre compassion, et ne prenez pas de résolution qui détruise toutes mes espérances..... Puis-je espérer de vous voir?

— » Je me rendrai à vos ordres, milord, dit Hélène en tremblant; que le ciel, en attendant, vous accorde la paix et la tranquillité.

— » Puisse-t-il vous exaucer, chère

Hélène ! et pressant sa main sur ses lèvres, il la conduisit jusqu'à la porte de son appartement. »

---

## CHAPITRE III.

Hélène en traversant la galerie qui conduisait à son appartement, entendit la gaîté bruyante à laquelle se livrait la compagnie qui était dans le salon. Elle se rappela alors son entrevue dans le pavillon avec le marquis ; la manière désagréable dont elle avait été interrompue, et ne pouvant se décider à rejoindre la société, elle prétexta une indisposition pour se dispenser de descendre pour le souper.

L'entretien qu'elle avait eu avec lord Glenross la remplissait de surprise et de regret. Il était évident qu'il l'aimait, qu'il fondait sur elle seule toutes ses espérances de bonheur, mais son cœur ne partageait pas le même sentiment. Il était bien vrai qu'après lord Rosemore, c'était le comte qui faisait naître le plus d'émotion en son cœur, elle éprouvait pour lui la plus tendre compassion, il lui inspirait le plus vif intérêt ; un plaisir indéfinissable remplissait

son cœur quand il lui parlait avec tendresse, et cependant, ce n'était pas de l'amour. Ce n'était pas le même sentiment que Saint-Elmer avait seul développé dans son cœur. Elle sentait qu'elle devait renoncer au marquis ; elle y était déterminée, mais toute la tendresse du comte pouvait-elle la dédommager de cette perte? Cet être bizarre et mystérieux pourrait-il remplir le vide qui se trouverait dans son cœur, en en bannissant Saint-Elmer ?

Elle songeait aussi que le marquis avait fait le serment de ne donner sa main à aucune femme, avant qu'elle eût elle même disposé de la sienne. Fallait-il donc qu'elle se sacrifiât pour le forcer à remplir son devoir, à accomplir ses promesses! O mon digne tuteur, s'écria-t-elle, en levant ses yeux vers le ciel, pourquoi êtes-vous éloigné de votre Hélène dans un moment où vos avis lui seraient si nécessaires! qui guidera ses pas incertains? qui lui montrera la route qu'elle doit suivre?

Ce fut alors que le paquet cacheté que lui avait remis M. Dorville, lors de son départ de Glenross se représenta à son souvenir.

Sa mémoire lui retraça fidèlement ces mots qu'il avait écrits sur son enveloppe.

» Si cependant il arrivait une époque où » mon Hélène, loin de ses amis, flottant » entre son cœur et son jugement se trou- » verait obligée de prendre une de ces réso- » lutions importantes qui décident du sort » de toute la vie, alors qu'elle rompe le ca- » chet, qu'elle lise, et que les malheurs » d'une mère servent de leçon à sa fille.

— » L'instant marqué par le destin est arrivé, s'écria Hélène. Mon cœur plaide contre mon jugement, et j'ai à décider du sort de ma vie! »

Elle retira d'une main tremblante ce précieux dépôt, du porte-feuille auquel elle l'avait confié, le pressa contre ses lèvres, et s'écria : O vous qui avez été pour moi plus qu'un père, l'heure marquée par votre sagesse est arrivée, il me reste à accomplir un triste devoir. Hélène plongée dans le chagrin et dans le doute de ce qu'elle doit faire, a besoin de vos conseils ; elle est loin de vous ; que ceci lui serve de guide, et puisse l'esprit d'une mère jetter un regard de compassion sur sa malheureuse fille!

Ayant ouvert l'enveloppe, elle y trouva d'abord un billet de M. Dorville qui contenait ce qui suit.

« Le sceau est-il rompu? votre cœur » est-il accablé sous le poids du chagrin? » mettez votre confiance dans le ciel, » et lisez l'histoire de votre mère. Mais ap- » prenez d'abord, chère Hélène, qu'il vous » reste encore un père dans le ministre de » Glenross, une mère dans son épouse, et » que leurs bras sont ouverts pour y rece- » voir l'enfant de leur malheureuse fille.

— » De leur fille! s'écria Hélène! ma mère est donc cette Hélène Dorville, si chérie, si regrétée! ses parents sont donc les miens! Ah! ce n'est pas sans raison que je les aimais si tendrement, c'était la nature qui parlait à mon cœur. »

Elle appuya quelques instants sa tète sur ses mains, pour recueillir son attention, et se mit alors à lire, avec un précieux respect, le récit des malheurs de sa mère. L'émotion qui l'agitait interrompit plus d'une fois sa lecture, et bien long-temps

après qu'elle l'eut finie, elle resta en silence, les yeux fixés sur le manuscrit, plongée dans de profondes réflexions.

Les chagrins qu'avait éprouvés sa mère touchèrent vivement son cœur ; mais elle était enfin dans le séjour du repos, tandis que sa malheureuse fille avait encore à boire dans la coupe des afflictions, et apprenait en outre que sa naissance la rendait victime d'un injuste préjugé. Elle avait souvent pensé que Saint-Elmer était perdu pour elle ; elle avait cru plusieurs fois qu'elle y renonçait sans murmure ; mais il lui sembla que ce moment était celui qui anéantissait à jamais toutes ses espérances. — « Comme le destin m'a placée loin de vous, Saint-Elmer, pensa-t-elle ! Vous auriez pu ne pas dédaigner l'indigence, jointe à la vertu ; mais ne fuiriez-vous pas une fille qui ne doit sa naissance qu'à une faute ? Et vous-même, comte de Glenross, pourriez-vous encore songer à donner une pareille belle-mère à votre orgueilleuse fille ? Non, je retournerai dans les lieux qui m'ont vue naître. Les bras de mes chers parents sont ouverts pour me recevoir. Là,

je retrouverai la tranquillité ; là, je me déroberai aux mépris du monde ; là, je serai à l'abri des atteintes de l'arrogance et de l'injustice. »

Elle passa la nuit toute entière, occupée de semblables pensées, et, quand elle se leva, ses traits annonçaient un esprit mal à l'aise, un cœur oppressé par le chagrin. Le comte s'en aperçut quand elle descendit pour déjeûner, et lui demanda avec empressement si elle se trouvait indisposée, tandis que les y ux de lord Rosemore semblaient lui faire la même question.

Elle répondit qu'elle se trouvait bien, tâcha de parler indifféremment de chose et d'autre, de prendre l'extérieur de la gaîté ; mais cette tâche était trop pénible pour elle, et elle fut bientôt obligée d'y renoncer. La comtesse était silencieuse et réservée ; M. Néville, distrait et rêveur, et le reste de la société ne semblait pas songer qu'Hélène existât. En quelque temps que ce fût, l'air de froideur de lady Belmont lui aurait causé beaucoup de peine, elle en fut bien plus sensiblement affligée dans un moment où tout disposait son esprit à se livrer au

chagrin, et ce fut avec difficulté qu'elle retint les larmes qui voulaient s'échapper de ses yeux.

Le marquis et lord Glenross s'étaient retirés aussitôt après le déjeûner. Le surplus de la compagnie ne tarda pas à se disperser, et il ne resta avec Hélène que lady Belmont, qui lisait un journal. Toutes deux gardaient le silence. Un sentiment de timidité qu'elle ne pouvait vaincre, empêchait Hélène de parler la première, et il était produit par un air de hauteur qu'elle remarquait dans la comtesse, et auquel elle n'était pas accoutumée.

Enfin lady Belmont, ayant fini sa lecture, se leva et se disposait à quitter le salon sans parler, quand Hélène, s'approchant d'elle, lui dit en lui prenant la main : — « Je crains, ma chère lady Belmont, que votre santé ne soit pas bonne.

— » Je vous remercie de l'intérêt que vous y prenez, dit-elle en se rasseyant.

— » En pourriez vous bien douter ?

— » Oui. Quand miss Douglas s'oublie elle-même, on doit croire qu'elle peut oublier ses amis.

— » Vous savez, milady, si je mérite ce reproche. Mon cœur est loin de me l'adresser.

— » Votre cœur, miss Douglas, est peut-être indulgent pour des fautes que le monde condamne. Mais puis-je vous demander si votre jugement approuve que vous receviez les assiduités particulières d'un homme qui est engagé à une autre femme? Je n'avais jamais remarqué en vous jusqu'à présent rien qui ressemblât à la coquetterie, je vous en croyais au contraire très-éloignée ; mais votre conduite actuelle m'a excessivement surprise, et j'ajouterai qu'en souffrant les attentions marquées de lord Rosemore, vous n'agissez pas d'une manière conséquente à la réserve et à la délicatesse que je croyais vous caractériser.

— » Je ne crois pas, lady Belmont, mériter une censure si sévère, répondit Hélène avec douceur, mais en rougissant beaucoup. Le marquis est honnête avec moi, mais avec qui ne l'est-il pas ? On ne peut donc pas dire qu'il ait pour moi des attentions *marquées*, elles sont l'effet de sa politesse, qui est la même pour tout le monde.

— » La même pour tout le monde, miss Douglas! Le marquis recherche-t-il la compagnie des miss Starling ? semble-t-il épier les actions, les paroles, les gestes de lady Gertrude, comme il le fait à l'égard d'Hélène Douglas ? Depuis long-temps j'ai remarqué sa conduite, quoique j'aye gardé le silence jusqu'à ce que la scène extrordinaire, qui a eu lieu hier soir dans le pavillon, m'ait forcée à le rompre. Croyez pourtant que ce qui s'est passé chez la duchesse de Torrincourt n'a pas échappé à mes observations, et si le marquis faisait quelque cas de votre réputation, il ne vous afficherait pas en tenant une conduite si singulière. »

La rougeur qui couvrait les joues d'Hélène se dissipa, et elle devint pâle comme le marbre qui couvre les tombeaux. La comtesse continua: — « Il serait très-malheureux que lord Rosemore se mît dans la tète de vous préférer à ma nièce.

— » Très-malheureux, sans-doute, dit Hélène en soupirant!

— » Qu'il oubliât, continua la comtesse en regardant Hélène avec des yeux per-

çants, ses engagements avec lady Gertrude, son rang, sa beauté, les égards qu'il doit à sa famille, pour accorder son affection à..... »

Lady Belmont s'arrêta un instant.

— » A une pauvre orpheline, reprit vivement Hélène, à l'objet de la charité d'un ministre de village. Pourquoi craignez-vous de me rappeler ce que je suis, milady ? Je ne l'ai pas plus oublié que la reconnaissance que je dois à celle qui n'en a pas moins daigné m'approcher d'elle ; je ne crains pas de revoir l'humble demeure de mes anciens amis, et je désire même que vous me permettiez le plus tôt possible de.....

— » Non, Hélène, dit la comtesse en l'interrompant. Ce n'est pas ainsi que je puis consentir à me séparer de vous. Le désir que j'ai de voir ma niéce heureuse a pu me donner des inquiétudes, des craintes, mais non pas vous dépouiller à mes yeux des qualités que j'ai reconnues en vous. Je sais d'ailleurs que vous avez déjà disposé de votre cœur, et je vous crois incapable de désirer le vain triomphe d'enlever un amant à sa maîtresse ; je vous regarde comme su-

périeure à ce manége ; mais je n'ai pas la même confiance dans le marquis. Je crois qu'il vous voit d'un œil de préférence, ce n'est peut-être pas encore de l'amour, je me flatte au moins que ce n'est qu'une fantaisie du moment, mais il est de votre devoir d'encourager ses soins le moins possible ; votre froideur changera ses sentiments, et il ne tardera pas à reprendre ceux qu'il doit à ma niéce.

— » Vous pouvez bannir vos craintes, milady, répondit Hélène dont les pleurs, qu'elle ne cherchait plus à retenir, coulaient le long de ses joues. Le marquis de Rosemore et l'obscure Hélène Douglas ne peuvent jamais qu'être étrangers l'un pour l'autre. Mais permettez-moi de vous prier de trouver bon que je retourne de suite dans le Devonshire. Les événements qui se sont passés ont été douloureux pour mon cœur, et ont profondément blessé ma sensibilité. Ma présence doit être désagréable à lady Gertrude. Je sens d'ailleurs que ma santé a besoin de repos. Je n'en puis espérer qu'à Glenross. Mon tuteur est prêt à me recevoir, et. . . . . . Elle mit la main sur son cœur et ne put en dire davantage.

— » Non, ma chère Hélène, lui dit lady Belmont véritablement émue, vous ne me quitterez pas encore. Je veux vous reconduire moi-même dans le Devonshire. D'ailleurs votre départ en ce moment nuirait à votre réputation, et je veux que vous la conserviez sans tache. Vous trouverez ici tout le repos dont vous pouvez avoir besoin. Soyez discrète avec le marquis, et quant à la jalousie de lady Gertrude, il n'en sera bientôt plus question. Mon frère veut absolument que son mariage se termine sous quinze jours, et alors, ma chère enfant, nous partons ensemble pour Glenross. Cet arrangement vous satisfait-il, Hélène?

— » Je veux tout ce que vous voulez, milady. Mais j'ai la conviction que mon départ serait plus utile à mon repos.

— » Et moi je suis convaincue que vous reconnaîtrez que vous vous êtes trompée, sans quoi je regréterais de vous avoir pressée de rester, et de l'avoir obtenu de vous. Mais allons, ma chère Hélène, reprenez cet enjouement qui vous sied si bien; cet air de tristesse semble m'adresser des reproches. . . Retournez dans votre apparte-

ment, ma chère amie, je vois que vous n'avez guères dormi la nuit dernière. Tranquillisez-vous jusqu'à l'heure du dîner; et quand nous nous reverrons, que je retrouve le sourire sur vos lèvres. »

Hélène profita de la permission que lui donnait lady Belmont, car elle sentait que la solitude lui était nécessaire; qu'elle seule pouvait lui offrir quelque plaisir dans la demeure du comte de Glenross. Elle avait besoin d'ailleurs de se préparer à l'entrevue qu'elle devait avoir avec lui, et de disposer son cœur à se résigner à la volonté du ciel.

Elle s'était toujours crue orpheline et pauvre, et elle n'en avait jamais murmuré. Mais la certitude qu'elle devait le jour à une liaison illégitime était sur son cœur un poids dont rien ne pouvait la soulager. Elle avait promis d'écouter le récit des fautes et des malheurs d'un autre, et c'était au moment où son cœur suffisait à peine à la douleur que lui causaient ses propres chagrins et ceux de sa malheureuse mère.

---

## CHAPITRE IV.

Hélène s'efforça d'apporter au dîner un air tranquille et satisfait, mais son œil, jadis si brillant parut encore bien terne aux regards ardents de Saint-Elmer, et aux yeux pénétrants de lord Glenross.

Lorsque les dames quittèrent la table, lady Belmont prit la main d'Hélène, et l'ayant conduite dans son appartement, elle s'efforça, par l'enjoûment de sa conversation, de dissiper la mélancolie à laquelle il n'était que trop évident qu'elle était livrée. Elle lui parla de la satisfaction avec laquelle elle voyait qu'elle avait regagné l'affection de M. Néville, et Hélène, en l'écoutant, oubliait ses sujets de regret, pour ne penser qu'au plaisir de voir son amie heureuse. Mais dès qu'elle cessait de parler, de sombres réflexions se représentaient à son esprit, et plus elle voyait approcher l'instant où elle devait aller joindre

le comte, plus elle devenait inquiète et agitée.

La soirée était belle, et lady Belmont manifesta l'intention d'aller se promener. « Je ne vous propose pas de m'accompagner, ma chère amie, dit-elle à Hélène, je crois que vous feriez mieux de garder la maison. Vous semblez fatiguée, et le repos vous est nécessaire. Je vois dans le jardin le marquis et M. Néville, et je vais me hâter de les rejoindre. »

A ces mots, elle pressa tendrement la main de son amie, et la quitta.

Un nouveau nuage de tristesse sembla se répandre sur l'esprit d'Hélène, dès qu'elle se trouva seule. Elle en rechercha la cause. Était-ce le souvenir des malheurs de sa mère? Non. Était-ce la nécessité de renoncer à Saint-Elmer? Non. Était-ce donc l'entrevue qu'elle allait avoir avec le comte de Glenross, cette entrevue où elle devait lui déclarer qu'elle l'abandonnait à ses chagrins, ou qu'elle consentait à devenir son épouse? Elle tressaillit à cette idée, et le froid de la mort glaça son cœur.

Les moments s'écoulèrent rapidement dans ces tristes pensées. L'heure convenue

arriva bientôt, et Hélène se rendit dans l'appartement du comte, avec un sentiment de crainte et un tremblement dont elle ne fut pas maîtresse.

Dès qu'elle y fut entrée, lord Glenross la prenant par la main, et la conduisant vers un siége, lui dit : « Je ne vous demande pas encore, chère Hélène, le résultat de vos réflexions. Je veux que vous connaissiez les fautes....... non, les crimes de ma vie, avant que vous jugiez si mon repentir en mérite le pardon, si je puis mériter votre compassion. Je désire votre tendresse, Hélène, mais je crains vos vertus, votre innocence, et je tremble d'entendre votre décision. »

— « Et pourquoi, milord, lui dit Hélène, voulez-vous rouvrir vos blessures par le récit de vos malheurs ? Croyez qu'il suffit que je vous voye malheureux pour que vous ayiez droit à toute ma compassion. Et quant à ma tendresse, hélas ! il me restera aussi à vous dire, combien elle est indigne de vous être offerte, d'être recherchée par vous ! »

— « C'est le seul présent que je puisse

attendre du ciel, Hélène, répliqua vivement le comte : peut-être aurais-je pu y prétendre, en ne déchirant pas le voile qui me couvre. Mais cet affreux secret pèse sur mon cœur depuis trop long-temps. Il faut qu'il s'en échappe. Je ne veux pas vous tromper. Je veux que vous connaissiez l'homme coupable qui ose solliciter votre main. Frémissez, Hélène, vous allez voir en moi un meurtrier. »

Une sueur froide couvrit Hélène, tandis que le comte, en proie au plus violent désordre, parcourait sa chambre à grands pas. Le mot *meurtrier* semblait partir de chaque coin de la salle, et se répéter aux oreilles de la pauvre orpheline : les rayons du soleil couchant, frappant sur des portraits suspendus dans l'appartement, semblaient lui montrer dans chacun d'eux, un assassin dirigeant contre elle un instrument de mort.

Le comte reprit enfin un peu de calme, et lui dit : « Le temps me presse, chère Hélène ; le jour touche à sa fin. Quand on se rassemblera au salon, on serait surpris de ne pas vous y voir, et le dernier mal-

heur du misérable Glenross serait de causer une tache à la réputation d'Hélène Douglas. Je ne vous parlerai que des événements de ma jeunesse, car la suite de mon histoire n'offre plus qu'affliction, désespoir, regrets et remords.

» Je venais d'atteindre ma vingt-quatrième année, lorsque j'arrivai chez mon père avec mon ami, M. Néville, avec qui j'avais visité la plupart des cours de l'Europe. Les beautés que j'avais vues sur le continent n'avaient pas touché mon cœur, et j'espérais trouver dans ma patrie une aimable compagne à qui je devrais le bonheur de ma vie.

» Mon père me présenta à lady Marie Selby, en m'informant qu'il désirait qu'elle devînt mon épouse. Elle et ma sœur étaient alors les deux beautés les plus admirées à Londres, et je ne lui rendrai qu'une justice imparfaite, en disant qu'elle réunissait les grâces de la figure, aux dons du cœur et aux qualités de l'esprit. Je reconnus ses droits aux hommages, mais mon cœur lui refusa son amour. Elle, au contraire, instruite par son père à me regarder comme

celui qui devait être son époux, conçut pour moi de plus tendres sentimens, soit par devoir, soit par inclination.

» A quelque distance de la capitale, mon père possédait un domaine que je n'avais jamais vu, et dont j'avais entendu parler comme d'un château magnifique autrefois, mais que le temps et la négligence de ses propriétaires avaient réduit dans un état de grande dégradation. Je résolus de le visiter. Je le parcourus en arrivant. J'admirai la beauté de la situation, mais tandis que j'en parcourais les parties ruinées, mes yeux furent frappés de la vue d'un objet qui fixa sur lui seul toute mon attention. Les années n'ont pas effacé de ma mémoire les traits de l'objet charmant qui s'offrit à mes regards enchantés. Je crus un instant être le jouet de quelque illusion, je pensai que la nature n'avait pu produire une semblable beauté, mais je fus bientôt convaincu de l'existence de mon aimable inconnue, et mon cœur éprouva un sentiment auquel il était encore étranger. Il était pur alors comme l'objet qui l'avait fait naître, et c'est quand il cessa

de l'être, qu'il fut remplacé par le remords.

» Je ne m'étais pas encore nommé aux domestiques à qui la garde du château était confiée, je résolus de ne pas me faire connaître. Je renvoyai à Londres le domestique qui m'avait suivi, je ne quittai plus un instant le voisinage de la maison qu'habitait celle à qui j'avais consacré toute mon affection, et je parvins à lui en inspirer une semblable. Mais, hélas! elle était sans fortune; je connaissais l'ambition de mon père, je savais qu'il ne consentirait jamais à notre union, et je savais aussi qu'elle était trop vertueuse pour pouvoir jamais oublier ses devoirs..... Femme trop outragée, malheureuse victime de ma cruauté, du haut du séjour de la paix que tu habites aujourd'hui, jette un regard de pitié sur le repentant Glenross! »

— » Elle est donc morte, milord, dit Hélène!

— » Je suis son meurtrier, dit le comte d'une voix altérée.

Hélène frémit.

— » Je ne vous détaillerai pas tous les

moyens que j'employai pour la déterminer à abandonner ses parents. Elle me suivit ; elle consentit à vivre pour moi dans une obscure retraite, ne désirant que de se réconcilier avec sa famille. Mais j'eus encore soin de la tromper sur ce point, et de la persuader que ses parents refusaient de lui pardonner.

» Cependant, mon père tomba malade, et me pressa d'épouser sans tarder davantage l'aimable lady Selby. Je la revis ; elle me parut plus belle que jamais. Elle joignait à ses charmes la naissance et la fortune ; j'étais ambitieux, intéressé, j'oubliai la femme adorable qui m'avait tout sacrifié, et l'être infortuné qui commençait à m'appeler son père. Quoique la mort de mon père m'eût rendu ma liberté, je l'abandonnai elle et son enfant, je conduisis à l'autel la belle lady Selby, et j'offensai le ciel en contractant des nœuds que je n'avais plus le droit de former. Mais je craignais ma victime, je tremblais qu'elle ne découvrît mes crimes ; et comme je l'avais trompée dans l'origine par un nom supposé, j'arrachai d'elle, par d'affreuses

menaces, le serment de ne jamais révéler mon véritable nom.

— » Milord, s'écria Hélène du ton le plus agité, de grâce..... au nom du ciel..... ce nom..... ce nom emprunté..... N'était-ce pas celui de Sinclair?

— » Sinclair! s'écria le comte, en se levant en désordre : quelle voix, s'élevant des abîmes de l'éternité, vient de me faire entendre le nom de Sinclair?

— » Parlez milord, parlez, je vous en conjure, dit Hélène, en se jetant à ses pieds : avez-vous jamais pris le nom de Sinclair?

— » Je l'ai pris. Mais pourquoi cette agitation extraordinaire?

— » Et Hélène Dorville était....

— » Dieu de misécorde! s'écria le comte, qu'entends-je?

— » Par pitié, milord, un seul mot!.... Hélène Dorville fut-elle l'objet de votre premier amour?

— » Elle le fut, Hélène!

— » Oh, mon père! s'écria Hélène, en embrassant ses genoux.

—» Spectre effrayant, s'écria le comte en

se levant d'un air égaré, eloigne-toi de moi! ton phantôme ne m'a-t-il pas poursuivi assez long-temps? n'as tu pas enfoncé assez de poignards dans mon cœur? n'es-tu pas encore satisfaite des remords qui le dévorent? Il la regarda un instant en silence, et appuyant sa tête sur sa main: Cela ne peut être! dit-il, cela est impossible!

— » Croyez-moi, milord! je suis votre fille, la fille de votre Hélène Dorville....... Pourquoi détourner de moi vos regards? Depuis long-temps mon cœur vous chérit, j'appelais ce sentiment amitié, intérêt: c'était tendresse filiale.

— » Non, Hélène Dorville ne vit plus, et sa fille l'a suivie au tombeau.

— » Non, milord. Sa fille vit encore, c'est elle qui embrasse vos genoux. La crainte de se voir privée de son enfant a engagé ma mère à vous tromper en vous faisant dire qu'elles étaient mortes toutes deux, ma mère a survécu à votre mariage avec lady Selby, et en mourant, elle a confié sa malheureuse orpheline aux soins de son père, le ministre de Glenross..... Ah milord, doutez vous encore de mes droits à votre tendresse? si

vous lisiez les derniers mots qu'a tracés ma mère, lors qu'oubliant tout ce qu'elle avait souffert, elle appelait en expirant les bénédictions du ciel sur Sinclair, vous ne me refuseriez pas plus long-temps la vôtre!

— »A-t-elle donc oublié son serment? a-t-elle osé me trahir?

— » Non, milord, le secret de votre nom est mort avec elle, mais elle a confié au papier sa déplorable histoire; elle l'a adressée à son père en mourant, et il me l'a remise quand j'ai quitté le Devonshire.

— » Oh! Hélène, s'écria le comte du ton le plus ému, je ne puis conserver aucun doute. Votre voix est celle de la vérité, et elle se fait entendre à mon cœur. Votre ressemblance à votre mère ajoute d'ailleurs à ma conviction: je voulais la regarder comme l'ouvrage de mon imagination, elle éveillait mes remords; mais en voulant vous haïr, en cherchant à vous repousser loin de moi, je me sentais entraîné vers vous par un penchant irrésistible... Que je vous presse donc sur mon cœur, malheureuse fille d'une mère indignement trahie! »

Lord Glenross ouvrit les bras à sa fille

qui s'y précipita, et la serra tendrement sur son cœur. Hélène se jetant de nouveau à ses genoux, ô mon père, s'écria-t-elle, bénissez votre fille! dites lui que l'enfant de votre Hélène peut espérer de jouir de la tendresse d'un père!

— « Que le ciel vous protége, ma fille, lui dit le comte! qu'il guide tous vos pas dans les sentiers épineux de cette vie.... Mais où est l'écrit de votre mère? Je voudrais.....

— » Irai-je le chercher, milord?

— » Oui: mais pressez-vous.

Hélène courut à sa chambre, et en revint bientôt avec la lettre de sa mère. Lord Glenross la prit d'une main tremblante, et dit à sa fille: Maintenant, chère Hélène, retirez-vous. J'ai besoin d'être seul.... Mais souvenez-vous que, quoique je sois votre père, quoique je vous reconnaisse pour ma fille, le monde ne doit, ni soupçonner, ni mépriser le comte de Glenross. Que notre secret reste profondément enseveli dans votre cœur; que pas un mot, que pas une action ne dévoile les fautes de ma jeunesse! que des démonstrations extérieures de tendresse ne découvrent jamais un mystère qui

doit être couvert d'épaisses ténèbres. Gardez donc le silence, et soyez discrète, même à l'égard de ma sœur, si vous faites cas de ma tendresse.

— » Quoi, milord, s'écria-t-elle douloureusement! il faudra donc que j'aye un air d'indifférence, quand mon cœur ne peut suffire à ma tendresse? Ne puis-je espérer de recevoir les marques de l'affection de mon père? Ne me sera-t-il pas permis de vous prodiguer mes soins, d'adoucir vos chagrins?

— » Je vous le répéte, Hélène, dit le comte, si vous faites cas de ma tendresse, cachez à la curiorité les sentiments que vous éprouvez, et souffrez qu'aux yeux du monde, je vous traite avec l'extérieur de l'indifférence. Lorsque le hasard voudra que nous nous trouvions seuls, et vous ne devrez pas en chercher les occasions, c'est alors, ce n'est qu'alors que je recevrai avec plaisir les témoignages de votre tendresse.

— » Je vous obéirai, milord, dit Hélène en baissant les yeux, et ce n'est que dans les prières que j'adresserai au ciel que le nom de mon père s'échappera de mes lèvres.

— » Bien, Hélène, votre obéissance vous assûrera mon estime et ma tendresse. Maintenant retirez-vous. Il l'embrassa tendrement, la serra de nouveau contre son cœur, et la quitta en lui recommandant encore le silence et la discrétion.

Son premier soin en rentrant chez elle, fut de se jeter à genoux pour offrir de ferventes actions de grâces au ciel qui venait de lui rendre un père, pour lui demander la force d'obéir à ses ordres, et la grâce de pouvoir avec le temps en obtenir la révocation.

Elle était ainsi occupée quand elle entendit frapper à sa porte. Elle se leva. C'était lady Belmont qui venait lui demander si elle ne descendrait pas pour le souper. Elle aurait en ce moment préféré d'être seule, mais elle craignit que lord Glenross ne fût fâché de son absence, elle descendit donc avec son amie.

Ce fut avec peine qu'elle cacha l'émotion qui s'éleva dans son cœur, quand elle revit lady Gertrude. Elle sentait le désir de pouvoir en être chérie comme une sœur, et ses regards hautains et dédaigneux ne pou-

vaient refroidir l'affection qui l'entraînait vers elle.

— » Si elle connaissait les liens qui nous unissent, pensait Hélène, elle m'accorderait la tendresse qu'elle me refuse en ce moment! Ses yeux humides se tournaient alors vers lady Belmont, cette excellente amie à qui elle devait le bonheur d'avoir retrouvé son pére. Elle ne sait pas, pensait-elle, quels nouveaux droits elle a à ma reconnaissance, et cependant il faut la renfermer dans mon sein. Les ordres d'un père me défendent de la laisser paraître.

Le comte ne parut pas ce soir. Hélène put à peine se rendre compte à elle-même si son absence lui causait de la peine ou du plaisir. Elle sentait combien il lui aurait été difficile de cacher son affection pour lui, mais son cœur éprouvait un vide pénible en ne le voyant pas.

Le lendemain matin elle tressaillit de joie en l'apercevant, mais elle fut glacée par son air d'indifférence. Pas un sourire d'affection, pas un mot d'amitié. Il semblait même qu'il eût repris pour elle son ancienne froideur. Elle résolut pourtant

de ne pas montrer de faiblesse, de se soumettre aux volontés de son père. Le ciel sourit à ses efforts, et lui donna la force nécessaire pour qu'ils fussent couronnés du succès.

Les nouvelles idées qui s'étaient élevées dans l'âme d'Hélène dissipèrent en partie la mélancolie qui s'était emparée d'elle; elle reprit de l'enjoûment, ses couleurs reparurent, et elle se trouva plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs mois. Saint-Elmer lui coûtait encore quelquefois un regret, mais ce regret n'était plus accompagné de la même amertume. Ne devait-il pas épouser sa sœur? Ne pouvait-elle pas le chérir comme un frère? Ne serait-il pas heureux en accomplissant son devoir? Ne jouirait-elle pas de son bonheur? C'est ainsi que raisonnait notre novice, et elle pensait que si elle avait pu communiquer tous ces événements à M. et à mistress Dorville, il ne lui serait rien resté à désirer.

Plus la gaîté semblait renaître chez Hélène, plus les roses refleurissaient sur son teint; plus le marquis de Rosemore pre-

nait au contraire un air sombre et abattu qui convenait mal au futur époux de la belle Gertrude. Il avait remarqué le changement qui s'était opéré tout-à-coup dans celle à qui il avait donné son cœur. Elle était donc heureuse, quoiqu'elle sût qu'il était malheureux ! Elle souriait, et ce n'était pas pour lui ! Elle entendait ses soupirs, et n'y répondait point ! Il l'avait vue pâlir plusieurs fois en apprenant que lord Glenross était indisposé, et qu'il ne quitterait pas son appartement. Il l'avait surprise faisant avec le comte des promenades solitaires dans les bosquets du parc. Il avait vu une fois les lèvres du comte s'appuyer tendrement sur ses joues ; et, bien loin de repousser ses caresses, elle semblait y répondre avec transport. Etait-il possible qu'Hélène eût oublié Saint-Elmer pour un homme infirme et déjà arrivé au milieu de sa carrière ? Le comte était-il parvenu à séduire son innocence, ou avait-il oublié ses principes orgueilleux au point de songer à l'épouser ?

Telles étaient les réflexions qui occupaient lord Rosemore et qui le privaient

de tout repos, tandis qu'Hélène cherchait tous les moyens d'obtenir un sourire de son père. S'il était sérieux, ses traits prenaient l'expression de la tristesse : souriait-il, elle était tout enjoûment. Son père seul remplissait toutes ses pensées : rien de ce qui lui était étranger ne lui semblait plus devoir l'occuper. Ses lettres même à son amie Thérèse étaient plus courtes que par le passé, parce qu'elle ne pouvait lui parler du seul sujet qui l'intéressait alors. Tantôt son père semblait recevoir ses soins avec plaisir, tantôt il paraissait les souffrir avec peine, parce qu'il craignait qu'ils ne fussent remarqués.

Tel était l'état des choses à Richmond, quand il arriva un événement qui y plongea les uns dans la consternation et les autres dans la surprise.

---

## CHAPITRE V.

Un matin, comme Hélène sortait de sa chambre un peu plus tard que de coutume, elle rencontra lord Glenross dans la galerie. Son visage était pâle, son air égaré, et tout son extérieur annonçait la plus vive agitation. « Qu'avez-vous, milord, s'écria-t-elle d'un ton alarmé? » Il ne l'écouta point; et passant près d'elle sans lui parler, peut-être sans la voir, il entra précipitamment dans l'appartement de lady Gertrude, qui était presque en face de celui d'Hélène.

Elle le suivit sans réfléchir si elle devait le faire, le sentiment de l'amour filial l'emportant sur la prudence. Elle le vit prendre une lettre qui était sur la toilette de sa fille, l'ouvrir, la parcourir rapidement, la jeter par terre avec violence, et la fouler aux pieds. Il poussa en même temps un cri étouffé en portant ses deux mains à son front, et

tomba dans un fauteuil qui heureusement se trouvait près de lui.

Hélène s'était déjà précipitée à ses pieds. « Mon père, s'écria-t-elle en lui prenant la main ! Mon père, parlez-moi ! Dieu tout puissant ! pourquoi cette agitation ? Par pitié, mon père, un seul mot ! »

Lord Glenross se découvrit la figure qu'il cachait de ses deux mains. Son visage était pourpre, et tous ses traits décomposés. Il tourna la tête de tous côtés. « Quelle voix ai-je entendue, dit-il? Est-ce la vôtre, Hélène?

— » Oui, milord ; votre Hélène est près de vous. Regardez-moi, mon père !

— » Où êtes-vous, ma chère enfant? je ne vois pas.

— » Ici, mon père, à vos pieds.

— » Je ne vous vois pas, Hélène. Pourquoi sommes-nous dans l'obscurité ? »

A peine avait-il prononcé ces mots, que sa tête se pencha en arrière, et qu'il perdit l'usage de ses sens.

Les cris perçants d'Hélène attirèrent bientôt quelques domestiques.

— « Il est mort, s'écria-t-elle ! il est

mort ! » Et descendant précipitamment l'escalier, elle entra dans le salon d'un air égaré. Elle y trouva M. Néville et le marquis. Courez, courez, s'écria-t-elle! Encore un moment, et tout est perdu : il se meurt. Personne ne veut-il donc le secourir? » Saisissant la main de lord Rosemore, et le regardant avec des yeux où le désespoir était peint : « N'irez-vous pas, lui dit-elle? Ne le sauverez-vous point? Oh! Saint-Elmer, la malheureuse Hélène vous implorera-t-elle en vain? »

Ses forces étaient épuisées, elle tomba sans mouvement entre les bras du marquis, et on la transporta dans sa chambre en cet état.

Cependant, lady Belmont avait fait mettre son frère au lit, et avait envoyé chercher un médecin qui demeurait à Richmond. Lorsqu'il arriva, le comte avait recouvré la parole et le mouvement; mais il ne tenait que des discours sans suite, et se plaignait toujours de l'obscurité dans laquelle il se trouvait. Le docteur secoua la tête, dit qu'une consultation était indispensable, et on dépêcha un courier à Lon-

dres, pour en ramener le médecin ordinaire de lord Glenross.

La comtesse se rendit alors dans l'appartement de son amie, pour savoir comment elle se trouvait. Elle avait auparavant reçu les adieux des deux miss Starling qui avaient sagement jugé, que dans la circonstance actuelle, leur présence à Richmond était au moins inutile.

Hélène était levée, et se disposait à descendre quand elle vit entrer lady Belmont. Ses yeux expressifs lui firent aussitôt la question que sa bouche ne put prononcer. — « J'espère qu'il ne tardera pas à se trouver mieux, dit la comtesse, mais il a ressenti ce coup bien vivement ! »

— « De quel coup parlez-vous, chère lady Belmont ? Quelle est donc la cause de tout ce chagrin ? Je vois que vous avez aussi pleuré.

— « Asseyez-vous, ma chère amie, et je vais vous apprendre l'évènement qui nous a plongés tous dans l'étonnement et dans l'affliction. . . . Je n'ai pas besoin de vous parler de l'engagement qui existait depuis long-temps entre lady Gertrude et le mar-

quis de Rosemore : vous le connaissez, et vous n'en serez que plus surprise d'apprendre que ma nièce ( pourquoi faut - il que je l'appelle ainsi? ) oubliant tous ses devoirs, et le respect qu'elle se devait à elle même, a quitté ce matin la maison de son père, sous la protection du capitaine Manby, en laissant sur sa toilette une lettre adressée à mon frère, où elle lui annonce qu'elle est partie dans la résolution d'épouser sur-le-champ le capitaine.

— » Oh ! lady Belmont, s'écria Hélène, dont tous les traits annonçaient l'incrédulité ; il y a ici quelque méprise. Il est impossible que lady Gertrude se soit oubliée à ce point !

— » Je ne m'étonne pas de votre surprise. La duplicité avec laquelle elle a agi doit surprendre tout le monde. Mais on ne peut en conserver le moindre doute. Sa femme de chambre l'a suivie, et sa lettre au comte est une preuve complète.

— » Pauvre lady Gertrude ! malheureux lord Glenross !

— » L'état de mon frère est véritablement déplorable, je crains qu'il ne guérisse

jamais parfaitement du coup qui vient de le frapper!

— » Qu'à Dieu ne plaise, s'écria vivement Hélène !

— » Je vais voir comment il se trouve, continua la comtesse, et je viendrai vous rejoindre dans la bibliothèque. »

Hélène accompagna la comtesse jusqu'à la porte de la chambre du comte, l'y vit entrer seule à son grand regret, et se rendit à la bibliothèque.

Elle y trouva lord Rosemore en habit de voyage. Dès qu'il l'aperçut, il courut vers elle : « Chère Hélène, lui dit-il, pourquoi cette tristesse si profonde quand mes yeux voyent pour la première fois, briller un rayon d'espérance? »

— » Puis-je trop en ressentir, lui répondit-elle douloureusement, quand je vois souffrir le comte de Glenross? »

Le marquis tressaillit comme s'il avait senti la piquure d'un serpent; il ne répondit rien, et sortit précipitamment.

Hélène était tellement occupée de l'inquiétude que lui causait l'état de son père, qu'elle ne fit aucune attention à la manière

brusque dont il l'avait quittée. M. Néville arrivant presque au même instant, la tira de sa rêverie en lui demandant si elle avait vu le marquis, et s'il était parti.

— » Parti, répéta-t-elle, et pourquoi ? »

— » Pour courir après les fugitifs, répondit-il, mais je désirais le voir avant son départ. Et en parlant ainsi, il sortit de la bibliothèque.

Comme le cœur humain est en apparence étrange et capricieux ! Il n'y avait qu'un moment qu'Hélène avait vu lord Rosemore s'éloigner, sans que son départ lui eût causé la moindre émotion ; et tout-à-coup elle se sentit en proie aux plus vives inquiétudes pour lui. Le marquis était vif et impétueux. Son amour-propre devait être irrité de l'insulte qu'il avait reçue ; s'il rencontrait le capitaine, il pouvait....... « Dieu, tout puissant, s'écria-t-elle, daigne veiller sur mon cher Saint-Elmer, et que ta main protectrice le préserve de tous dangers ! »

Deux médecins et un chirurgien venaient d'arriver de Londres. Ils entrèrent en consultation avec le médecin de Richmond. Le résultat en fut seulement qu'ils passeraient

la nuit au château, et le lendemain ils prononcèrent que le comte était en danger.

Hélène ne passait pas une heure sans aller à la porte de sa chambre pour avoir de ses nouvelles. Elle s'impatientait de ne pouvoir le voir; enfin, sa tendresse l'emporta sur tout autre sentiment. Elle demanda à entrer, et le valet-de-chambre du comte qui veillait seul son maître, quoiqu'un peu surpris qu'une jeune et jolie personne prît un si vif intérêt à un vieillard moribond, lui permit d'approcher de son lit.

Le comte semblait plongé dans une espèce de sommeil léthargique, qui paraissait souvent troublé, mais dont il ne sortait jamais entièrement. Elle crut une fois lui entendre prononcer le nom d'Hélène. « Elle est près de vous, lui dit-elle à voix basse, elle voudrait ne jamais vous quitter! » Le comte ne l'entendait pas, et le valet-de-chambre la prévint que les médecins allaient arriver et qu'il fallait qu'elle se retirât.

Enfin, après plusieurs jours d'inquiétude, les docteurs déclarèrent que le comte était hors de danger, mais qu'il resterait aveugle. Les uns en attribuèrent la cause à la rupture

d'un vaisseau sanguin dans la tête, occasionnée par la trop vive impression du coup dont il avait été frappé; les autres à la violence de la fièvre qui s'en était suivie; mais tous furent d'un avis unanime qu'il avait irrévocablement perdu la vue.

Quelle nouvelle pour Hélène! Elle resta quelques instants plongée dans la plus profonde affliction. Mais une réflexion consolante ne tarda pas à se présenter à son esprit. « C'est maintenant, mon père, pensa-t-elle, que votre Hélène va vous devenir nécessaire! C'est maintenant que vous lui permettrez de veiller sur vous, de guider vos pas! ... Père de toute bonté! ajouta-t-elle, en s'humiliant devant l'arbitre des destinées humaines, apprenez-moi à bénir vos décrets toujous sages, à lui faire trouver dans ma tendresse un dédommagement pour la lumière qu'il a perdue; à prévoir tous ses besoins, tous ses désirs, afin qu'il puisse aimer et bénir son enfant! »

C'était à la prière de lady Belmont que lord Rosemore s'était mis à la poursuite des fugitifs, mais le délai qu'avait occasionné la maladie du comte, leur avait été favora-

ble, et lorsque le marquis arriva à Gretna-Green, où il se doutait bien que leur course se dirigeait, le nœud indissoluble venait d'être formé.

Présumant que sa présence pourrait être désagréable à lady Gertrude, il lui écrivit pour l'informer de son arrivée, et de la maladie de son père, et pour lui demander si elle avait quelque message à lui donner pour lord Glenross. Sa réponse fut telle qu'on devait l'attendre d'elle. Elle lui manda seulement qu'elle écrirait au comte quand elle le jugerait convenable.

Le marquis partit avec cette réponse, sans être bien fâché du résultat d'une affaire qui lui rendait la liberté. Il rendait intérieurieurement mille actions de grâces à lady Gertrude pour la démarche décidée qu'elle venait de faire, et cependant il ne pouvait s'empêcher d'en avoir compassion, car il connaissait parfaitement l'être auquel elle venait d'accorder sa main : il savait qu'il était intéressé, dénué de toute sensibilité, esclave de la mode, incapable d'affection, et il prévoyait qu'à moins que le comte ne

voulût bien leur pardonner, leur union ne pouvait qu'être très-malheureuse.

Lord Glenross avait quitté son lit ; il était assis dans un fauteuil à côté d'Hélène qui lui faisait une lecture, et dont il tenait une des mains entre les siennes, quand on annonça le marquis de Rosemore. Il demanda avec empressement des nouvelles de sa fille. Hélène voulait se retirer, mais il l'en empêcha. « Restez, Hélène, lui dit-il en soupirant, votre présence m'estnécessaire... Eh bien, milord, avez-vous vu ma fille? Dois-je encore la nommer ainsi, où est-elle devenue....? »

» Je suis arrivé trop tard, milord, répondit le marquis.

Le comte garda un moment le silence. « Continuez, marquis, dit-il ensuite, je désire savoir tout ce qui s'et passé. »

Lord Rosemore se trouva forcé de le satisfaire : le comte l'écouta sans l'interrompre, et lorsque son récit fut terminé : « Je vous remercie, milord, lui dit-il, des peines que vous avez prises pour une affaire qui ne méritait pas de vous occuper.

Lady Gertrude a cru pouvoir décider de son sort, elle verra que je ne suis pas moins ferme dans mes résolutions.

— » Mon cher comte, dit le marquis en lui pressant la main, vous ne pouvez oublier qu'elle est votre fille, et quoiqu'elle soit coupable d'un acte de désobéissance, rappelez-vous son ancienne tendresse, et ne lui refusez pas le pardon.

— » Oui, milord, lui dit-il avec un sourire amer, je me souviens qu'elle est ma fille, et plût au ciel que je n'eusse jamais vu sa mère! Je n'ai pas oublié les marques de tendresse que m'a données lady Gertrude. Le souvenir doit m'en être précieux! .... Milord, ma porte vous est ouverte, chaque fois qu'il vous plaira de m'honorer de votre visite, mais le nom de Gertrude ne doit plus frapper mes oreilles. Je la bannis pour toujours de mon cœur comme de ma présence.

— » Ah! milord, s'écria Hélène, daignez donc réfléchir! Ne fermez pas votre cœur aux prières de votre fille!

— » Pas un mot de plus, Hélène, dit

le comte avec fermeté, si vous attachez quelque prix à mon amour. »

Hélène baissa la tête en silence, et lord Rosemore tressaillit de surprise. Avait-il bien entendu? Le comte n'avait-il pas prononcé le mot d'*amour?* et Hélène ne l'avait-elle pas entendu sans rougir?

Il ne put se résoudre à rester plus longtemps au château : dès le lendemain il prit congé du comte, et s'éloigna d'un séjour qui lui était devenu odieux. Tous ses soupçons étaient confirmés. Soit comme amant, soit comme époux, lord Glenross lui était préféré. « Je la bannirai de mon cœur, dit-il en montant à cheval; je la quitterai pour toujours. Il existe des femmes ausi belles et plus sincères qu'Hélène : je les chercherai. L'amour ne peut survivre à l'estime, et je saurai bientôt l'oublier. »

Lord Glenross supporta cette affliction avec plus de courage qu'on n'aurait pu l'espérer. Mais il défendit de prononcer le nom de Gertrude, et Hélène même qui semblait seule intéresser son cœur, n'osait contrevenir à sa défense. Il avait consenti qu'elle consacrât tous ses instants à rem-

plir les devoirs de la tendresse filiale, quoiqu'il ne voulût pas encore l'avouer publiquement pour sa fille. S'il se promenait, il s'appuyait sur son bras ; s'il était triste, elle lui lisait quelque livre propre à dissiper sa mélancolie. Etait-il malade, ce n'était que de sa main qu'il voulait recevoir ce qui lui était nécessaire. Avait-il un peu d'humeur, les sons de sa harpe ne manquaient jamais de la dissiper. Si elle le quittait un moment, il était mécontent et inquiet.

Tandis qu'elle remplissait ainsi des devoirs aussi doux que sacrés, elle ignorait à quels soupçons injurieux sa tendresse filiale l'exposait. Non seulement lady Belmont et M. Néville voyaient sa conduite avec surprise et déplaisir, quoiqu'ils ne la regardassent encore que comme inconsidérée, mais les rapports des domestiques faisaient que, même hors du château, les plus injustes calomnies noircissaient sa réputation.

Un matin après avoir fait une lecture au comte, elle lui parlait dans les termes de la plus vive reconnaissance de ses amis de

Glenross, de tout ce qu'avaient fait pour elle le digne ministre et son épouse, M. Hervey et sa tante, le comte la pressait contre son cœur, l'appelait son Hélène, sa chère Hélène.

M. Néville entrait en ce moment. Etonné, confondu de la scène qui se présentait à ses yeux, il se retira sans être aperçu, et communiqua à lady Belmont ce dont il venait d'être témoin. La comtesse gémit sur la conduite de sa protégée, résolut de la laisser seule avec le comte le moins possible, et d'abréger son séjour au château. Elle n'y était restée que par inquiétude pour la santé de son frère, et dans l'espoir d'obtenir le pardon de lady Gertrude. Elle le voyait maintenant fort avancé dans sa convalescence, mais déclarant toujours très-fermement que sa fille était bannie pour toujours de sa maison et de son cœur. Elle lui avait écrit une lettre qu'il lui avait renvoyée sans l'ouvrir. Elle résolut donc de séparer lord Glenross d'une femme dont il lui paraissait évident qu'il voulait faire sa maîtresse ou son épouse. Elle ne pouvait douter qu'il ne l'aimât;

mais ce qu'elle ne concevait pas, c'était que ce sentiment semblât être partagé par Hélène.

---

## CHAPITRE VI.

Le crépuscule du soir étendait son ombre sur le village de Glenross quand un étranger vint frapper à la porte du presbytère. Sa mise était simple et n'annonçait pas l'opulence. Ayant appris que M. Dorville était chez lui, il dit qu'il avait à lui parler, et Catherine qui lui avait ouvert la porte, l'invita à la suivre dans un salon où se trouvaient M. Dorville et son épouse.

— » Je suis étranger pour vous, M. Dorville, lui dit-il en entrant, et vous trouverez peut-être étrange que je me présente ainsi chez vous ; mais peu importe. Je vous avouerai franchement que je viens vous demander l'hospitalité pour une nuit... Si vous pouvez me l'accorder, tant mieux ! Si vous ne le pouvez pas, eh bien, j'irai la chercher ailleurs. Voilà tout. Maintenant j'attends votre réponse. »

Le ministre fut surpris de cette demande

de la part d'un inconnu, et plus encore de la manière dont elle était faite. Mais il était trop humain pour refuser de donner un gîte à un étranger, qui paraissait déjà d'un âge avancé, et que la nuit pouvait mettre dans l'embarras pour se procurer un autre asile. Il lui répondit avec bonté qu'il était le bien-venu chez lui, et qu'il y trouverait une aussi bonne réception que les circonstances le permettraient.

— » Grand merci, M. Dorville. Je suis charmé que vous m'ayiez accordé ma demande, car il faut que vous sachiez que j'avais une grande envie de passer la nuit sous votre toit.... Je suis un ancien marin, M. Dorville, un homme de peu de paroles. Plus on parle, plus on cherche à tromper. Quand la bouche est pleine de beaux discours, le cœur est souvent vide de charité.

L'étranger s'exprimait avec une volubilité qui semblait contredire son assertion qu'il était *un homme de peu de paroles*. Sa langue paraissait prendre plaisir à l'occupation qu'il lui donnait, et les mots sortaient de sa bouche avant qu'il eût pris le temps d'en bien peser la valeur.

Depuis qu'il était entré, il n'avait pas fait la moindre attention à mistress Dorville, et était resté le dos tourné de son côté, comme s'il ne se fût pas aperçu de sa présence. Elle s'approcha pourtant de lui, et lui demanda s'il voulait se débarrasser de sa redingotte et de son chapeau.

— « Ma redingotte? Ah! oui; je n'y pensais pas. Et mon chapeau aussi. Tenez, les voilà..... Mais vous me permettrez de garder ce mouchoir autour de ma tête. J'ai un mauvais rhume que le ciel confonde!... Maudit pays! on n'y trouve que du froid, des brouillards et des....... »

Un accès de toux l'empêcha de continuer. Mistress Dorville donna ordre à Catherine de préparer une chambre pour l'étranger, qui s'était emparé sans cérémonie du seul fauteuil qui se trouvât dans le salon.

C'était un homme d'environ soixante ans, maigre, vouté, basané; mais le mouchoir de soie dont sa tête était enveloppée, empêchait qu'on ne pût bien distinguer sa figure.

Quelques instants de silence suivirent

le départ de Catherine. Ce fut encore lui qui le rompit : « Vous paraissez, dit-il à M. Dorville, avoir une jolie petite hàbitation bien propre, bien agréable ! Vous devez y être heureux. Avez-vous des enfants ? »

Un double soupir répondit à cette question. M. Dorville se hâta d'ajouter : nous en avons un.

— » Un garçon, j'espère, car je hais les filles. Toutes les femmes sont naturellement fausses.

— » J'espère, mon cher monsieur, qu'il y a au moins une exception à votre règle ; car notre enfant chéri est une fille.

— » J'en suis fâché !..... Mais vous vivez dans la retraite, loin des folies du monde... Si elle n'a pas été exposée aux regards impertinents des curieux, aux sots discours des fats, elle peut encore faire exception.

— » Il n'y a que peu de mois qu'elle nous a quittés, dit mistress Dorville, et nous l'avons confiée à des amis qui veillent sur elle avec autant d'intérèt que nous pourrions le faire.

— » Vous l'avez donc éloignée de vous?... Comment une mère peut-elle se séparer de sa fille ? Quel père peut abandonner son enfant ?..... Mais elle est peut-être laide, peu spirituelle ? Tant mieux ! Elle pourra échapper aux dangers qui menacent l'innocence et la beauté.

— » Notre enfant, dit vivement le ministre, n'a aucun reproche à faire à la nature. Notre chère Hélène est charmante, et elle est aussi aimable que vertueuse.

— » Hélène!... j'ai connu une Hélène. Elle était belle, et je crois qu'elle était... bonne. Mais ce ne peut-être votre Hélène, car elle se nommait Douglas.

» C'était donc notre chère Hélène ! s'écria mistress Dorville : mais où l'avez-vous vue ? se portait-elle bien ? semblait-elle heureuse ?

— » Votre Hélène, une Douglas ! comment cela se peut-il ? » Et en parlant ainsi, il écarta un peu le mouchoir qui lui couvrait la figure.

— » C'est une fille adoptive, dit le ministre, une orpheline que sa mère nous a confiée en mourant.

— » Bien ! bien ! chacun doit savoir ce qu'il a à faire. Mais je crois que j'aurais volontiers adopté aussi une pareille fille ; car je suis bien trompé si elle ne mérite pas d'être aimée .. Oui, j'ai été surpris qu'une femme pût posséder de si bonnes qualités, car je me suis donné la peine de prendre quelques renseignements sur elle.... Ainsi donc vous n'avez véritablement pas d'enfants?

— » Nous en avons eu deux, dit tristement M. Dorville. Nous les avons perdus.

— » Morts ! s'écria l'étranger ; quoi ! tous deux !... Maudite toux ! elle me déchire la poitrine ! La quinte fut assez longue, et le digne couple, dont ces questions avaient réveillé tous les chagrins, ne put s'empêcher de répandre des larmes.

L'étranger s'en aperçut, et dès que son accès de toux fut passé : « Je suis fâché, leur dit-il, d'avoir renouvelé vos regrets. Peut-être ai-je eu tort ; mais j'ai mes raisons pour vous faire ces questions. J'éprouve de l'intérêt pour vous. J'ai mes motifs pour être curieux de connaître vos affaires. Enfin je suis fâché que vous n'ayiez pas d'enfants

à qui vous puissiez laisser votre fortune quand vous mourrez.

— » Notre fortune, dit le ministre tranquillement: nous n'en possédons point. Nous ne désirons que le simple nécessaire; nous avons le bonheur d'en jouir. Mais nous ne connaissons pas le superflu !

— »Comment cela se fait-il, s'écria l'étranger en se levant? Vous n'avez que le nécessaire ! vous ne connaissez pas le superflu ! Avez-vous donc été assez extravagants pour... Mais de quoi vais-je me mêler. Ma chienne de toux va me punir d'avoir tant bavardé.

Le ministre et sa femme se regardaient en silence, et ne savaient ce qu'ils devaient penser de cet inconnu ni de ses discours.

— « Je vois que vous êtes surpris, dit-il, dès que sa quinte fut passée : vous devez l'être, vous devez me regarder comme un fou ou comme un impertinent. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre. Mais quand vous me dites que vous n'êtes pas riches, je dois être fort étonné; car je sais très-positivement que le major Douglas a laissé une assez belle

fortune... Au surplus, ce n'est pas mon affaire de savoir ce qu'elle est devenue.

— » Vous avez donc connu mon père, s'écria, mistress Dorville avec émotion? Et mon frère aussi, peut-être ? Dites-moi, avez-vous connu le pauvre Altamont, ce frère si chéri, si regrété ? »

L'étranger toussa avec une nouvelle violence, et se trouva hors d'état de répondre.

— « Je vous en conjure, continua mistress Dorville : dites-moi s'il existe encore ; si je dois, si je puis espérer de revoir jamais ce cher Altamont?

— » J'ai connu votre père, lui dit-il enfin d'une voix altérée ; votre frère encore mieux. Je l'ai aimé... comme moi-même. »

En parlant ainsi, il détacha le mouchoir qui couvrait sa figure. Il ne toussait plus, mais de grosses gouttes de sueur perçaient à travers le tissu de sa peau sèche et ridée.

Mistress Dorville, soupirant profondément, s'écria d'une voix tremblante : « C'en est donc fait ! mon pauvre Altamont n'existe plus ! Ah, pourquoi m'avez-vous fait concevoir quelques espérances pour me les ravir aussitôt ?

— » Vous ne reverrez plus l'Altamont que vous avez connu, dit l'étranger en s'approchant d'elle : le temps, le chagrin, une longue captivité ont changé tous ses traits. Mais votre frère, Marie, votre frère affectionné vit encore pour vous serrer contre son cœur. Il vit dans l'inconnu à qui vous venez d'accorder l'hospitalité. »

Le ministre ne savait s'il veillait ; mais avant d'avoir le temps de la réflexion, il vit sa femme serrer tendrement dans ses bras l'étranger, ou pour mieux dire, le frère dont elle regrétait la perte depuis si long-temps. Il se passa quelques instants avant qu'aucun d'eux se trouvât en état de parler, et ce fut alors que mistress Dorville remarqua le ravage que le temps et le chagrin avaient faits dans les traits jadis intéressants et réguliers de son frère. Elle craignait et désirait en même-temps d'apprendre l'histoire de ses souffrances. « Mais mon père, cher Altamont, lui dit-elle enfin, vous ne me parlez pas de mon père ?

— » Nous pleurerons sa perte ensemble, chère Marie, lui dit-il, et nous nous en consolerons par l'espoir de le retrouver

dans un meilleur monde. Mais à présent nous avons bien des choses à nous dire, bien des événements à nous apprendre réciproquement... D'abord, je m'applaudis de vous voir unie à un époux estimable, et je suis charmé que vous ayiez donné votre main et votre fortune à un homme si digne de vous.

— » Ma fortune, mon frère! je n'en avais aucune. Je dépendais entièrement des bontés de mon oncle, et Henri ne m'a aimée que pour moi-même.

— » Vous dépendiez des bontés de votre oncle, Marie! et que sont donc devenues les vingt mille livres (480,000 fr.) que mon père avait laissées entre les mains de cet oncle pour l'établissement de ma sœur?

— » Une somme de mille livres est tout ce que j'ai reçu; et on m'a dit que c'était un legs que m'avait laissé mon oncle.

— » Vil scélérat, s'écria Altamont! lui que mon père avait sauvé de la misère et des horreurs d'une prison! Mais j'en aurai raison. Miss Eliza Burton rendra sa richesse mal acquise!

— » Oh non, cher Altamont! souvenez-

vous que si cette fortune est arrivée à Eliza par des voies injustes, elle la partage aujourd'hui avec le frère de mon cher Henri ; qu'ils ont des enfants qui ont droit à notre tendresse, et qu'il ne nous reste personne avec qui nous puissions partager notre fortune.

— » Et votre fille adoptive, votre Hélène, ne mérite-t-elle donc pas un sort heureux et indépendant? Qui peut avoir plus de droits à jouir après vous de ce qui vous appartient légitimement?

— » Personne, sans doute, dit mistress Dorville ; car ce n'est pas à vous, cher Altamont, que nous devons cacher qu'elle nous appartient par des liens bien plus chers que ceux de l'adoption.

— » Je le soupçonnais déjà, Marie. C'est à la ressemblance que je lui ai trouvée avec ma sœur quand elle était au même âge, et au nom de Douglas qu'elle portait, que je dois le plaisir que je goûte en ce moment. Mais parlez-moi encore de cette chère Hélène. Mon cœur prend déjà un vif intérêt à tout ce qui la concerne.

— » C'est une histoire bien triste, mon

cher monsieur, dit le ministre en soupirant. Demain je vous en ferai connaître les détails. Aujourd'hui ne pensons qu'au bonheur que le ciel vient de nous accorder en nous rendant le frère dont ma chère Marie regrétait encore la perte.

— » Soit, dit Altamont; oublions aujourd'hui nos afflictions passées. Demain je vous conterai aussi mes aventures depuis que j'ai quitté ma sœur, et puissions-nous ne plus éprouver de nouveaux chagrins! »

Je ne regarde pas comme impossible que quelqu'un de mes lecteurs n'ait déjà deviné que M. Alton, le rigide moraliste qui suivant miss Starling ne se montrait dans la société que pour en troubler la gaîté, n'était autre chose qu'Altamont Douglas frère de mistress Dorville. Mais comme on peut désirer de connaître plus particulièrement ce personnage, il devient indispensable de consacrer un chapitre particulier aux événements qui le concernent, et d'oublier un instant notre héroïne.

---

# CHAPITRE VII.

Charles-Douglas était fils cadet d'un baronnet Ecossais aussi fier de sa naissance que de ses richesses. Mais le sang écossais malgré l'orgueil qu'il transmet avec lui, est un préservatif impuissant contre l'amour. Charles Douglas, à l'âge de vingt-cinq ans, trouva le langage de deux beaux yeux plus agréable et plus facile à comprendre que tout ce qui était écrit dans les parchemins de ses ancêtres. Malheureusement pour la fierté écossaise et pour l'orgueil de famille, ces deux beaux yeux appartenaient à la fille d'un. . . . . Que ne puis-je cacher ce que la vérité m'oblige ici d'avouer! La fille d'un marchand bonnetier eut l'audace de gagner le cœur d'un Douglas; de mêler son sang plébéien à celui qui descendait des anciens Rois d'Écosse. La suite de ce mariage inconsidéré fut telle qu'on devait l'attendre. Le père irrité défendit à son fils dégénéré

de jamais paraître en sa présence, et prononça son exhérédation.

Charles s'était attendu à sa colère, mais il s'était flatté de pouvoir la désarmer, et c'est en cela qu'il s'était trompé. Après avoir épuisé les prières et les supplications, il se trouva qu'il ne possédait au monde qu'une jolie femme sans dot, la malédiction de son père et la paye de lieutenant dans un régiment d'infanterie. M. Burton découvrit en même temps qu'il n'avait pas fait une affaire aussi avantageuse qu'il le pensait, en donnant à sa fille un époux d'une naissance illustre. Il fit sentir au jeune couple qu'il avait d'autres enfants, que l'argent était rare, et que chacun devait songer à soi.

Charles aimait passionnément son épouse, et cette épouse par sa douceur et sa tendresse cherchait à adoucir les chagrins de son mari. Elevée dès son enfance dans l'habitude du travail et de l'économie, elle ne trouva ni difficile ni pénible la nécessité de continuer à vivre comme elle avait toujours vécu; et sûre de l'affection de Charles, ce n'était que pour lui qu'elle regrétait de le

voir privé des avantages auxquels sa naissance lui avait donné droit de prétendre.

M. et mistress Douglas se trouvaient donc heureux dans un état que l'on pouvait tout au plus appeler médiocrité. Mais la naissance d'un second enfant leur fitseutir que la plus stricte économie ne pouvait les préserver du besoin. Charles avait résolu de chercher encore une fois à émouvoir le cœur de son père, quand le hasard lui fit rencontrer lord A***, parent éloigné de sa mère, homme vertueux, et qui avait toujours eu de l'amitié pour le jeune Douglas. Charles lui confia sa position, et reçut de lui l'assurance qu'il emploierait tous les moyens possibles pour lui être utile. « Il y a plusieurs années, lui dit lord A***, que je n'ai vu sir Hector Douglas, mais nous avons été amis intimes; je pars dans quelques jours pour l'Ecosse, je le verrai, et j'espére vous envoyer de ce pays des nouvelles favorables. »

Cet excellent ami n'oublia pas ses promesses. Son premier soin en arrivant en Ecosse, fut de se rendre chez sir Hector Douglas. Il en fut reçu comme un ancien

ami, et en reçut l'invitation de passer quelque temps avec lui. Mais il n'eut pas plutôt prononcé le nom de Charles que le sourire de l'amitié disparut. Le baronet fronça le sourcil, et lui déclara que le nom d'un fils désobéissant ne devait plus être prononcé devant lui. Mais la glace était rompue, Lord A*** n'était pas homme à renoncer à une demande fondée sur la nature et la justice, et il continua à solliciter son ancien ami avec toute la chaleur que lui donnait la bonté de sa cause.

Mais ce fut en vain qu'il appuya sur la douceur, la beauté, les vertus de mistress Douglas, sur la tendresse et la pauvreté de son fils ; sur l'intérêt que devaient inspirer leurs enfants : tout fut inutile, rien ne put émouvoir l'insensible baronet.

Lord A*** ne put retenir son indignation. » Vous voulez donc, monsieur, lui dit-il avec hauteur, que vos petits-enfants soient des mendiants ? que les descendants des Douglas reçoivent de la charité publique le pain que leur refuse un père riche et inhumain ? »

C'était toucher la corde sensible. L'or-

gueil de famille, le souvenir d'un sang illustre, étaient le seul mobile de toutes les actions du baronet. Ce faible obscurcissait l'éclat de toutes ses bonnes qualités, éteignait dans son cœur tout sentiment d'amour paternel, et le rendait injuste et cruel. Le mariage de Charles l'avait d'autant plus aigri, que c'était sur lui qu'il avait fixé l'espoir de perpétuer le nom de Douglas, car il n'en conservait plus du côté de son fils ainé.

Ce fils, Donald Douglas, avait donné son cœur, dès sa première jeunesse, à Caroline Monteith, descendue, comme lui, d'une famille illustre, et qui possédait tous les charmes et toutes les vertus qui peuvent rendre une femme aimable. Leurs parents approuvaient leur tendresse, et le jour de leur mariage était déjà fixé.

Ce jour, impatiemment attendu, arriva enfin, et Donald, porté sur les ailes de l'amour, vola vers le château du père de son amante. Quatre milles seulement les séparaient. Il franchit promptement cet espace, et jouissait d'avance de la surprise et

du plaisir de sa Caroline, en le voyant arriver dès les premiers rayons du soleil.

— « Encore quelques heures, et elle est à moi pour toujours, s'écria-t-il, en arrivant au château de sir Malcolm Monteith ! » On l'introduisit dans le salon. Déjà l'on y voyait des préparatifs pour la cérémonie qui allait assurer son bonheur ; mais sir Malcolm et sa charmante fille n'étaient pas encore visibles.

Près du salon était un petit cabinet, décoré par les soins particuliers de Caroline. Elle en avait fait l'ameublement, les dessins qui le garnissaient étaient son ouvrage. Elle l'appelait son oratoire. C'était-là qu'elle offrait au ciel les prières de l'innocence ; c'était-là qu'elle avait fait à Donald l'aveu d'un amour vertueux.

Le cœur du jeune amant lui dit que sa Caroline aurait pu vouloir consacrer à la Divinité les prémices de cette heureuse journée. Il frappa à la porte du cabinet : point de réponse. Il se hasarda de l'ouvrir et vit son amante, le dos tourné vers la porte, à genoux sur son prie-dieu. Près d'elle étaient une guirlande de roses qu'il

lui avait donnée la veille, et la parure dont elle devait se revêtir pour l'auguste cérémonie.

Donald osait à peine respirer, de peur d'interrompre les pieuses méditations de sa Caroline. Enfin, ne pouvant résister plus long-temps aux mouvements qui l'entraînaient vers elle, il s'en approcha, s'agenouilla derrière elle, et, passant un bras autour de sa taille : — « Chère Caroline, s'écria-t-il, le ciel bénit notre amour ! »

Mais, hélas ! la voix d'un amant chéri ne pouvait plus charmer l'oreille de Caroline. Son esprit, dégagé de son enveloppe mortelle, jetait sur lui, du haut des cieux, un regard de compassion, et Donald vit, avec horreur, qu'il ne tenait entre ses bras qu'un corps inanimé.

Pendant trois ans, le malheureux jeune homme fut entièrement privé de sa raison. Après ce temps, elle revint peu à peu, mais sa gaîté et sa vivacité avaient disparu pour toujours ; sa paix et son bonheur étaient ensevelis avec Caroline, et chaque matin le voyait agenouillé sur sa tombe.

Son père le pressa vainement de faire un

autre choix, il fut obligé d'y renoncer, et concentra sur Charles, son second fils, toutes les espérances de sa famille. C'est en ce moment qu'il apprit la nouvelle de son mariage, et cette circonstance ajouta encore à la colère qu'il en aurait toujours ressentie.

Mais la peinture que venait de lui faire son ami, lui fit faire de nouvelles réflexions. L'idée d'un Douglas, recevant des secours déshonorants, humiliait son amour-propre; le sang qui coulait dans les veines des enfants de son fils, était le sang des Douglas, quoiqu'il fût souillé par un impur mélange.

Donald s'avança en ce moment vers son père, et lui prenant la main: — « O, mon père, lui dit-il, je n'ai jamais osé, jusqu'à présent, intercéder pour mon malheureux frère, et cependant le ciel sait combien il m'est cher. Au nom de votre tendresse pour moi, au nom de toutes vos espérances de bonheur, pardonnez-lui, mon père; que ses enfants deviennent les vôtres; que le nom de Douglas ne périsse pas dans l'obscurité!

— » Ah, s'écria sir Hector ! si ta Caroline avait vécu, ce nom aurait été transmis sans tache à des descendants dignes de mes ancêtres ! »

L'infortuné jeune homme entendit le nom de Caroline, et son frère fut oublié. Une pâleur subite couvrit son visage ; il poussa un profond soupir, porta la main à son front et s'élança hors de l'appartement.

— « Voyez, milord, dit sir Hector, contemplez la ruine de ma famille, de toutes mes espérances, et appelez-moi un père dénaturé ! O, Donald ! malheureux enfant ! l'infortune a brisé ton cœur, tandis que ton indigne frère a cherché son bonheur dans la bassesse !

— » Dites dans une honnête indigence, mon ami, dit lord A*** ! Oh, sir Hector, reprenez les sentiments d'un père ; montrez de la compassion pour un fils, et le ciel bénira votre Donald. »

Le résultat de cette conversation fut que sir Hector refusa opiniâtrément de voir son fils, ou de lui pardonner ; mais il promit que, tant qu'il vivrait, il lui payerait tous les ans une somme de deux cents livres

( 4,800 fr. ), afin de s'épargner l'humiliation de voir un Douglas réduit à la mendicité. Lord A*** n'en put obtenir davantage, et fut obligé de se contenter de ce demi-succès. Il ne tarda pas à informer Charles des détails qu'on vient de lire, l'engagea à ne pas se flatter plus long-temps d'une réconciliation avec son père, et lui promit de le voir aussitôt après son retour à Londres.

Le cœur sensible de Charles fut péniblement affecté de la dureté de son père; mais il trouva un motif de consolation dans l'amitié que lui avait témoignée son frère, et une seconde lettre de lord A *** ne tarda pas à lui en offrir un autre. Il lui adressait une commission de capitaine, qu'il avait obtenue pour lui, et lui mandait qu'il le verrait sous peu de jours.

Son zèle pour son ami ne se rallentit pas. Grâce à sa protection, Charles fut bientôt nommé au grade de major, la fortune commença à lui sourire; celle de M. Burton, son beau-père, décroissait au contraire de jour en jour, et sa mort laissa son fils sans aucune fortune, avec la charge d'une fem-

me et d'une fille encore dans l'enfance. Charles fut leur ami, leur bienfaiteur, et se fit un plaisir de partager, avec les parents de son épouse, l'aisance dont il jouissait alors.

Lord A*** fit entrer le jeune Altamont dans la marine, le recommanda à un de ses amis particuliers, et il y fit son chemin assez rapidement.

Le régiment dont Charles était major, reçut ordre de s'embarquer pour les Indes. L'instant de sa séparation d'avec sa femme et ses enfants fut bien douloureux, et la seule consolation qu'il éprouva fut la pensée qu'il leur laissait un protecteur zélé dans la personne de son constant et généreux ami. Mais le ciel devait bientôt les en priver. Lord A**** mourut peu de temps après le départ de Charles, et laissa en mourant une somme de quinze mille livres (360,000 fr.) à la petite Marie Douglas, dont il avait été le parrain.

Charles avait été dangereusement blessé dans les Indes, et laissé pour mort sur-le-champ de bataille. Un soldat s'aperçut le lendemain qu'il respirait encore, lui fit

donner des secours, et il sortait à peine d'une longue convalescence, lorsqu'il fut frappé du coup le plus cruel qu'il eût encore reçu, en apprenant la nouvelle de la mort de mistress Douglas.

Ses blessures, quoique guéries, le mettaient hors d'état de continuer le service militaire. Il avait amassé une fortune peu considérable, mais suffisante pour ses besoins; il prit le parti de revenir dans sa patrie, espérant y trouver des consolations dans la compagnie de ses enfants, et y recouvrer quelque tranquillité. Il trouva Altamont et sa sœur chez son oncle M. Burton, qui avait repris le commerce de son père, et qui y vivait dans une honnête médiocrité. La vue de ses enfants, l'accueil qu'il en reçut, fut un baume pour les blessures de son cœur, et en pressant dans ses bras la petite Marie, il forma presque le vœu de ne jamais la quitter.

Mais l'habitude d'une vie active, et sa mauvaise santé, l'obligèrent à changer souvent de résidence. Il se fixa tour-à-tour dans presque toutes les provinces de l'Angleterre, et ne se trouva bien dans aucune.

On lui conseilla de respirer l'air d'un climat plus chaud, et le vaisseau sur lequel servait son fils, ayant reçu ordre de mettre à la voile pour la Méditerranée, il résolut de s'y embarquer, et d'aller passer quelques mois en Espagne. Ayant confié sa chère Marie aux soins de son oncle, M. Burton, il ne conçut pour elle aucune inquiétude.

Altamont ayant habité presque depuis son enfance la même maison qu'Élisa Burton, il n'est pas étonnant qu'il éprouvât pour elle une affection qui ne le cédait pas même à celle qu'il avait pour sa sœur. Élisa n'était pas jolie; mais la fraîcheur de la jeunesse suppléait à ce qui lui manquait en beauté. La veille de son départ, notre jeune marin découvrit combien il était pénible pour lui de se séparer de sa cousine. Penser et agir était pour lui l'affaire d'un instant. Il n'eut pas plus tôt lu dans son cœur, qu'il voulut y faire lire Élisa. Elle écouta sa déclaration en rougissant, comme c'est l'usage, reçut de lui le serment d'une tendresse éternelle, et lui donna les mêmes assurances.

M. Burton savait que son beau-frère jouissait d'une assez belle fortune, il voyait

qu'Altamont, à vingt-deux ans, étai déjà lieutenant de marine, il ne désirait donc rien tant que de le voir épouser sa fille, et il avait recommandé à Élisa de ne rien négliger pour se rendre maîtresse de son cœur. Celle-ci avait parfaitement suivi ses ordres, mais tandis qu'une véritable tendresse régnait dans le cœur d'Altamont, l'ambition et l'intérêt occupaient seuls le cœur d'Élisa, trop semblable en cela à son père.

Au moment de son départ, le major remit entre les mains de son beau-frère les quinze mille livres montant du legs fait à Marie par lord A***. Il y joignit cinq autres mille livres, en lui disant que ces deux sommes étaient destinées à l'établissement de sa fille; qu'elle ignorait cette circonstance, et qu'il désirait qu'elle n'en fût instruite que lorsque son cœur aurait fait un choix. « Celui qui l'aura aimée pour elle-même, ajouta-t-il, ne l'en aimera pas moins quand il connaîtra la fortune qu'elle a à lui apporter. »

M. Burton lui promit d'exécuter fidèlement ses intentions, et le major Douglas

était trop vertueux pour ne pas croire à ses protestations.

Six semaines après leur départ, on reçut la nouvelle que le vaisseau sur lequel ils s'étaient embarqués avait fait naufrage, et que tout l'équipage avait péri. Marie n'était pas préparée à supporter un tel coup. Son oncle lui apprit qu'elle dépendait entièrement de ses bontés, et elle se trouvait l'humble compagne d'une jeune fille incapable d'affection, et peu propre à la consoler de ses chagrins.

Le commerce de M. Burton prospéra tout-à-coup : il devint riche. Sa fille n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour oublier son ancien amant, et commença à aspirer à une alliance plus relevée. Peu de mois après la mort de son père, elle épousa M. Dorville qui fut obligé de prendre le nom de Burton, d'après une clause du testament de l'ancien marchand qui, se souvenant de ce qu'il appelait l'impertinence de sir Hector Douglas, avait cru ne pouvoir mieux la punir qu'en faisant servir la fortune d'une Douglas à perpétuer un nom plébéien.

Sir Hector mourut peu de jours après qu'on eut reçu la nouvelle du naufrage de son fils. L'excellent cœur de Donald ne lui aurait pas permis de laisser sa nièce orpheline dans l'état de dépendance où elle se trouvait réduite; mais le chagrin que le malheureux amant de Caroline éprouva de la mort de son père et de celle d'un frère qu'il avait toujours aimé, lui troubla de nouveau la raison, et il n'en retrouva plus l'exercice.

Il était très-vrai que le major Douglas avait trouvé dans le sein des mers la fin d'une vie troublée par tant de chagrins. Mais son fils avait eu la force de gagner à la nage les côtes d'Afrique près desquelles ils avaient fait naufrage. Il n'eut pas plutôt touché la terre qu'il tomba sans connaissance, épuisé de fatigue, et il ne revint à lui que pour se voir réduit en esclavage. Il fut vendu successivement à plusieurs maîtres, se trouva forcé de se livrer aux travaux les plus rudes et les plus humiliants, dont il n'obtenait souvent pour récompense que des injures et de mauvais traitements.

Enfin, après plusieurs années, il fut

vendu à un riche négociant d'Alger, nommé Alton. Fils d'un Européen qui avait embrassé le mahométisme, Alton était naturellement doux et compatissant. Il écouta avec attendrissement l'histoire des malheurs de son esclave ; il apprécia ses bonnes qualités, en fit son ami, et finit par lui donner la liberté.

Altamont ne désirait rien tant alors que de retourner en Angleterre, mais son ami était âgé, infirme, le priait de ne pas l'abandonner, et la reconnaissance l'attachait à lui. Il écrivit à sa sœur, à Elisa, à M. Burton, et n'en reçut jamais de réponse, parce qu'aucune de ses lettres ne parvint à son adresse. Enfin son ami mourut, et laissa tous ses biens à Altamont. Il s'empressa de réaliser sa fortune qui montait à environ quarante mille livres (960,000 fr.); et rien ne le retenant plus en Afrique, il mit à la voile pour l'Angleterre.

Dès qu'il arriva à Londres, il courut à la demeure que son oncle habitait. La maison était occupée par des étrangers à qui les noms de Burton et de Douglas étaient entièrement inconnus. Il avait été si long-temps absent

qu'il ne retrouva aucune de ses connaissances, et toutes ses recherches ne purent lui procurer des nouvelles de sa sœur. Il apprit seulement que miss Elisa Burton s'était mariée peu de temps après la mort de son père; mais on ne put lui dire ni le nom de son mari, ni l'endroit qu'elle habitait.

Il se trouva donc isolé sur la terre, et cette circonstance ajouta à la misanthropie que son long esclavage lui avait fait contracter. Il trouvait du plaisir à soulager l'infortune, mais la reconnaissance qu'on lui témoignait lui était à charge, parce qu'il la soupçonnait de fausseté, et il ne revoyait plus celui qu'il avait une fois obligé. Il avait pris le nom d'Alton, parce que celui de Douglas n'avait plus d'attraits pour lui, et qu'il voulait vivre dans l'obscurité. Il fréquentait pourtant le grand monde, s'inquiétant peu de la manière dont il était accueilli, disant librement sa façon de penser, blâmant les uns, approuvant les autres, ce qui était pourtant assez rare, et n'ayant d'autre but, d'autre espérance, que de devoir au hasard le bonheur d'obtenir quel-

ques nouvelles de sa sœur, car il ne pensait à sa cousine qu'avec indignation, et ne pouvait lui pardonner de l'avoir oublié.

Mes lecteurs sont instruits de la conversation qu'il eut avec Hélène chez lady Belmont, et de la visite qu'il lui fit quelques jours après. Ayant appris la demeure de son infidèle cousine, il partit dès le lendemain pour Dorville-Hall, mais il n'y trouva personne : toute la famille était à Bath. Il s'y rendit sans perdre un instant, et y arriva comme M. Burton venait d'en repartir pour le Straffordshire. M. Altamont n'était pas homme à renoncer si facilement à ses projets, et il les y suivit sur-le-champ.

Le bel Altamont Douglas était si bien caché sous la figure ridée de M. Alton, et la fraîche Eliza était tellement méconnaissable dans la grosse mistress Burton, qu'ils auraient pu rester étrangers l'un à l'autre, si Altamont n'avait su d'avance qu'elle était la dame à qui il s'adressait, et si elle n'avait été avertie par une espèce de remords de conscience lorsqu'il lui demanda d'un ton assez brusque, ce qu'était devenue sa sœur.

Il était impossible qu'elle feignît de l'ignorer, et ce fut en déplorant la folie qu'avait faite sa chère cousine en épousant un ministre de village, qu'elle lui donna son nom et son adresse. Nulle instance ne put décider Altamont à rester une heure à Dorville-Hall. Il en partit à l'instant même et arriva chez sa sœur, comme on l'a vu dans le chapitre précédent.

---

## CHAPITRE VIII.

Le jour qui suivit l'arrivée de M. Douglas fut employé au récit de tout ce qui lui était arrivé ainsi qu'à sa sœur depuis leur séparation; les sentimens qu'ils éprouvèrent ne furent pas les mêmes. Altamont frémit d'indignation en apprenant les malheurs de sa nièce Hélène, et maudit celui qui les avait causés: mistress Dorville rendait grâces au ciel d'avoir veillé sur son frère au milieu des dangers qu'il avait courus, et versait sur la mort de son père les larmes de la tendresse filiale.

Lorsqu'ils se furent mutuellement rendu compte des événemens de leur vie: Vous avez été trop long-temps, dit M. Douglas à sa sœur, victime d'un indigne abus de confiance; mais la vertu va reprendre ses droits, le crime sera confondu; et ce ne sera pas inutilement que vous aurez retrouvé votre frère.

— » Ah! mon cher Altamont, s'écria

mistress Dorville, heureuse de vous revoir enfin, je ne porte pas plus loin mes désirs; bannissez, je vous en supplie, toute idée de vengeance.

— » Il faut que justice se fasse! dit M. Douglas d'un ton absolu... Vous me direz que je vais attaquer le frère de votre mari? Eh bien! qu'importe, si l'un est honnête homme, et l'autre..... Pardon, monsieur, je n'ai pas dessein de vous offenser: mais je dis que ce qui vous appartient vous sera rendu, ou que mille... encore une fois pardon, je ne jurerai pas parce que je sais que les gens de votre robe n'aiment pas qu'on jure, et cependant un jurement vaut trente raisons dans la bouche d'un marin... Mais quoi qu'il en soit, il faut que les vingt mille livres soient rendues.

— » Mais, cher frère, n'est-il donc pas possible que mistress Burton ne connaisse pas l'injustice dont son père s'est rendu coupable envers moi? bien certainement son mari n'en est pas instruit, leurs enfants doivent-ils souffrir des fautes d'un être qu'ils n'ont jamais connu? Non, Altamont, nous avons vécu dans la retraite, nous y avons trouvé le bonheur, nous ne désirons rien au

delà de ce que nous possédons, notre félicité vient d'être augmentée par votre présence, laissez au ciel le soin de sa justice.

— » Tout cela est fort beau, fort bien raisonné !.. Eh bien, mistres Dorville, écoutez - moi maintenant. Vous avez vécu heureuse, dites vous : et cependant vous avez perdu vos deux enfants. L'une est morte victime des artifices d'un scélérat, et la mort de votre fils en a été la suite; à présent je vous dis que si l'injustice d'un coquin d'oncle ne vous avait dépouillée de ce qui vous appartenait, aucun de ces malheurs ne serait arrivé. Votre pauvreté a causé la ruine d'Hélène; si elle avait été riche, l'infâme Sinclair n'aurait osé songer à la séduire, il l'aurait épousée.

— » De grâce, mon frère, s'écria mistress Dorville vivement émue, n'appuyez pas sur une corde si sensible pour mon cœur.

— » Je le fais malgré moi, Marie. Vous me forcez à être cruel pour vous prouver que je suis juste.

— » Vous avez raison, monsieur, dit M. Dorville qui jusques là avait gardé le silence. Toute injustice doit être réparée,

et je ne doute pas que mon frère ne soit disposé à restituer une somme à laquelle il n'a nul droit.

— « C'est en quoi nous ne sommes pas d'accord..... Vous êtes une honnête homme, mais avec toute votre science, vous ne connaissez pas le monde. Je vous garantis donc que votre frère ne se souciera nullement de faire cette restitution : d'abord, parce qu'il aime l'argent, et ensuite, parce que ses affaires sont embarrassées. Ni lui, ni sa femme n'ont jamais su compter avec eux mêmes, et ils ont toujours dépensé plus que leur revenu. »

M. Dorville se retira d'un air soucieux.

— » Grand Dieu, Altamont, dit son épouse ! Est-ce donc le moment de leur causer de nouveaux chagrins ? Croyez-vous que je puisse jouir avec quelque plaisir d'une richesse que je ne pourrais acquérir qu'en réduisant ses enfants à la mendicité ?

— » Je suis enchanté que votre brave mari ait pris le parti de se retirer. J'étais fâché de parler ainsi de son frère devant lui.

— » Ah, mon frère? N'êtes-vous donc plus sensible à l'humanité ?

Je sais que vous me croirez le cœur dur, cruel, n'importe. Je suis habitué à être jugé tout autre que je ne suis réellement. Mais ma résolution est prise. La fortune acquise aux dépens du sang de mon père, et due à l'amitié de l'homme le plus généreux, ne sera pas le partage d'êtres que je méprise... Je vous aime, Marie, je vous aime tendrement. Mais n'essayez pas de me faire changer de résolution, elle est inébranlable. Je vais rester une semaine avec vous, et à l'expiration de ce terme, j'agirai comme j'y suis décidé. »

Ayant ainsi parlé, il prit sa canne et son chapeau, et sortit de la chambre sans laisser à mistress Dorville le temps de lui répondre.

Mistress Dorville accusait réellement son frère de dureté de cœur, et son mari étant venu la rejoindre, ils cherchaient ensemble quels moyens ils pourraient employer pour l'engager à abandonner son dessein, quand il rentra dans le salon, en sifflant l'air : *je fus amoureux autrefois*. S'étant assis près d'une fenêtre : Que diable vous arrive donc là ? s'écria-t-il.

— » C'est M. Hervey, dit le ministre en regardant par la croisée.

— » M. Hervey ?.... James Hervey ?..... l'ancien amant d'Hélène ?

— » Lui-même.

— » Oui dà ! »

Et au même instant il disparut de la chambre.

Hervey était entré dans la cour, et s'avançait vers la maison, lorsqu'il fut arrêté par M. Douglas qui lui prenant le bras sans cérémonie, lui fit faire volte-face, et l'entraîna vers le jardin. Pardon, Monsieur, lui dit-il, pardon! mais je suis un homme tout uni, un marin, votre nom, je crois est Hervey, le mien est Douglas. Je vous connais un peu, et pour que vous puissiez en dire autant de moi, sachez que je suis le frère de votre amie mistres Dorville, que je donnerais vingt mille livres pour que vous fussiez mon neveu, et que..... Voilà ma main, monsieur, j'espère que nous serons amis.

Ce n'était pas sans surprise qu'Hervey s'était vu aborder d'une manière si brusque et si extraordinaire par un étranger. Mais quand il apprit sa parenté avec mistress Dorville, il s'empressa de lui serrer la main, et ils n'eurent pas causé une demi-heure ensem-

ble, qu'ils étaient tous deux aussi à l'aise que s'ils se fussent connus depuis plusieurs années. Leur conversation fut longue, M. Douglas en fut sans doute satisfait, car il rentra de fort bonne humeur dans le salon.

« Mon cher Dorville, dit-il, je vous présente mon ami, M. Hervey.... Eh bien, pourquoi cet air étonné?.... Je me moque des formes et des usages. Nous avons fait connaissance, nous sommes, je crois, contents l'un de l'autre, et j'ai pris, sans vous consulter, une liberté que j'espère que vous me pardonnerez; j'ai invité M. Hervey à dîner ici. »

Sa sœur sourit, et témoigna qu'elle était charmée de cet arrangement. La journée se passa dans une gaîté qui ne fut troublée que lorsque mistress Dorville pensait aux projets de son beau-frère.

M. Douglas passa une semaine au presbytère, comme il l'avait promis. Ce temps écoulé, il annonça un soir qu'il partirait le lendemain matin : « Mais, ajouta-t-il, vous me reverrez bientôt, si vous voulez bien me recevoir. «

— « Votre présence nous fera toujours

grand plaisir, répondit le ministre. Mais pourquoi nous quittez-vous?

— « J'ai une affaire...... une affaire importante!....... Mais nous nous reverrons avant peu..... Bon soir. »

Et il les quitta sans s'expliquer davantage.

Le lendemain matin de très-bonne heure une chaise de poste était à la porte du presbytère. M. Douglas était déjà prêt à partir. Mais il semblait que quelque chose lui manquât; il trouvait à redire à tout, et se promenait en long et en large d'un air soucieux. Enfin sa figure se dérida quand il vit entrer M. Hervey, et ce ne fut qu'en ce moment que M. Dorville apprit que son ami devait accompagner son beau-frère.

« Allons, M. Hervey, s'écria le marin, nous devrions déjà avoir mis à la voile, le vent est bon, et le temps est précieux..... Adieu, Marie, adieu cher beau frère. Et à l'instant il s'élança dans la voiture, en sifflant son air favori : *Je fus amoureux autrefois.* »

M. et mistress Dorville virent partir leur

ami Hervey avec beaucoup de surprise. Il y avait bien des années qu'il n'avait quitté le village de Glenross; il avait souvent déclaré qu'il n'en sortirait jamais. Ils ne concevaient pas quel motif avait pu l'engager à suivre M. Douglas. Mistress Stevens n'était pas mieux instruite. Elle savait seulement que M. Douglas avait désiré que son neveu l'accompagnât, et que celui-ci y avait consenti.

Quinze jours se passèrent sans qu'on entendît parler de nos voyageurs. Enfin une lettre de M. Douglas leur annonça qu'ils étaient à Londres, qu'ils se portaient bien, qu'ils avaient trop d'affaires pour écrire beaucoup, et qu'ils reviendraient le plus tôt possible. Un billet de M. Hervey pour sa tante, contenait à peu près les mêmes détails. Trois semaines s'écoulèrent encore sans nouvelles. Mais un matin que le ministre et son épouse se préparaient à aller voir leur amie mistress Stevens, une chaise de poste s'arrêta à leur porte, et ils virent entrer M. Douglas et son compagnon de voyage.

« Eh bien, nous voilà! dit Altamont.

Recevez-nous bien, car nous sommes éreintés..... A propos, y a-t-il des nouvelles de ma petite Hélène? »

« Aucune, mon frère, répondit le ministre. En auriez-vous appris? »

« Pas la moindre...... Mais faites-nous donner à manger, j'ai une faim du diable, et je crois que mon ami Hervey ne doit pas manquer d'appétit, car nous avons voyagé sans nous arrêter. . . . . Un train d'enfer! »

On servit un déjeûné renforcé, et la manière dont notre marin attaqua un jambon et des poulets froids, prouva qu'il n'avait pas menti en disant qu'il avait *une faim du diable*.

Quand on eut desservi, il sembla que chacun eût fait vœu de silence. Altamont, tantôt regardait M. Hervey, tantôt jetait les yeux sur sa sœur, puis se mettait à siffler. Enfin, se tournant tout à coup vers le ministre: « Eh bien, M. Dorville, lui dit-il, j'ai vu votre frère. »

Marie pâlit, et le ministre changea de visage.

Altamont toussa. « Chienne de toux! je

crois qu'elle revient encore!..... Comme je vous le disais, M. Dorville, j'ai vu votre frère, nous avons eu ensemble quelques conversations, et....... et....... Au diable la blanchisseuse! mettre de l'empois à une cravatte d'homme! »

Et détachant sa cravatte, il la jeta sur une chaise près de lui.

—«J'espère que mon frère se portait bien quand vous l'avez vu, dit le ministre qui voyait son embarras? »

— « Mais, oui,....... je ne peux trop vous dire..... Il est un peu battu du vent..... Mais l'argent, c'est-à-dire....... Peste soit de l'argent!.... La justice sera rendue à qui de droit. »

— « Oh! Altamont! s'écria mistress Dorville. »

— « J'étais sûr qu'il agirait ainsi, dit le ministre. Mon frère est aussi juste qu'honnête. »

— « Quant à la justice et à l'honnêteté, dit M. Douglas, en toussant, j'en attendrais autant de votre chien, César, que de..... Mais il existe des lois qui forcent les

hommes à être justes et honnêtes en dépit d'eux-mêmes. »

— « Quoi! mon frère, vous auriez employé ce moyen, s'écria mistress Dorville! »

— « Mais...... pour ne vous rien cacher..... Il a bien fallu en venir là..... Mais nous n'aurons pas de procès, pas d'esclandre. Tout s'est arrangé à l'amiable. Je me suis souvenu que mon père m'avait dit qu'avant de quitter l'Angleterre, il avait déposé son testament chez un homme de loi, dont je me suis rappelé le nom. Heureusement il vivait encore, non-seulement il avait ce testament qui parle du dépôt de vingt mille livres qu'il avait fait pour sa fille, mais il avait encore différents papiers à mon père, parmi lesquels j'ai eu le bonheur de trouver une reconnaissance de cette somme écrite et signée par M. Burton, et qu'il croyait sans doute dans la Méditerranée avec mon père. Muni de cette pièce, je ne pouvais craindre aucune chicane, j'ai fait baisser pavillon à votre frère, et même à l'impérieuse mistress Burton, qui ne pouvait habituer ses

oreilles au mot *restitution*. Or, comme ils ne peuvent payer, ils vont mettre en vente Dorville-Hall.

— » Vendre l'ancien patrimoine de mes pères, s'écria M. Dorville !

— » Voir ses enfants réduits à la mendicité, et par vous, Altamont, dit mistress Dorville, d'un ton de reproche !

— » Mais vous pouvez acheter ce domaine, et alors vous serez libres de le leur louer.

— » Jamais, monsieur, s'écria vivement le ministre ! Ma maison et mon cœur seront ouverts à mon frère et à toute sa famille. Si le testament du père de mon épouse vous donne quelques droits sur cette somme, vous êtes le maître de les faire valoir, mais jamais nous n'en toucherons une obole.

— » Cruel Altamont, dit mistress Dorville en pleurant ! croyez-vous donc que l'esprit de mon père voye avec plaisir de si cruels procédés.

— » Il faut que justice se fasse, Marie ! réfléchissez. M. Burton est un orgueilleux, il est juste qu'il soit humilié ; sa femme est

dure et insensible, il faut qu'elle souffre ce qu'elle a fait souffrir aux autres ; leur fille est une sotte, pleine d'affectation, qui, sans la perte de sa fortune, aurait avant peu couru les champs avec un misérable vaurien, qui déshonore le nom de ministre, et le fils.....

— » Que peut vous avoir fait Hector, s'écria sa sœur ?

— » Rien. Je n'ai à lui reprocher que d'être leur fils. Il n'a pas louvoyé, lui : dès le premier mot, il a dit qu'il fallait payer. Oui, Hector est assez bien ; je l'ai pris en amitié, et il en aura des preuves quelque jour..... Mais je vois que vous êtes tous deux en colère contre moi. Vous me regardez comme un chien hargneux, enragé ; cela n'est-il pas vrai ?

— » Oui, dit mistress Dorville, oui, mon frère, vous me prouvez que vous êtes insensible, cruel même.

— » Grand merci, madame !.... Et vous, Dorville, que direz-vous ?

— » L'affaire me touche de trop près, monsieur, pour que je me permette de m'expliquer.

— » Eh bien, je vous pardonne à tous deux. Mais il n'y a ici que mon ami Hervey qui me rende justice..... Ecoutez-moi donc. Je suis bien déterminé à faire payer à ma sœur tout ce qui lui est dû, quand il en devrait coûter à votre frère son dernier shilling. La justice le veut..... Mais, écoutez donc jusqu'au bout..... Marie reçoit donc ce qui lui appartient. Moi, j'achète Dorville-Hall, et j'en fais présent à Hector, parce que c'est le bien de ses ancêtres ; parce que j'aime ce jeune homme, et parce que je suis sûr qu'il en fera bon usage. »

Le ministre et sa femme se regardaient d'un air de surprise, sans pouvoir prononcer un mot.

— « Eh bien! m'en voulez-vous encore?

— » Je ne sais que penser et que dire, s'écria mistress Dorville.

— » Quoi, vous êtes surprise de trouver dans un homme quelques contradictions? de le voir punir d'une main et récompenser de l'autre? La justice exige l'un, et le cœur inspire l'autre. »

Mistress Dorville se jeta dans ses bras, et le ministre se détourna pour cacher les

pleurs d'attendrissement qui coulaient sur ses joues ; il s'apprêtait même à sortir du salon, ne pouvant maîtriser son émotion.

— « Un instant ! un instant, cria monsieur Douglas en l'arrêtant ! J'ai encore quelque chose à vous dire, et j'allais, ma foi, l'oublier. Apprenez donc que sir Donald Douglas, mon oncle, l'imbécile..... Au surplus, ce n'est pas sa faute, c'était un digne homme, et s'il n'avait pas été si entiché de sa Caroline..... Mais n'importe. Il est mort. Son titre et ses biens appartiennent au fils de son frère cadet, et par conséquent votre humble serviteur.....

— » Est maintenant *sir* Altamont Douglas, dit M. Hervey en lui serrant la main. Permettez-moi de vous saluer le premier par ce titre.

— » Grand merci, Hervey, grand merci. Il reste encore dans mes veines du sang des Douglas, quoique les verges m'en ayent bien tiré pendant les premières années de mon esclavage ; et je ne crois pas que mes nobles ancêtres ayent à rougir de moi.

— » La fortune, mon cher frère, semble vouloir accumuler ses faveurs sur vous,

dit mistress Dorville, et je regréte que votre affaire avec M. Burton vous donne une apparence de dureté dont votre cœur est si éloigné.

— » Je suis l'héritier de sir Donald, répliqua son frère, en cherchant à se donner un air d'importance auquel répondait mal une envie de rire qu'il ne pouvait réprimer. Mais vos droits et les miens sont entièrement indépendants les uns des autres. Vous comptez peut-être sur ma succession ; mais je peux avoir la fantaisie de me marier. Qui sait si je n'épouserai pas votre Catherine, qui, par parenthèse, me semble une femme fort estimable, et en ce cas, nos enfants enléveront aux vôtres toutes leurs espérances? Qu'en pensez-vous Hervey ?

— » Que vous êtes le maître de vos actions, sir Altamont, et qu'elles seront toujours réglées par la sagesse.

— » Marie pense-t-elle de même? Mon frère le ministre partage-t-il cette opinion? Sans cela je n'ose continuer à développer tous mes plans.

— » Continuez donc, mon cher monsieur, dit le ministre; vous ne pouvez

qu'ajouter à l'estime et à l'affection que je vous ai vouées.

— » Voici donc tous mes projets, et j'espère qu'aucune des personnes, ici présentes, n'y trouvera d'obstacle. Catherine peut bien se résigner à vivre dans le célibat, comme je me résigne à mourir vieux garçon. Ainsi donc, Hector Dorville sera mon héritier, et Hélène, notre bonne Hélène sera l'épouse d'Hector..... de *sir* Hector, veux-je dire.

— » Croyez-vous donc, mon cher Altamont, dit mistress Dorville, qu'Hélène ait conçu de l'attachement pour notre neveu ?

— » J'en réponds. Il l'aime, il est beau garçon, il a toutes les bonnes qualités, comment diable lui aurait-elle refusé son cœur ? Je n'ai jamais connu qu'un jeune homme qui m'ait plu autant que le jeune Dorville ; mais le pauvre diable va lancer, dans l'océan du mariage, un vaisseau de haut bord, bien peint, morbleu ! bon voilier ; mais qui fera eau de toutes parts avant un mois. Ainsi donc, Hector est l'homme qui me convient, et comme je ne puis

garder pour moi ma petite Hélène, je lui cède mes droits..... Ai-je votre consentement, Marie ? Me donnez-vous le vôtre ministre ?

— » De tout mon cœur, cher frère, dit M. Dorville, pourvu que notre Hélène y consente.

— » Laissez-moi conduire le navire, et il entrera au port..... Ah ! me voilà donc le plus heureux coquin de toute la chrétienté. Que je puisse châtier ce misérable Sinclair, et il ne me restera plus de vœux à former.

— » Laissons au ciel le soin de la vengeance, mon frère, dit le ministre : ce n'est pas l'homme qui doit s'en charger. »

Mistress Dorville soupira tristement ; Hervey s'avança vers une fenêtre pour cacher son émotion, et sir Altamont fut saisi d'une nouvelle quinte de toux.

## CHAPITRE IX.

Il est temps de revenir à notre héroïne. Lord Rosemore ne paraissait plus chez le comte de Glenross. Il ignorait cependant la nouvelle barrière que le sort avait placée entre elle et lui, il ne savait pas que sa naissance était illégitime. Il savait au contraire que le mariage de lady Gertrude avait applani le seul obstacle qui semblât exister à leur union. Quel motif pouvait donc l'empêcher de se présenter ?

Elle ne fut pas long-temps dans l'incertitude. On parla bientôt publiquement des soins que rendait le marquis à la fille de la duchesse de Torrincourt, l'aimable lady Clara. On alla même jusqu'à fixer une époque prochaine à leur mariage. La comtesse de Belmont fut du nombre des personnes qui parlaient de cette nouvelle comme d'une chose certaine, et elle en paraissait satisfaite.

Hélène s'efforçait d'écouter ces bruits avec tranquillité ; mais le coup n'en était pas moins senti par son cœur, et des larmes involontaires coulaient souvent de ses yeux.

Une autre source de regrets pour elle, était le changement de conduite de la comtesse envers elle. Le nom d'Hélène avait fait place dans sa bouche à celui de miss Douglas. Elle ne lui parlait plus qu'avec une politesse froide ; elle ne recherchait plus sa compagnie, ne lui témoignait plus ni intérêt ni amitié, et semblait épier toutes ses actions avec un air de méfiance et d'inquiétude qui humiliait et qui blessait Hélène. Elle ne s'occupait donc que de son père, et cherchait à adoucir ses chagrins à force de soins et d'attentions.

Un matin que la comtesse et Hélène étaient dans le salon occupées à travailler, tandis que M. Néville leur faisait une lecture, le comte qui passait ordinairement la matinée dans son appartement, descendit, conduit par un domestique. Hélène courut à lui dès qu'elle l'aperçut, lui prit le bras, et le guida vers le fauteuil où il

avait coutume de s'asseoir. Il la remercia en lui serrant tendrement la main, et elle ne fit aucune attention aux regards significatifs que M. Néville et la comtesse s'adressaient l'un à l'autre. Le comte garda le silence pendant quelques instants, et Hélène ayant repris sa place, fixait tendrement les yeux sur les traits de son père.

— » J'espère, ma chère Olivia, dit enfin lord Glenross, que la nouvelle que l'on vient de m'annoncer n'est pas vraie. On m'assure que vous avez dessein de quitter demain Richmond.

— » On vous a dit la vérité, milord, demain je retourne à Londres. »

Hélène leva les yeux sur la comtesse. Lady Belmont ne lui avait pas dit un mot de ce projet de départ. Elle fut surprise de cette nouvelle preuve du peu d'égards qu'elle conservait pour elle, et son cœur reçut un coup auquel il n'était pas préparé, en apprenant qu'elle allait sitôt quitter son père.

Ses yeux rencontrèrent ceux de la comtesse, qui semblaient armés d'une hauteur dédaigneuse. « Votre air me fait croire,

miss Douglas, lui dit-elle, que vous n'étiez pas informée de mes intentions. Je pensais qu'Hawkins vous en aurait instruite.

Le ton avec lequel elle s'exprimait fit une nouvelle blessure à la sensibilité d'Hélène. Elle s'efforça pourtant de lui répondre avec calme qu'elle n'en avait pas entendu parler.

— « J'espère, ma chère Olivia, lui dit le comte, que votre résolution n'est pas prise irrévocablement: Je comptais, j'espérais du moins qne vous ne m'abandonneriez pas si tôt dans les circonstances présentes.

— » Ce sont les circonstances présentes, milord, qui m'obligent à partir si tôt.

— » Que voulez-vous dire, lady Belmont, s'écria le comte, d'un ton à demi brusque? —« Sont-ce les malheurs de votre frère qui vous font fuir sa maison? »

— » Non, milord, vos malheurs, au contraire, m'auraient fixée pour toujours près de vous, si vous me l'aviez demandé, si vous aviez paru le désirer. Mais il est inutile de parler davantage de ce sujet. Il est devenu indispensable que je parte. . . . . Quant à vous, miss Douglas, je n'ai aucun

droit pour diriger vos actions, mais comme votre tuteur vous a confiée à mes soins, je désire vous remettre entre ses mains. J'ai donc donné ordre à ma femme de chambre, qui est une femme respectable, de vous reconduire dans le Devonshire, tandis que je partirai pour Londres, ce qui sera demain matin. »

La fierté naturelle d'Hélène se révolta d'un discours si étrange ; elle sentit les injustes soupçons dont elle était l'objet ; sa dignité s'en offensa, et elle se préparait à répondre lorsqu'elle vit son père pâle et agité, pencher la tête sur son fauteuil, et y rester privé de connaissance. Elle oublia tout à l'instant, et les regards ironiques de lady Belmont, et ses paroles insultantes ; elle ne pensa plus qu'à son père, elle courut vers lui : — « Au secours, s'écria-t-elle, au secours ! pour l'amour du ciel ! il va mourir ! Elle posa sur son sein la tête du vieillard, et appuyant ses lèvres sur son front, elle l'embrassa tendrement. »

— « Fille déhontée, s'écria lady Belmont, en jetant sur elle un regard d'indignation ! »

Lord Glenross n'avait perdu connaissance qu'un instant, et il entendit l'exclamation de sa sœur. Il serra sa fille dans ses bras en lui disant : — « Restez sur mon cœur, mon enfant, et ne craignez rien ! » — « Lady Belmont, dit-il ensuite, en s'adressant à sa sœur, je vous ai trompée, mais il est temps de proclamer la vérité. Il faut que vous rendiez à cette chère et digne enfant l'estime qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Voyez donc en elle, chère Olivia, la... »

— » Je sais ce que vous voulez me dire, milord, s'écria la comtesse ; mais réfléchissez, avant qu'il soit trop tard, sur une action dont vous vous repentiriez. Songez à votre épouse, milord, à votre fille !

— » J'y songe, Olivia, j'y songe plus que jamais, le ciel m'en est témoin. »

Le comte respirait avec difficulté, et son agitation l'empêcha, pendant quelques instants, de continuer à parler. L'injustice doit être réparée, dit-il enfin, l'innocence doit être récompensée. Mon Hélène le sera, mais, lady Belmont, ce n'est pas comme l'épouse de votre frère que je vous la pré-

sente, c'est comme sa fille, comme votre niéce.

— » Impossible, milord! ce mystère est inexplicable!

— » C'est la vérité pure. Regardez-la donc comme ma fille légitime, comme l'héritière légale de la maison de Glenross, comme l'enfant d'un ange cruellement assassiné. . . . Néville, reconnaissez l'enfant d'Hélène Dorville à qui vous aviez accordé votre estime. Le ciel l'a conservée pour qu'elle pût pardonner à son père, et lui donner des consolations. Vous pouvez attester la vérité de ce que je dis, car vous avez été l'un des témoins de mon mariage avec sa mère. . . . Oui, ma chère Hélène, de mon mariage. Elle était mon épouse légitime, la seule, la véritable comtesse de Glenross. »

— » Je ne puis douter de ce que vous nous apprenez, milord, répondit M. Néville, d'ailleurs la ressemblance de votre fille à sa mère en prouve encore la vérité. Vous savez, milord, que j'en ai été frappé dès le premier instant que je l'ai vue.

— » Mon frère, dit lady Belmont, quel-

que étonnant que me paraisse ce que je viens d'apprendre, je ne puis refuser de vous croire. Soyez bien convaincue, ma chère Hélène, qu'il m'était aussi pénible de vous regarder comme coupable, qu'il m'est doux en ce moment de vous presser sur mon cœur. »

Les pleurs d'Hélène coulèrent sur le sein de la comtesse, sans qu'elle cherchât à les retenir. Elle ne pouvait parler. Mais elle jouissait du plus doux plaisir qu'elle eût jamais éprouvé, celui de voir la réputation de sa mère rétablie pure et sans tache.

— » Ne me direz-vous donc rien, mon enfant s'écria le comte? L'aveu pénible de mes fautes m'a-t-il privé de votre tendresse?

— » Oh mon père! s'écria Hélène en se jetant dans ses bras, mon père chéri, pardonnez à votre Hélène. Le ciel sait combien je vous aime. O mon père, m'est-il enfin permis de vous donner le nom si doux, que mon cœur prononçait si souvent quand il était interdit à ma bouche!

— » Vous me pardonnez donc, ma chère enfant, dit le comte en la pressant

sur son cœur; vous me pardonnez ma cruauté envers votre malheureuse mère ?

— » Le ciel ne vous a-t-il point pardonné, milord? ma mère a son dernier soupir n'a-t-elle pas prié pour vous, pour votre bonheur. N'y aurait-il donc que votre fille dont le cœur serait fermé au pardon?

— » J'en ai besoin aussi, ma chère Hélène, lui dit la comtesse. Me l'accorderez-vous ? oublierez-vous que j'aye pu douter de la pureté de vos intentions, de l'innocence de votre cœur ?

— » Ah, ma chère lady Belmont, ne me parlez pas ainsi. Prenez pitié de la faiblesse de ma tête que trop de bonheur pourrait égarer !

— » Jamais, s'écria vivement M. Néville, jamais ! l'être qui a pu souffrir sans murmurer des reproches et des soupçons injustes, ne se laisse pas séduire par la prospérité. Mais nous avons tous été coupables, et votre pardon doit être général.

— » M. Néville, dit Héléne, ne viens-je pas d'entendre que vous étiez l'ami de ma mère ? Ne vois-je pas en vous l'Edouard

dont elle parle? Quand vous m'auriez offensée, pourrais-je m'en souvenir?

— » Ma fille, dit le comte, je ne me sens pas en état d'entendre la lecture de la lettre de votre mère, mais il faut que ma sœur et M. Néville en ayent connaissance. Il ne me restera ensuite qu'à vous reconnaître publiquement pour ma fille et mon unique héritière.

— » O, mon père, ne fermez pas l'oreille à la première demande de votre fille? Souvenez-vous que vous en avez une autre songez à lady Gertrude, à ma sœur, et ne la privez ni de votre fortune, ni de votre affection! »

» Combien peu cette sœur mérite cette générosité, s'écria lord Glenross! Mais nous parlerons de ce sujet une autre fois, lady Belmont et M. Néville seront juges entre nous. Maintenant faites-leur connaître les fautes de votre père, et les vertus de votre mère infortunée. Lisez-leur le triste récit de ses malheurs, et apprenez-leur à penser, à agir, à pardonner comme vous. Adieu, mon amour..... Mais non, reconduisez-moi jusqu'à ma chambre, je ne veux plus d'autre

appui que votre bras, d'autre guide que ma chère fille. »

La comtesse, après leur départ, gardait le silence, et M. Néville la voyant livrée à ses réflexions, ne voulut pas d'abord en interrompre le cours. Après quelques instants, il lui dit pourtant : « Je crois, ma chère comtesse, que vous ne pensez plus à partir demain ? »

— » Certainement non! l'étrange changement qui arrive dans ma famille, a nécessairement changé mes projets. »

— » Appelez-le un heureux changement, chère lady Belmont! Il rend à une jeune femme aimable le rang qui lui était dû dans la société, et ajoute à votre famille un véritable ornement. »

— » Je m'en applaudis avec vous, mais en me réjouissant du bonheur d'Hélène, je ne puis oublier tout-à-fait que j'ai une autre nièce qui va se trouver victime de la reconnaissance de celle-ci. J'aime lady Gertrude, malgré tous ses défauts, non-seulement comme ma nièce, mais parce qu'elle est la fille de ma meilleure et de ma plus ancienne amie, et je tremble d'apprendre que cette

amie n'ait été aussi trompée indignement. »

— » Il est certain que les remords du comte, ce qu'il vient de dire que la mère d'Hélène était la seule, la véritable comtesse de Glenross, donnent beaucoup à penser. S'il a épousé lady Selby, avant la mort de sa première femme, la naissance de Gertrude... »

Le retour d'Hélène les empêcha de continuer cette conversation ; elle tenait à la main la lettre de sa mère, mais elle paraissait si agitée que M. Néville lui demanda la permission d'en faire la lecture.

— » J'allais vous en prier, mon cher monsieur ; cette tâche serait en ce moment bien difficile pour moi ; mon cœur est si plein...!

Lady Belmont lui serra tendrement la main.

— » Chère lady Belmont, dit Hélène, ne regréterez-vous jamais de m'avoir amenée à Richmond, d'avoir été la cause que j'aye retrouvé mon père ? Pourrez-vous ne pas haïr celle qui, sans le vouloir, peut occasionner des chagrins à ceux que vous aimez, à ma sœur lady Gertrude ? »

— » Non, ma chère Hélène, je reconnaîtrai toujours ma nièce avec plaisir dans celle que mon cœur avait déjà choisie pour amie... Mais lisons cet écrit, je suis impatiente d'apprendre ce qu'il contient, et je prends déjà un bien vif intérêt aux malheurs de votre mère. »

Hélène soupira, et M. Néville commença sa lecture. Elle ne fut pas la seule à qui ce pénible récit fit répandre des larmes. Les pleurs de la compassion mouillèrent souvent les yeux de la comtesse, et l'émotion de M. Néville le força plus d'une fois à interrompre sa lecture. Lorsqu'elle fut terminée, ils se rendirent dans l'appartement du comte, où ils trouvèrent non le fier lord Glenross, mais un pécheur repentant et humilié. Il tomba à genoux en leur présence, et supplia l'esprit bienheureux de son épouse de lui pardonner ses crimes, et de bénir le fruit de leur union.

» Elle m'a pardonné, s'écria-t-il enfin; ma fille m'a pardonné, mais vous, Néville, mais vous, Olivia, me pardonnerez-vous? »

— » Que puis-je avoir à vous pardonner, milord? »

— » Que voulez-vous dire, mon frère? »

— » C'est le jour des aveux pénibles, mais je ne veux plus rien vous cacher. J'ai été aussi le destructeur de votre bonheur. Néville, témoin de mon mariage avec Hélène Dorville, connaissant ses vertus, ayant pour elle autant d'estime que d'amitié, était un obstacle à mes projets. S'il revenait en Angleterre, s'il vous épousait, Olivia, je ne pouvais abandonner Héléne, épouser lady Selby. Je supprimai donc toutes ses lettres, je vous laissai croire qu'il vous avait oubliée, et vous engageai par-là à épouser lord Belmont. »

— » Je le soupçonnais depuis long-temps, milord, dit la comtesse, et je vous l'avais déjà pardonné. »

» Et moi, milord, dit M. Néville, je vous pardonne aujourd'hui d'autant plus volontiers que cet aveu complette à mes yeux la justification d'Olivia. Mais, chère comtesse, ne puis-je vous demander enfin la récompense de ma fidélité? »

— » Vous la lui devez, ma sœur, s'écria le comte. »

— » Le moment, dit la comtesse, n'est pas favorable pour. . . »

— » Puis-je du moins espérer ? »

La comtesse lui tendit la main en souriant, et M. Néville la baisa avec transport.

Lord Glenross pria alors M. Néville de se charger d'annoncer au capitaine Manby et à son épouse une nouvelle qui ne leur serait certainement pas agréable. « Ma fille, ajouta-t-il, a depuis long-temps cessé d'avoir pour son père le respect et la tendresse qu'elle lui devait ; mais je crois que la perte de son rang et de sa fortune lui sera plus sensible que celle de l'affection du comte de Glenross. »

» Oh ! mon père, s'écria Hélène, ne parlez pas ainsi ! ne rejetez pas mes prières, accordez à ma sœur. . . »

« Paix ! dit lord Glenross, vous-même n'obtiendrez pas de moi une promesse inconsidérée. Votre sœur n'a mérité ni votre tendresse, ni la mienne. Son dernier acte de désobéissance a prouvé combien elle fait peu de cas de mon amitié. Elle aura la fortune de sa mère, lorsque son âge lui donnera le droit d'y prétendre. Mais, c'est vous,

Hélène, qui êtes mon héritière, et je vous défends de me parler davantage de ce sujet.»

Malgré l'intérêt qu'elle prenait à lady Gertrude, ou pour mieux dire, à mistress Manby, Hélène n'osa désobéir à son pére, et se réserva d'intercéder de nouveau pour sa sœur, quand le temps aurait affaibli le mécontentement du comte. Dès qu'elle fut seule avec M. Néville, elle le pria de remplir sa mission avec tous les ménagements possibles, et d'assurer sa sœur combien elle désirait l'embrasser et obtenir son amitié.

— » Je ferai ce que vous désirez, ma chère Hélène, parce que de tels sentiments vous font honneur. Mais je crains bien que Gertrude n'y réponde pas. Je connais son caractère hautain et intraitable.

— » Laissez-moi mes espérances, dit Hélène! Le ciel m'a trop favorisée pour que je n'en conserve pas. »

Le lendemain, M. Néville partit pour Londres immédiatement après le déjeûner.

— » Ma chère Hélène, lui dit alors le comte, j'ai à vous faire part d'un projet

qui, je crois, vous fera quelque plaisir. Je n'ose compter obtenir mon pardon de M. Dorville : je l'ai trop grièvement offensé. Mais j'ai résolu de le lui demander. Je veux mettre à ses pieds, non le comte de Glenross, mais le repentant Sinclair. Dans ce dessein j'ai déjà donné ordre qu'on réparât sur-le-champ le château de Glenross ; qu'on y mît le nombre d'ouvriers nécessaire pour le rendre habitable sans délai. Dites-moi, ma fille, voulez-vous renoncer quelque temps aux plaisirs du monde, et y venir vivre dans la retraite avec votre père ?

— » Vivre avec vous, mon père, ..... à Glenross, ... près des amis de mon enfance, de mon aïeul, de celle qui m'a servi de mère ! Ah ! c'est un bonheur si grand, si inattendu, que....

— » Tout cela est fort beau ! dit lady Belmont en souriant : mais croyez-vous donc que j'aille enterrer dans ce vieux château ma jeunesse et mes charmes ? Croyez-vous que je puisse me résoudre à faire un pareil sacrifice ?

— » Oui, ma chère comtesse, vous y

viendrez avec nous ; et de quel bonheur n'y jouirons-nous pas ? Ah! mon père, je vous chéris tendrement à Richmond, mais je crois que je vous aimerai encore davantege à Glenross. Comme notre vie y sera heureuse et tranquille !

— » Je ne sais trop, dit lady Belmont, si nous y serons aussi tranquilles que vous le pensez. Je crois, mon frère, que parmi les réparations que vous faites faire il ne faut pas oublier des remparts et des fortifications. Si vous voulez enfermer des belles dans une citadelle, il faut vous attendre à voir une armée de chevaliers se liguer pour vous les enlever. Vous aurez tout au moins un siège à soutenir.

— » Eh bien, dit Hélène! sous les bannières de mon père, je me sens assez de courage pour résister aux attaques.

— » Voilà de la bravoure.... Mais si certain marquis se mettait à la tête des assiégeants ? »

Hélène garda le silence.

— » La place ne demanderait-elle pas à capituler ? »

Hélène rougit, et ne répondit rien.

— » Mais sérieusement, mon frère, comptez-vous vivre à Glenross sans autre compagnie que votre fille et votre sœur ?

— » Vous oubliez, dit Hélène, que nous n'y manquerons pas de société. M. Dorville, sa digne épouse, M. Hervey, mistress Stevens.

— » Je vous suis obligée, ma chère ! Voilà un choix de personnages qui me promet des conquêtes fort intéressantes.

— » Je vous prédis que vous ferez celle de mon aïeul.

— » Mais sa femme vit encore.

— » Et que vous aimerez M. Hervey dès que vous le connaîtrez.

— » Il faut donc que tous ces habitants de Glenross soient d'une espèce bien extraordinaire ! .... Croyez-vous, milord, qu'il soit possible que la gaie, l'étourdie comtesse de Belmont, se plaise dans un château ruiné, sans autre société qu'un vieux ministre et sa femme, leur antique amie et un neveu à moitié fou ?

— » Oui, Olivia, je crois que cela peut arriver, car nous avons ici un être qui fait des miracles, qui a su adoucir les chagrins

et les remords qui me tourmentaient depuis tant d'années, et dont l'influence peut s'étendre jusques sur vous.

— » Eh bien! que sa baguette magique continue à opérer des merveilles. Je ne désespère pas qu'elle ne m'ouvre les portes du temple de l'hymen, et qu'elle ne m'y fasse entrer avec M. Hervey.

— » Je ne vous promets pas cela, dit Hélène en souriant, mais j'ai bien le dessein de prier mon père d'engager M. Néville à nous suivre au château de Glenross, si vous ne le jugez pas indigne de faire partie de notre société.

— » Vous êtes une petite folle, ma nièce, dit lady Belmont, et je ne vous écouterai pas davantage. »

En parlant ainsi, elle sortit du salon, et si ses traits offraient quelque altération, il était évident que ce n'était pas le mécontentement qui le produisait.

---

## CHAPITRE X.

M. Néville fut introduit par un valet-de-chambre bien poudré dans un élégant boudoir, où lady Gertrude Manby et son cher époux déjeûnaient à deux heures. Elle le salua de la tête sans se déranger, en le voyant entrer; le capitaine au contraire courut à sa rencontre, et le reçut avec tout l'extérieur de la politesse.

— » Je me présente de la part de lord Glenross, leur dit-il, dès qu'il fut assis, pour vous communiquer une nouvelle importante, qui vous étonnera beaucoup, quoique j'espére que vous l'apprendrez sans déplaisir.

— » Je sais déjà quelle est cette nouvelle, dit mistress Manby d'un air de hauteur, et mon père aurait pu vous épargner cette peine. Sa conduite a été trop affichée pour que les yeux de sa fille n'en ayent pas été frappés. Mais s'il se flatte que je

m'abaisserai jusqu'à voir une miss Douglas, une fille de rien qu'il veut faire entrer dans sa famille, vous pouvez lui dire, monsieur, qu'il se trompe beaucoup. En m'unissant au capitaine Manby, j'ai renoncé à une société trop au-dessous de lui et de moi.

— » Vous avez raison, Madame, répondit M. Néville avec un grand sang-froid; vous ne pouvez plus voir *miss Douglas*, quoique celle qui portait ce nom soit faite pour donner de l'éclat à une famille, plutôt que pour en recevoir. Mais comme elle vient de quitter ce nom pour en prendre un que vous jugerez sans doute plus honorable, j'espère que vous ne dédaignerez pas les assurances d'amitié qu'elle m'a chargé de vous présenter.

— » De ma vie je ne verrai l'être dont vous me parlez. Croyez-vous donc que parce que mon père, qui radote bien certainement, a fait la folie de donner son nom à une... je ne sais qui, sa fille oubliera ce qu'elle se doit à elle-même? Non, monsieur, jamais, et vous pouvez l'annoncer de ma part à la comtesse de Glenross.

— » Vous êtes fort mal informée, madame, de ce qui s'est passé dans votre famille. Miss Douglas a changé de nom et de qualité ; mais ce n'est pas comme belle-mère qu'elle vous offre son amitié et vous demande la vôtre, c'est en qualité de sœur.

— » De sœur ! vous plaisantez sans doute, M. Néville ? Je n'ai jamais eu de sœur ; et si vous croyez que je reconnaîtrai pour ma sœur le fruit des anciennes amours de mon père avec quelque laitière, quelque vile paysanne, vous vous trompez beaucoup. Pauvre créature, ajouta-t-elle d'un air de mépris ! En vérité, M. Néville, cela est trop ridicule.

— » La mère de lady Hélène, Madame, dit M. Néville avec chaleur, n'était pas d'une basse extraction. Sa mère était une Dorville, et son aïeule une Douglas. Il est une autre circonstance que je désirais vous laisser ignorer, au moins quant à présent ; mais la manière dont vous parlez de l'être le plus aimable, me force à vous donner une leçon d'humilité. Sachez donc qu'il n'a jamais existé d'autre véritable comtesse de

Glenross que la mère de lady Hélène. Elle vivait encore quand le comte a épousé votre mère. Il en résulte que ce second mariage est nul, que votre naissance est illégitime, et que le rang et la fortune auxquels vous pensiez avoir des droits, appartiennent légalement à votre sœur.

— » Impossible, s'écria mistress Manby les yeux étincelants de rage ! C'est une histoire fabriquée à plaisir. Ainsi donc mon père ose noircir la réputation de ma mère, et sans doute avec l'approbation de mon aimable et vertueuse sœur? Mais dites-lui, monsieur, que je ne me laisse point effrayer si facilement : je ne renoncerai pas ainsi au rang et à la fortune qui me sont dûs. Je sais que mon mariage a déplu à mon père, qu'il peut me priver d'une partie de ses biens ; mais comme son héritière légale, j'ai des droits, et je saurai les faire valoir.

— » Je suis fâché, Madame, d'être obligé de vous rappeler encore que vous n'êtes plus l'héritière légale de lord Glenross, et que ce titre appartient à lady Hélène, votre sœur, dont le plus grand désir

est d'obtenir l'agrément de son père pour partager avec vous les biens auxquels elle seule a droit.

— » Moi partager avec elle! Moi recevoir de sa charité ce qui m'est dû légitimement! Jamais, monsieur, jamais je ne consentirai d'avoir des obligations à une femme que je déteste : j'aimerais mieux mendier mon pain.

— » Je vous ai fait part du sujet de ma visite, madame, dit M. Néville en se levant; je vous engage à réfléchir sur ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Je dois y ajouter que votre père est toujours très-courroucé de votre mariage, et que vous n'avez rien à espérer de lui que par l'intercession de votre aimable sœur. »

A ces mots il salua mistress Manby qui ne daigna pas lui rendre son salut; il souhaita le bonjour au capitaine qui le reconduisit, et se retira.

Le capitaine Manby avait gardé le silence pendant toute la visite de M. Néville, mais il n'en avait pas moins été occupé d'affligeantes réflexions. Ce n'était pas précisément l'amour qui l'avait déterminé

à offrir sa main à la belle lady Gertrude : l'intérêt seul avait dicté sa conduite, parce qu'il s'était persuadé qu'une fois le mariage fait, le comte ne pourrait refuser de pardonner à une fille qu'il avait toujours paru chérir tendrement.

Gertrude de son côté s'était attendue à la colère du comte ; elle prévoyait qu'elle serait violente. Le renvoi de sa lettre ne l'avait pas surprise, et elle voulait lui laisser le temps de se calmer avant de faire de nouvelles démarches pour obtenir un pardon qu'elle était sûre qu'il lui accorderait tôt ou tard.

Le capitaine n'avait pas tant de patience. La belle maison qu'il avait fallu prendre, l'équipage nécessaire à une élégante épouse, mille autres choses toutes indispensables, avaient entièrement épuisé ses ressources qui n'étaient pas considérables, et il allait proposer à mistress Manby d'aller rendre une visite au comte, lorsqu'on annonça M. Néville. La nouvelle qu'il apprit le contraria plus qu'on ne pourrait l'imaginer. Il conserva cependant un air d'indifférence. La totalité de la fortune du comte lui

convenait parfaitement, mais la moitié n'était pas encore à dédaigner, et il n'avait pas la même répugnance que sa femme à en avoir l'obligation à Hélène ou à qui que ce pût être.

Dès que M. Néville fut parti, mistress Manby se livra à toute sa violence, et vomit contre Hélène un torrent d'imprécations. Elle déclara que la perte de sa fortune la tourmentait moins que l'idée de la voir passer à une fille qu'elle méprisait ; que le monde la montrerait au doigt, tandis que sa rivale serait admirée et courtisée ; et jugeant sa sœur d'après elle-même, elle ne douta point qu'elle ne triomphât de son humiliation.

— « Avez-vous jamais entendu chose semblable, Manby ?

— » C'est diablement malheureux, madame !

— » Malheureux !... Dites infâme, abominable !

— » Sans doute. Mais... si vous voyiez cette sœur qui tombe du ciel ?

— » Moi la voir ! Plutôt mourir !... Non; c'est mon aïeul, c'est le comte de Castle-

ton que je verrai. Il saura venger l'injure faite à ma mère ainsi qu'à moi.

— » Bien pensé, sur mon âme! C'est l'homme le plus propre à se mêler de cette affaire. »

En ce moment un domestique entra, et remit une lettre au capitaine. Il la parcourut légèrement, et la jeta sur une table en disant : « Dites à ce drôle qu'il faut qu'il attende.

— » Monsieur, répondit le domestique, il dit qu'il attend depuis trois ans, et qu'il ne peut attendre davantage.

— » Que signifie tout cela, dit mistress Manby?

— » Ce n'est rien, ma chère ; un mémoire qu'un importun s'avise de m'envoyer.

— » Eh bien, qu'il repasse ; nous sommes en affaire. »

Le domestique s'en alla avec cette réponse.

— « Cela me rappelle, mon cher Charles, une circonstance dont j'allais oublier de vous parler. J'ai eu le malheur de perdre hier cent livres (2400 fr.) sur ma parole en

jouant contre lord Freeland : je suis sans argent, et je vous prie de m'en donner.

— » Cela est diablement malheureux, madame ! j'allais vous faire la même demande. J'ai beaucoup perdu au jeu la semaine dernière, et je ne possède pas une guinée.

— » Cela est très-fâcheux, Charles. Vous savez que les dettes d'honneur doivent s'acquitter sur-le-champ.

— » Vous avez des bijoux, ma chère, et je crois qu'on pourrait en tirer une assez jolie somme.

— » Ce sont des bijoux de famille. Je ne puis penser à m'en défaire. D'ailleurs j'en ai besoin demain pour le bal de la duchesse de Torrincourt.

— » Ma foi ! le mieux serait d'avoir un peu de complaisance pour votre père ; écrivez à.....

— » Moi, j'écrirais à une créature que je déteste, qui vient s'enrichir de mes dépouilles ! vous n'y pensez pas, Manby !

— » Soit ! répondit-il tranquillement en se versant une tasse de café. Mais je crains

bien que vos dettes d'honneur ne soient jamais payées.

— » Mais il nous faut absolument de l'argent, mon cher Manby ; et comme je n'ai pas le moyen de m'en procurer en ce moment, il me semble que vous pourriez en lever sur votre terre dans le comté d'Yorck.

— » Je voudrais pouvoir le faire, sur mon âme ! mais la terre dont vous me parlez est, depuis la mort de mon grand-père, en direction, entre les mains de ses créanciers.

— » Mon cher Manby, ce n'est pas le moment de plaisanter.

— » Sur ma parole, ma chère, je vous parle très-sérieusement.

— » Mais vous m'avez dit, avant de m'épouser, que le château était prêt pour nous recevoir.

— » Vraiment?.... Eh bien.... c'est une erreur, une méprise.

— » Vous m'étonnez, Charles... Mais vous avez une tante qui est riche, dont vous êtes héritier, qui vous aime beaucoup; elle ne vous refusera pas de nous aider en cette circonstance.

— » Il n'y faut pas penser. La vieille

dame a découvert tout récemment que je ne suis réellement pas son neveu.

— » Mais vous m'avez montré des lettres pleines d'amitié qu'elle vous écrivait ?

— » Sans doute... Mais aujourd'hui je suis convaincu qu'elle soutiendrait qu'elle ne me les a jamais ecrites.

— » Tout cela est bien étrange !... Nous serons donc réduits à vendre votre commission de capitaine ?

— » Pauvre ressoruce, ma chère!..... je l'ai vendue la veille de notre mariage afin de pourvoir aux dépenses indispensables.

— » Vous m'avez donc trompée, s'écria mistress Manby pâle de colère ! et je vois que vous êtes.....

— » Votre mari, Gertrude, bien malheureusement ! répondit le capitaine avec le plus grand calme, et je ne vois pas que nous ayions rien à nous reprocher, car nous avons été trompés tous deux. Je vous ai épousée, comptant que vous étiez fille unique et légitime d'un comte, et par conséquent son héritière : il n'en est rien. Vous avez fait le voyage d'Ecosse avec moi par amour, sans vous donner la peine de

vous informer si j'étais réellement ce que je paraissais être ; sans quoi vous auriez facilement découvert qu'un riche mariage pouvait seul me sauver de ma ruine, Ainsi donc, *milady*, c'est d'aujourd'hui que nous commençons à nous connaître.

— » Vous ne m'avez donc épousée que par intérêt, s'écria Gertrude suffoquée de colère!

— » C'est aller trop loin... Vous étiez jolie, admirée, et..... Mais sur mon âme, ma chère, je ne pouvais penser à épouser une femme sans fortune. »

Si jamais Gertrude avait aimé autre chose qu'elle même, c'était Manby. Elle croyait posséder toute sa tendresse, c'était un rêve dont elle se réveillait en ce moment, et le réveil était affreux pour son orgueil. Il lui fut impossible pendant quelques minutes, de prononcer une parole, et Manby continuait à la regarder de l'air le plus tranquille.

Enfin se levant brusquement: je crois, dit-elle, qu'il me reste encore un ami. Le comte de Castleton ne souffrira pas que sa petite fille manque du nécessaire.

— » Je ne le crois pas, ma chère, ou ce

serait un vieux mauvais chien... Mais, ma charmante Gertrude, ne me quittez pas en colère. Notre intérêt et notre malheur commun doivent nous rendre meilleurs amis ; quant à moi je ne boude jamais, ajouta-t-il en s'étendant sur un sopha, et en lui tendant la main.

— » Je vais voir le comte, dit-elle, sans avancer vers lui, nous verrons ce qu'il me dira. Nos affaires ne sont peut-être pas si désespérées que nous le pensons.

Elle tira la sonnette, un domestique entra.

— » Faites avancer ma voiture.

Le domestique regarda son maître, puis Gertrude, et puis encore son maître.

— » Eh bien, m'entendez vous? faites avancer ma voiture sur-le-champ.

— » Mais, milady, dit le domestique, la voiture et les chevaux ont été saisis hier soir, comme monsieur revenait de l'opéra!

—» Que veut dire ceci, Charles?

— » C'est la vérité, ma chère, un accident dont j'ai oublié de vous parler. Mais cela arrive très-souvent aux gens du bon ton.

— » Ainsi donc, je n'ai plus de voiture!

— » Irai-je chercher un fiacre, milady, demanda le domestique?

— » Non j'irai à pied... Ouvrez-moi la porte. »

Elle descendit, précédée par le domestique, mais à peine la porte fut-elle ouverte qu'elle vit que les trottoirs étaient couverts de boue, et qu'il tombait une pluie assez forte.

— » Il m'est impossible que je sorte à pied, s'écria-t-elle, faites-moi venir un fiacre. »

En attendant qu'il arrivât, elle entra dans l'anti-chambre, mais à sa grande surprise, elle la trouva occupée par plusieurs personnes qu'elle ne connaissait pas.

— » Qui êtes-vous, leur dit-elle, et que demandez-vous?

— » Ce qui nous est dû, dit sans se déranger un homme d'une figure repoussante qui s'était étalé sur un canapé.

— » Et vous, dit-elle, en s'adressant à un autre qui avait l'air moins grossier, que désirez-vous?

— » Milady, lui dit-il, en la saluant profondément, j'ai l'honneur de faire les uniformes de M. le capitaine, et quoiqu'il

soit très-difficile, je pense que j'ai toujours eu le bonheur de le satisfaire. Au fait, milady, vous ne trouveriez pas dans tout Londres, un tailleur qui ait de meilleure marchandise.

— » Vous est-il dû quelque chose ?

— » Un mémoire de deux ans, milady. Le capitaine m'a promis qu'il me payerait aussitôt après son mariage, mais j'ai cru convenable de laisser passer un mois avant de lui rappeler sa promesse. Mon mémoire n'est que de cinq cent vingt livres, milady.

— » Et vous, dit-elle à un petit homme gros et gras à face bourgeonnée, qui était près du tailleur, avez-vous aussi un mémoire pour le capitaine ?

— Oui, milady, je suis bottier du capitaine, et il y a bien long-temps que j'attends le payement de mon mémoire qui monte à cent cinquante-cinq livres.

— » Et pourquoi avez-vous attendu ?

— » J'ai présenté mon mémoire bien souvent, milady : mais le capitaine n'avait jamais d'argent. Enfin, la dernière fois, il me dit qu'il devait épouser la fille d'un comte, dont la fortune était considérable,

et qu'après son mariage, il payerait toutes ses dettes,

— » Il ne vous a donc pas dit, s'écria-t-elle avec aigreur, qu'il épousait la fille de ce comte malgré son père, et qu'elle en serait déshéritée ?

— » Grand Dieu, s'écrièrent à-la-fois tous les créanciers ! Et à l'instant des mémoires de toute taille furent développés aux yeux de Gertrude.

— » Je n'ai pas d'argent, dit-elle en se couvrant la figure des deux mains. Je ne puis vous payer.

— » Il faut pourtant que nous soyions payés, dirent plusieurs d'entre eux, et nous le serons.

— » C'est bien l'intention du capitaine, dit Gertrude effrayée. Ayez seulement un peu de patience.

— » N'as-tu jamais entendu dire qu'on perd quelquefois patience, dit un homme en habit de quaker ? J'ai une femme et cinq petits enfants, j'ai prêté de l'argent à ton mari, je ne puis m'en passer. Tu es jeune, vertueuse peut-être, je ne voudrais pas te causer de chagrin : Mais ma femme et mes

enfants ne doivent pas souffrir des extravagances de ton mari.

Et moi, dit une grande femme maigre, n'ai-je pas blanchi le capitaine pendant trois ans? Dieu sait comme il fallait que ses jabots fussent plissés et repassés! et je n'ai pas encore reçu un sou.

— » Il n'y aura donc pas de fin à ces affreux mémoires, pensa Gertrude! Mes amis, dit-elle, je vous en prie attendez encore un peu, et je.....

— « Je n'attendrai pas une heure, s'écria, en se levant, le créancier qui était étendu sur le canapé. »

Le domestique vint au même instant avertir Gertrude qu'un fiacre l'attendait à la porte, et elle se trouva trop heureuse de pouvoir y monter, et d'échapper ainsi à un supplice qu'elle ne connaissait pas encore..... celui de voir des créanciers qu'on ne peut payer.

Mais elle ne put échapper de même à ses réflexions. Elle voyait évidemment que Manby ne l'avait épousée que par intérêt, et pour acquitter les dettes qu'il avait follement contractées. Qu'allait-elle donc de-

venir? Elle ne trouvait d'espoir qu'en son aïeul, le comte de Castleton, car son orgueil lui faisait rejeter bien loin l'idée de s'adresser à son père. Elle ignorait que le comte de Castleton, jadis propriétaire d'une fortune considérable, avait, depuis son enfance, mené une vie si dissipée, si désordonnée, qu'il se trouvait presque dans la même situation que Manby.

Le fiacre arrêta enfin devant la porte du comte. « Votre maître est-il chez lui, demanda-t-elle au domestique qui la lui ouvrit? »

Il fut surpris de voir lady Gertrude descendre d'un pareil équipage, et surtout de l'entendre faire une pareille question. Elle ne pouvait ignorer que le comte était malade et gardait la chambre depuis longtemps.

— « Milord est toujours malade, milady, rêpondit-il. »

— « Il faut que je le voye! et elle monta dans son appartement. »

Le comte était au lit. « C'est vous, mon enfant, dit-il d'une voix faible; je suis

charmé de vous voir. Je craignais que vous ne m'eussiez oublié. »

— « Milord, lui dit-elle, je viens vous parler d'une affaire importante, et qui exige que vous vous en occupiez sur-le-champ. »

— « Je suis bien malade, Gertrude!..... très-malade!..... Je ne puis m'occuper d'affaires..... Je ne vois personne..... Attendez que je me porte mieux. »

— « Il est impossible d'attendre, milord. Il s'agit de votre honneur, du mien, de celui de ma mère! »

— « Que veut dire cette chaleur, Gertrude?....... Vous voyez dans quel état je me trouve....... Je suis incapable d'attention. »

— « Il faut que vous m'écoutiez, milord. Ce n'est qu'à votre protection que la fille de votre Marie peut avoir recours. »

— « Eh bien, Gertrude, parlez à votre mari, c'est à lui à vous protéger...... Est-ce quelque querelle de ménage?...... Enfantillage!..... Arrangez cela entre vous. »

— « J'ai juré, milord, de ne pas vous quitter que vous ne m'ayiez promis d'em-

brasser ma défense, de venger la réputation de ma mère indignement outragée. »

— « Allons, Gertrude, expliquez-vous promptement. Je suis bien mal, et je me sens déjà fatigué. »

— « Apprenez donc, milord, qu'on prétend que, lorsque le comte de Glenross épousa ma mère, votre fille, lady Marie Selby, il avait déjà une autre femme, la fille d'un Dorville :..... M'entendez-vous, milord? ajouta-t-elle, étonnée de le voir fixer sur elle des yeux immobiles, dont l'expression l'effrayait. »

— » Dorville, répéta-t-il d'une voix presque inintelligible! non, impossible! le ciel l'aurait-il permis?

— » Oui, milord, s'écria Gertrude. il existe une fille de ce mariage, et elle se présente aujourd'hui pour ruiner les espérances de votre Gertrude, pour ternir la réputation de..... Milord, milord! ne m'entendez-vous pas? parlez moi donc! »

Le comte qui s'était soulevé avec peine pour l'écouter, était retombé sur son oreiller, les yeux fixes, le visage noir, et tous les traits défigurés.

Elle tira le cordon de la sonnette avec violence, et ses cris attirèrent bientôt tous les domestiques. On prodigua des secours au malheureux comte, mais il ne recouvra ni parole ni mouvement.

Elle envoya chercher médecin et chirurgien, et il lui parut qu'un siécle s'écoula avant leur arrivée.

Ils parurent enfin, et après une courte consultation : Eh bien, leur dit-elle, vivra t-il ? pourra-t-il encore parler ?

Ils remuèrent la tête, et l'un d'eux lui dit à voix basse : Il est possible, madame, qu'il vive encore quelques jours, mais je ne crois pas qu'il recouvre la parole.

— » J'en deviendrai folle! s'écria Gertrude, et s'avançant vers le comte, elle approcha sa bouche de son oreille, et lui dit quelques mots qu'il parut entendre, car il tressaillit, détourna la tête, et lui fit signe de se retirer.

— » Sentez-vous, madame, les conséquences de votre conduite, lui dit le médecin d'un ton un peu dur ?

— » Dites-moi donc s'il vivra, répéta Gertrude? s'il a sa présence d'esprit, s'il

pourra parler ? ne me cachez rien. L'incertitude est trop pénible.

— » Je vous ai déjà dit, madame, qu'il est impossible qu'il vive long-temps, et que je ne crois pas qu'il recouvre le sentiment ni la parole.

— » Eh bien, j 'ai plus besoin ici! dit-elle en sortant de la chambre.

Elle descendit précipitamment l'escalier. Les domestiques étaient trop occupés près de leur maître pour la suivre. Elle remonta dans le fiacre, et ne repondit au cocher que lorsqu'il lui eut demandé deux fois où il devait la conduire.

— » Chez moi! répondit elle.

— » Chez vous?.. C'est bon, mais où est-ce?

— » Dans Baker Street.

— » Ah! où je vous ai prise?.. Mais le numéro ?

— » Que vais-je devenir? s'écria Gertrude. Je ne l'ai jamais su !

— » Ecoutez, ma bonne dame, je vais vous conduire dans Baker Street, et quand nous y serons arrivés, vous tâcherez de reconnaître la maison, et vous m'avertirez.

Il remontait lentement sur son siége quand un profond soupir que poussa Gertrude, attira l'attention d'un homme qui passait ; il s'arrêta, la reconnut, et s'écria : Bon Dieu, milady, est-ce vous que je vois dans un ?..

Elle reconnut lord Freeland, et comme le mot *fiacre* avait assez souvent blessé son oreille, elle se hâta de l'interrompre, en le priant d'indiquer au cocher le numéro de la maison où elle demeurait.

— « Très-volontiers, milady. . . Mais vous êtes sans domestique ? Permettez-moi de vous accompagner. »

En même temps il se plaça à côté d'elle, et la voiture partit.

— « Que je suis heureux de vous avoir rencontrée, dit lord Freeland ! J'allais savoir des nouvelles de lord Castleton. Comment l'avez-vous laissé ?

— » Mort, je crois, dit-elle en soupirant.

— » Bon Dieu ! . . . J'ai appris aussi que votre père est. . . . .

— » Aveugle ! . . . Mais n'avez-vous rien appris de plus ? Parlez hardiment, ne craignez rien ! »

Elle avait un air égaré qui effraya le

jeune vicomte. — « J'espère, ma chère lady Gertrude, dit-il, en portant sa main à ses lèvres, que vous n'avez pas d'autre sujet de chagrin ? »

Sa familiarité choqua l'esprit altier de Gertrude, elle allait le repousser, mais elle se souvint de sa dette d'honneur, et soupira tristement.

La voiture arriva enfin à sa porte; lord Freeland lui présenta la main pour l'aider à en descendre, et la conduisit dans son salon, où elle trouva son époux couché sur un sopha, tenant à la main un roman qu'il s'amusait à lire. — « C'est vous, Freeland, s'écria-t-il ! je suis ravi de vous voir. J'espère que vous allez dîner en famille avec nous ? Nous n'avons personne. . . Eh bien! Gertrude, comment va le vieux comte ? »

— « Il est mort ou mourant, répondit-elle.

— » Véritablement ! . . . Freeland, nous boirons une bouteille de plus en l'honneur de la succession. »

Gertrude quitta le salon, et courut dans son appartement. Elle se laissa tomber dans un fauteuil. Qu'ai-je fait? s'écria-t-elle : —

« Serai-je donc la cause de sa mort? » Elle resta quelque temps plongée dans une apathie dont il semblait que rien ne pourrait la tirer. Enfin, le sentiment de l'orgueil se réveilla en elle, elle se rendit maîtresse de son agitation, et quand on l'avertit que le dîner etait servi, elle alla rejoindre lord Freeland et son mari, avec un air tranquille et souriant.

Manby fut, pendant tout le dîner, d'une gaîté extraordinaire; dès qu'il fut terminé, Gertrude se leva pour se retirer.

— « Nous quittez-vous déjà, ma belle hôtesse, dit lors Freeland.

— » Ne nous abandonnez pas, Milady, dit Manby, en appuyant sur ce mot d'un ton ricaneur.

Elle fixa sur lui un instant des yeux noirs étincelants de colère, et comme elle sortait, elle s'entendit saluer par son mari, d'un *adieu, donc*, Milady, accompagné d'un grand éclat de rire.

Elle rentra dans le salon, et resta près de deux heures la tête appuyée sur ses mains, et absorbée dans les plus tristes réflexions. Elle en fut retirée par l'arrivée de

lord Freeland, qui s'approcha d'elle d'un air d'assurance, et lui prit la main. Elle voulut la retirer, mais elle n'en eut pas la force : sa fierté l'avait abandonnée. Où est Manby, dit-elle ?

— » Chère Gertrude, lui dit le vicomte en lui baisant la main : Vous ne pouvez rester plus long-temps dans cette maison. On saisit en ce moment tout ce qui s'y trouve, et votre mari en est déjà parti. Daignez consentir à me suivre.

— » Vous suivre, milord ?..... Mais j'ai un père !... N'ai-je pas un père, milord ?

— » Qui n'a de tendresse que pour votre sœur..... Voulez-vous être témoin de son triomphe ?

— » Plutôt mourir !... Mais le comte de Castleton.....

— » Ne comptez pas sur lui. Je doute qu'il laisse de quoi se faire enterrer.

— » Dieu tout-puissant ! que vais-je donc faire ?..... Ah ! mes bijoux..... Elle courut à son sécrétaire, y prit son écrin, l'ouvrit. Les bijoux ne s'y trouvaient plus. L'agonie du désespoir s'empara d'elle. Elle sonna, personne ne parut.

— » Tous les domestiques ont été congédiés, dit Freeland, et ils sont déjà partis.

— » Mais mon mari, milord! m'abandonne-t-il donc ainsi aux mépris et aux insultes du monde?

— » Il vous a confiée aux soins de la plus vive amitié.

— » Mais, au nom du ciel, où est-il?

— » En chemin pour le Continent, avec vos bijoux, et une femme qu'il est assez aveugle pour préférer à vous. »

Gertrude leva un instant les yeux au ciel, et les baissa sur-le-champ. Sa figure devint pâle comme le marbre qui couvre les tombeaux, et ses jambes fléchirent sous elle.

Le vicomte la soutint dans ses bras, et la conduisit vers une fenêtre ouverte. Le grand air lui rendit l'usage de ses sens, et elle vit à sa porte la voiture de lord Freeland.

Du bruit se fit entendre dans l'escalier.

— « Fuyez une scène qui n'est pas faite pour vous, lui dit lord Freeland ! »

On frappa à sa porte, on l'ouvrit. On

venait faire la saisie des meubles de son appartement.

Elle hésita encore un instant. Elle se couvrit le visage d'une main, tandis que le vicomte pressait l'autre avec tendresse. Hélas! le combat de la vertu ne dura pas long-temps. Elle baissa la main qui cachait sa figure. Le désir de la vengeance y avait rappelé ses belles couleurs, ses yeux noirs brillaient d'un nouvel éclat; elle tendit la main à lord Freeland, descendit l'escalier d'un pas assuré, et prit place dans le brillant équipage qui l'attendait.

---

## CHAPITRE XI.

Lorsque la malheureuse Gertrude avait quitté la demeure du comte de Castleton, les médecins qui avaient été appelés près de lui, quoique persuadés que leurs secours seraient inutiles, ne lui donnèrent pas moins tous les soins que son état et l'humanité exigeaient.

Deux jours se passèrent sans aucun changement dans sa situation. Le troisième, il recouvra la parole, contre l'opinion de ses médecins ; mais il fut en même temps saisi d'un délire violent. Tantôt il appelait sa femme, sa fille, Gertrude ; tantôt il demandait pardon à Henri Dorville ; tantôt il vomissait des imprécations contre lord Glenross, et contre celle qu'il appelait sa première épouse.

Lord Castleton avait passé toute sa vie dans la débauche et dans des extravagances de tout genre. Les vices du jeune lord Selby

n'avaient fait qu'augmenter avec les années, et le jeu avait complété la ruine d'une fortune jadis brillante. Il n'avait pas d'amis, car son âme hautaine était insensible aux charmes de l'amitié. Sa mauvaise conduite avait éloigné de lui tous ses parents tant qu'ils avaient vécu ; mais Gertrude était alors tout ce qui restait de sa famille. Il n'avait jamais aimé qu'elle, et loin de chercher à adoucir ses derniers moments, elle l'avait abandonné avec dureté, et venait de suivre un séducteur dans une terre étrangère.

Il n'était entouré que de mercenaires qui le servaient sans attachement, parce qu'ils n'en avaient jamais éprouvé de bontés, et qui lui donnaient les soins que sa situation rendait nécessaires, sans y joindre ces attentions qui semblent adoucir le lit du mourant. Sa porte était assiégée de gens qui venaient pour savoir de ses nouvelles, mais ce n'était pas l'amitié qui les y conduisait. C'était une foule de créanciers qui tremblaient de perdre ce qui leur était dû.

Son délire se dissipa enfin. Pâle et épuisé, le comte parut se réveiller d'un songe long

et pénible. Ses yeux parcoururent son appartement comme pour y chercher quelque objet sur lequel ils pussent se reposer avec plaisir. Il n'y rencontra rien qui pût lui apporter quelque consolation. La faible lueur d'une lampe qui l'éclairait, ne servit qu'à le convaincre qu'il était abandonné du monde entier. Il porta ses regards sur sa vie passée, descendit dans sa conscience, et pour la première fois éprouva l'angoisse déchirante des remords.

Ce fut en ce moment qu'il entendit quelqu'un soupirer près de son lit. Il tressaillit de surprise, tourna la tête de ce côté, et aperçut, à genoux près de son lit, un vieillard dont les vêtements noirs faisaient ressortir la blancheur de sa chevelure, et qui, les mains jointes et les yeux levés au ciel, semblait lui adresser de ferventes prières.

— » Est-ce une vision, dit le comte? Qui êtes-vous? que faites-vous ici? »

L'étranger se leva lentement, et jeta sur le comte un regard de compassion.

— « Parlez donc, continua le comte! ma vue est trouble : je ne vous reconnais pas.

— » Le temps et le chagrin apportent bien

des changements dans les traits, milord, répondit l'étranger : il n'est donc pas étonnant que vous ne me reconnaissiez pas après quarante-six ans d'absence.

— » Ah! je reconnais cette voix, s'écria le comte en tirant sa couverture pour se cacher le visage! je ne croyais plus l'entendre. Mais... que me voulez-vous? J'ai eu des torts envers vous..... je ne puis les réparer. J'ai voulu me venger... Votre fille est morte? ce n'est pas moi qui l'ai assassinée... Et votre petite fille! je la déteste! je l'abhorre!.. Laissez-moi, Dorville, laissez-moi!... Ma tête est en feu... Chacun de vos regards est un coup de poignard pour mon cœur.

— » Je ne viens pas, milord, dit le ministre, pour vous faire des reproches. Je viens pour tâcher de vous réconcilier avec vous-même, pour verser sur votre cœur le baume de la compassion et de la religion.

— » La compassion! la religion, dit le comte d'une voix altérée! je ne sais ce que c'est. Jamais la compassion ne s'est fait sentir ici, dit-il en mettant la main sur son cœur : et la religion!... radotage de vieilles

femmes !... contes pour endormir les enfants !

— » Sa voix seule, milord, peut adoucir le chagrin. C'est le seul port ouvert au pécheur dans la tempête. La religion essuie les larmes qui coulent sur la tombe d'une fille chérie ; elle soulage l'affliction de la veuve ; elle ouvre au repentir une éternité de bonheur. »

Le comte se découvrit pour tâcher de respirer plus librement. La sueur coulait sur son front, et il semblait en proie à la plus vive agitation.

— » Dites-moi, Dorville, la religion vous a-t-elle consolé de la mort de votre fille ? a-t-elle séché les larmes que vous avez versées quand vous avez perdu votre fils ? vous a-t-elle dédommagé de la perte de la fortune que vous aviez droit d'espérer ? vous a-t-elle appris à pardonner au faux ami qui a détruit vos espérances ?

— » Oui, milord. Elle a fait plus. Elle m'a dit qu'à l'heure de l'infortune je devais chercher l'ami qui m'avait trompé, lui offrir des consolations, l'assurer qu'un Dieu compatissant est toujours prêt à pardonner.

— » Mais, Dorville, je vous ai haï. J'ai désiré votre ruine. Vos malheurs ont été pour moi une cause de plaisir... Et maintenant, quand je suis mourant, sans amis, sans parents, sans fortune, vous seul dans le monde entier, venez fermer les yeux du malheureux Castleton !... Mais j'ai offensé le ciel, Dorville.... Dieu sait combien je l'ai offensé !... Je n'ai pas de pardon à en attendre !

— » Vous vous trompez, milord. Le ciel sourit au repentir d'un pécheur. Portez vos regards au-delà de ce monde périssable. Ecoutez les promesses de notre rédempteur. Ouvrez votre cœur à l'espoir du bonheur qu'il nous a promis. Implorez sa miséricorde.

— » Je ne puis le prier... J'ai blasphémé mon créateur, j'ai maudit l'heure de ma naissance, j'ai détruit le bonheur de la vertu, j'ai enfoncé le poignard dans le sein de l'innocence. Dites, Dorville, puis-je espérer le pardon ? Le chagrin a fait périr ma femme... Voyez, Dorville, voyez-vous son spectre défiguré ? Sauvez-moi, oh ! sauvez-moi de sa colère... Je vous ai offensé, mais priez pour moi. Les prières de la vertu ouvrent les portes du ciel. »

Le comte saisit la main du ministre, et l'on n'aurait pù dire si son agitation était l'effet du repentir ou du désespoir. M. Dorville ne cessa de lui adresser des paroles de consolation jusqu'au dernier moment, et de l'exhorter à élever ses pensées vers l'Être miséricordieux près duquel le repentir n'est jamais tardif. Le pécheur mourant sembla ouvrir son âme à l'espérance, et l'instant d'après il n'existait plus.

— » Le comte de Castleton fut porté au tombeau avec de vains honneurs et une pompe frivole. Mais pas un cœur ne vint faire entendre les soupirs du regret sur sa tombe ; pas une larme ne consacra le sol où ses restes furent déposés ! Un seul vieillard, ignoré, inconnu, vint y offrir au ciel de ferventes prières, elles étaient pures comme son cœur, et elles parvinrent sans doute jusqu'au trône de la miséricorde.

Il nous reste à expliquer comment le digne ministre s'était trouvé à point nommé chez le comte de Castleton pour recevoir les derniers soupirs de son ancien ami.

Lord Glenross avait permis à Hélène d'écrire à M. Dorville pour l'informer de la

manière presque miraculeuse dont elle venait de retrouver son père, et elle lui avait parlé du mariage de Gertrude avec Manby, et du ressentiment profond que lord Glenross en conservait.

Tandis qu'il rendait avec sa vertueuse épouse des actions de grâces au ciel qui avait ainsi daigné rendre à leur malheureuse fille sa réputation, et sauvé leur chère Hélène des cruels mépris du monde, ils apprirent par les papiers publics la nouvelle de la maladie du comte de Castleton, et bientôt ils y lurent le paragraphe suivant.

» Nous sommes fâchés d'être obligés
» d'annoncer que l'état de la santé du comte
» de Castleton ne laisse aucune espérance.
» Sa maladie a été occasionnée, dit-on,
» par un malheur de famille qui lui a été
» annoncé d'une manière aussi brusque
» qu'indiscrète par une belle dame qui le
» touche de très-près. On parle même de
» circonstances qui rendraient la conduite
» de cette parente doublement coupable,
» et nous espérons, pour l'honneur de
» l'humanité, que ce bruit ne se confirmera
» pas. »

En rapprochant ce paragraphe de ce que lui avait écrit Hélène, M. Dorville devina une partie de la verité et il résolut de ne pas laisser mourir le comte de Castleton sans lui porter son pardon, et sans lui offrir les consolations de la religion et de l'amitié.

Animé par une véritable piété, il oublia son âge et quelques infirmités qui en étaient la suite, et il arriva à Londres plus fatigué d'esprit que de corps. Il ne lui fut pas difficile de pénétrer jusqu'au comte, et il s'acquitta comme nous l'avons vu de la tâche qu'il s'était imposée.

M. Dorville avait le plus grand désir d'aller jusqu'à Richmond pour embrasser sa chère Hélène, et la serrer contre son cœur. Mais il ne se sentit pas encore la force de se trouver en présence du comte de Glenross. Malgré toute sa piété, il reconnut qu'il lui fallait encore du temps pour supporter la vue de l'être qui avait causé les malheurs et la mort de sa fille, et par suite celle de son fils; et le calme de la solitude lui parut plus convenable que les scènes bruyantes du monde à la situation de son esprit.

## CHAPITRE XII.

On ne fut pas long-temps sans apprendre à Richmond que Gertrude venait de quitter l'Angleterre avec lord Freeland.

— » Malheureuse sœur, s'écria Hélène ; cette nouvelle va tuer mon père!

— » J'espére, dit M. Néville, qu'il aura le courage de la supporter. Il l'a beaucoup aimée sans doute, mais elle a aliéné son cœur par sa conduite.

— » Mais êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas une calomnie inventée par quelque ennemi de Gertrude ? Vous savez qu'elle a épousé le capitaine Manby, par inclination. Comment peut-elle l'avoir abandonné ainsi ? »

— » Je désirerais beaucoup, ma chère lady Hélène, que ce bruit pût se trouver faux. Mais il n'y a pas moyen d'en douter. Il est notoirement public que mistriss Manby est partie de Londres, accompagnée de lord

Fréeland. Quant à Manby, les uns disent qu'il est en prison pour dettes, et d'autres qu'il est parti pour la France avec sa maîtresse. »

— » Pauvre Gertrude! que n'est-elle revenue chez son père! elle aurait trouvé ici la paix et le pardon. »

— » Son esprit altier n'aurait jamais pu se soumettre à cette démarche. Au surplus elle paye bien cher sa folie et sa désobéissance. Elle a épousé un fat, et elle l'abandonne pour un vil séducteur. »

— » Ma pauvre sœur! que ne puis-je la voir, la déterminer à revenir avec nous! »

— » Vous oubliez qu'elle a perdu tous droits à l'estime. Comment son orgueil pourrait-il supporter le mépris qui la suivrait partout? Il faut qu'elle se cache dans l'obscurité la plus profonde. Le silence du tombeau serait le plus sûr asile que pourrait lui procurer la miséricorde du ciel. »

La comtesse entra en ce moment; elle tenait un journal à la main, et ses yeux rouges annonçaient qu'elle venait de pleurer.

» Eh bien, M. Néville, dit-elle, voilà

encore du nouveau. Lisez ceci, et dites-moi ce que vous en pensez.

M. Néville prit le journal, et lut le paragraphe que le lecteur a vu dans le chapitre précédent.

» Il est naturel de croire, dit-il, que la nouvelle que Gertrude s'est si malheureusement empressée d'annoncer au comte de Castleton, était la reconnaissance de lady Hélène, et la nullité du mariage de lady Selby. Il est indispensable que lord Glenross soit instruit de tous ces évènements. Quelque indiscret pourrait les lui apprendre sans précautions, je vais donc l'en informer avec tous les ménagements possibles. »

— » Quel excellent ami, s'écria la comtesse, lorsqu'il les eut quittées! J'avoue que je n'aurais pas eu la force de faire part à mon frère de ces affreuses nouvelles! »

— » Et pouvez-vous, chère lady Belmont, lui dit Hélène d'un air triste, aimer encore un peu celle qui est cause de tous ces malheurs? »

— » Non, dit la comtesse, si elle persiste à se les attribuer..... N'est-ce pas vous au contraire, ma chère Hélène, qui faites

toute notre consolation? Sans vous, que nous resterait-il? Ne dites donc plus que vous êtes cause de ces malheurs, où je vous rappellerai que mon frère est l'origine de tout le mal. Au surplus sa punition est assez sévère. Quant à Gertrude, elle doit s'imputer à elle-même tous ses malheurs : et croyez-moi, chère Hélène, tôt ou tard elle aurait découvert l'indifférence de son mari : son orgueil l'aurait portée à vouloir s'en venger, et elle aurait toujours commis la dernière faute que la nouvelle que M. Néville a été chargé de lui annoncer n'a fait qu'accélérer. »

— » Que n'a-t-on pu la lui cacher, s'écria Hélène !

— » Songez, ma chère amie, lui dit la comtesse, à ne pas vous laisser abattre par de pareilles idées. Vous avez maintenant besoin de tout votre courage. Vous seule pouvez rendre le repos à l'esprit de mon frère : c'est de vous seule qu'il peut attendre et qu'il voudra recevoir quelques consolations. »

Effectivement lorsque lord Glenross fut instruit de la conduite de sa fille Gertrude,

il resta plusieurs jours enfermé dans son appartement sans vouloir y recevoir personne, pas même sa soeur, ni M. Néville. Hélène seule fut admise en sa présence, elle passait avec lui les journées presque entières, et finit par rendre à son esprit le courage et le calme qu'il croyait avoir perdus pour toujours.

Lord Glenross avait toujours joui de la faveur de son souverain, et quoique depuis la mort de son épouse il se fût presque entièrement retiré du monde, il paraissait encore de temps en temps à la cour, et ne manquait jamais d'y être accueilli avec bonté. Quelque temps après la mort de lord Castleton, il fit informer Sa Majesté des évènements survenus dans sa famille, et sollicita son agrément pour que sa fille lady Hélène lui fût présentée. Sa demande lui fut accordée sur-le-champ, et la présentation d'Hélène à la cour fut faite par la comtesse de Belmont.

C'était le jour de la naissance du Roi, l'assemblée était fort nombreuse, et chacun s'empressait de voir la nouvelle héritière de la maison de Glenross; mais ce ne fut

pas sans une grande surprise et sans une secrète mortification que quelques dames du bon ton reconnurent en elle cette *je ne sais qui*, que lady Belmont avait introduite dans une société si peu faite pour elle.

Hélène, naturellement timide, souffrait de voir ainsi tous les yeux fixés sur elle, et elle priait tout bas la comtesse de songer à leur départ, lorsque le duc de Torrincourt et sa sœur s'approchèrent d'elles.

Le marquis de Rosemore les suivait, les yeux baissés, l'air rêveur, et ne paraissant nullement partager la curiosité générale.

» Permettez-moi de vous féliciter, milady, lui dit le duc en la saluant, c'est un véritable plaisir pour moi de retrouver un rejetton de la noblesse anglaise, dans l'aimable personne que j'admirais déjà quand elle portait le nom de miss Douglas. »

Le nom de miss Douglas fit tressaillir lord Rosemore. Il leva les yeux, et devint muet et immobile d'étonnement quand il reconnut Hélène dans la jeune personne qui venait d'être présentée comme fille du comte de Glenross.

Lady Clara fit beaucoup de démonstra-

tions d'amitié à Hélène. « J'ai bien des excuses à vous faire, lui dit-elle, mais j'espère que je pourrai me justifier auprès de vous. »

Hélène l'assura en souriant qu'elle se rappelait toujours avec plaisir l'affection qu'elle lui avait déjà témoignée, et qu'elle avait le plus grand désir d'être comptée au nombre de ses meilleures amies.

— » Vous avez un air d'incrédulité qui m'étonne, milord! dit la comtesse au marquis dont les yeux étaient toujours fixés sur Hélène : On croirait que vous doutez de la réalité de ce que vous voyez.

— » Par pitié, chère lady Belmont, répondit-il, ne me punissez pas comme un incrédule, en me bannissant de la terre des élus!

— » Réformez-vous donc milord, lui dit-elle en souriant, car c'est un article de foi, et sans la foi, point de salut. Elle lui dit alors quelques mots à l'oreille, et se tournant vers Hélène, allons, ma chère nièce, j'entends fort bien ce que vos yeux me demandent : Partons.

Le duc offrit la main à lady Hélène, jusqu'à la voiture, tandis que le marquis con-

duisit la comtesse et lady Clara. Hélène n'osa lever les yeux sur Saint-Elmer ; mais son cœur battait vivement en se séparant de lui , et plus d'un soupir s'échappa de son sein lorsqu'elle pensait à l'aimable lady Clara qu'elle se représentait alors comme devant être l'épouse de lord Rosemore. Elle garda le silence pendant presque tout le chemin , et ne s'aperçut de ce manque de politesse pour lady Belmont que lorsqu'elles étaient près d'arriver chez le comte.

Lord Glenross écouta avec transport le récit que lui fit sa sœur de l'acueil favorable qu'Hélène avait reçu à la cour. Il en jouissait comme d'un véritable triomphe, et son seul regret était de n'avoir pu en être le témoin.

J'espère que mes belles lectrices n'attendent pas de moi la description de la parure que portait mon héroïne en cette mémorable occasion. Je me contenterai de leur dire que sa mise simple quoique élégante annonçait plus de goût que les brillants atours dont mainte autre beauté faisait étalage. Sa timidité était sans gaucherie , son sourire sans affectation , et elle recevait les compliments

et les éloges comme étant adressés non pas à elle personnellement, mais au noble comte dont elle était la fille.

Le lendemain Hélène reçut de monsieur Dorville une longue lettre pleine de témoignages de tendresse. Il lui parlait du changement arrivé dans son sort, comme d'un ouvrage de la main du Tout-Puissant, comme d'un événement qui pouvait la conduire au bonheur, si elle le considérait avec une humble piété. Les sentiers de la prospérité, ma chère Hélène, lui disait-il, sont glissants et dangereux. Le pied de la vertu ne doit s'y reposer qu'avec précaution. Le plaisir, la fortune et la grandeur brillent autour de vous; ne souffrez pas que leur possession change votre cœur, ni votre esprit. Conservez dans le monde, cette simplicité qui faisait votre plus bel ornement dans la retraite où vous avez vécu. L'éclat des diamants éblouit les yeux des hommes, celui des vertus brille seul devant le trône de la divinité. Soyez toujours reconnaissante envers la Providence qui vous a comblée de tant de bienfaits, mais n'en concevez pas d'orgueil. Vous êtes arrivée au faîte

du bonheur. Puisse le vent de l'adversité ne jamais souffler sur vous pour vous en précipiter! Puissent la paix et la vertu vous conduire à ce port ou la félicité n'est plus le partage de quelque heures, mais doit durer des siècles sans fin! J'ai aussi à vous instruire d'événements bien surprenants, mais le détail en serait long, et il faut que je le réserve pour un autre jour. Il lui parlait aussi du plaisir qu'il avait éprouvé en voyant rétablir dans tout son éclat la réputation de sa malheureuse fille, et finissait par dire qu'il priait le ciel de pardonner à lord Glenross comme il lui pardonnait lui-même.

Hélène lut à son père la lettre du ministre, et il lui en fit faire une seconde lecture en présence de lady Belmont et de M. Néville. Dès qu'elle l'eut finie: « Oui, ma chère Hélène, lui dit-il, nous irons voir ensemble ces dignes amis de votre enfance: ils vous presseront contre leur cœur. C'est à Glenross que le coupable Sinclair doit montrer son repentir, et solliciter son pardon.

— « C'est là, milord, dit Hélène les yeux mouillés de larmes, c'est là que nous

trouverons le bonheur, et que vous recevrez la bénédiction du plus vertueux des hommes.

— » Oh ! dit gaîment lady Belmont, c'est sans doute à Glenross que la vertu s'est réfugiée : on n'en voit sûrement plus de traces dans tout le reste du monde. Je ne serais pas surprise que l'on établît un couvent de religieuses dans une moitié du château, et un monastère de moines dans l'autre.

— » En ce cas, ma chère comtesse, dit Hélène, on vous conférera bien certainement la dignité d'abbesse, et celle de prieur à M. Néville.

— » Vous êtes une méchante fille ; et si ce n'était pour mon frère, je vous laisserais aller vous enterrer sans moi dans les ruines de Glenross.

— » Peu m'importe quel motif vous y conduira, dit Hélène, pourvu que nous ayions le plaisir de vous y voir ; mais je parie que vous désirez de voir mon grand-père presque autant que votre nièce Hélène ; et quant à M. Hervey..., il y a ici

quelqu'un à qui je conseille de prendre garde à lui.

— » Vous êtes bien hardie, ma nièce ! Mais soyez tranquille : j'aurai ma revanche avant peu. »

Le temps était beau. Lord Glenross désira faire une promenade dans le jardin, et il est assez inutile de dire qu'Hélène l'accompagna : elle ne le quittait presque plus.

Lorsqu'elle rentra dans le salon : « Voulez-vous, chère Hélène, lui dit la comtesse, prendre pitié de ma paresse, et m'aller chercher un livre que j'ai laissé sur la table dans la bibliothèque ? Je voudrais en lire à mon frère un passage qui, je crois, lui fera plaisir. »

M. Néville se leva aussitôt, se disposant à se charger de la commission. « Non, M. Néville, dit la comtesse en l'arrêtant, je suis convaincue que vous feriez ici quelque méprise ; je ne m'en rapporte qu'à ma nièce, et vous prie de me tenir compagnie. »

Hélène, sans faire attention au sourire malin de sa tante, courut sur-le-champ à la bibliothèque, et ne conçut pas le moindre

soupçon. Mais en ouvrant la porte de cet appartement, elle y aperçut le marquis de Rosemore. Elle voulut se retirer, mais il lui avait déjà saisi la main.

— » Refuserez-vous de m'écouter un instant avec patience, s'écria-t-il ? Ne puis-je espérer mon pardon ? Parlez, trop chère Hélène ! prenez pitié des tourments que j'endure ! »

Hélène rougit. « C'est à lady Clara, dit-elle, que....

— » Quoi ! Hélène, des bruits mensongers ont-ils donc pu vous tromper aussi ? Refuserez-vous de me croire quand je vous assure que vous seule avez toujours possédé mon cœur ? L'aimable sœur du duc de Torrincourt est attachée depuis longtemps au major Elrington, et doit lui être unie très-incessamment. Dites-moi donc, chère Hélène, que vous me pardonnez d'injustes soupçons dont trop d'amour a été la seule cause !

— » Mais ils peuvent renaître, milord. Vous avez douté de ma sincérité : ne pouvez-vous pas encore....

— » Jamais, Hélène, jamais : la jalou-

sie est bannie de mon cœur. Dites-moi donc que je puis espérer !

Hélène offrant sa main au marquis, lui dit d'une voix timide : « Je dépends maintenant de la volonté d'un père, milord ; si vous obtenez son consentement, ma main est à vous, car mon cœur n'a pas attendu ce moment pour... » Son trouble et sa confusion l'empêchèrent de continuer. Saint-Elmer lui baisa la main avec tendresse, la quitta à l'instant même, et courut trouver lord Glenross pour lui demander la main de lady Hélène.

Le comte fut très-surpris, et ne concevait pas comment le marquis avait si promptement transporté sa tendresse d'une sœur à l'autre. Il ne lui cacha pas son étonnement, et lui avoua même qu'un changement si subit ne le laissait pas sans quelque inquiétude.

Lord Rosemore lui expliqua alors comment il avait fait la connaissance d'Hélène à Derham, l'amour qu'elle lui avait inspiré, le retour dont elle l'avait payé, et les tourments qu'ils avaient soufferts tous deux depuis ce temps.

— « C'est avec joie, milord, s'écria le comte, avec une joie bien sincère que je vous accorde la main de ma fille. Il est impossible de ne pas reconnaître ici l'ouvrage du ciel qui ne vous avait pas destiné à Gertrude. Que je suis enchanté maintenant, mon cher marquis, que vous ne soyiez pas devenu l'époux de cette fille insensible !

— » J'ai promis à mon oncle expirant d'épouser la fille du comte de Glenross. Le ciel a entendu ma promesse : elle sera donc accomplie !

— » Mais vous m'avez parlé, milord, d'un portrait ressemblant à Hélène ? Où l'avez-vous trouvé ?

— » Dans une petite maison où j'occupais momentanément un appartement dans Portland-Street.

— » C'est lui, s'écria lord Glenross vivement agité ! Il m'a appartenu, milord ; c'est celui d'un ange, d'une femme que j'ai lâchement trahie, dont ma perfidie a causé le trépas, de la mère, en un mot, de ma chère Hélène. Je lui laisse le soin de vous conter cette déplorable histoire :

le souvenir en est trop pénible à mon cœur. Ah ! milord, si votre bonheur vous est cher, si vous craignez d'éprouver les angoisses que font naître les remords de la conscience, aimez toujours la fille d'une mère infortunée ; qu'elle trouve toujours en vous un ami et un protecteur !... Mais allons la rejoindre, milord ; il me semble que je vais l'embrasser avec un nouveau plaisir. »

Pendant que lord Rosemore s'entretenait ainsi avec le comte, Hélène était descendue dans le salon.

— » Eh bien ! Hélène, lui dit lady Belmont, où est donc le livre que je vous ai priée de m'aller chercher? Si dans le couvent que nous allons fonder à Glenross, on regarde la mémoire comme une qualité nécessaire dans une religieuse, je crois qu'une jeune novice de ma connaissance ne sera jamais admise à prononcer ses vœux.

— » En ce cas, dit Hélène, nous ferons peut-être aussi bien de renoncer à ce plan.

— » De tout mon cœur, ma chère, et je crois qu'on peut lui en substituer un plus

convenable aux intérêts de la société. Mais j'aperçois mon frère et le marquis, nous allons leur demander leur opinion à ce sujet.

— » Où est ma fille, dit lord Glenross en entrant, appuyé sur le bras du marquis? Mon Hélène, êtes-vous ici?

— » Me voici, mon père, répondit-elle en s'approchant de lui. »

Il prit sa main, et la mit sans parler dans celle du marquis, dont les yeux exprimaient le ravissement qu'il éprouvait, et le visage d'Hélène couvert d'une modeste rougeur annonçait, presque malgré elle, qu'elle partageait le même sentiment.

Dans l'après-dîner la comtesse se trouva seule un moment avec Hélène.

— » A propos, ma chère amie, lui dit-elle, je crois pouvoir vous demander à présent sans indiscrétion des nouvelles de votre ancien berger? Il paraît que la couronne de marquis a fait oublier la houlette pastorale.

— » Vous vous trompez, ma tante, et je me trouve heureuse de pouvoir enfin vous avouer que ce berger, comme vous

l'appelez, n'est autre que le marquis de Rosemore qui avait gagné ma tendresse, sous le simple nom de M. Saint-Elmer.

— » Vous me conduisez de surprise en surprise, Hélène ! Expliquez-moi donc ce nouveau mystère. »

Hélène lui raconta le plus brièvement possible tous les événements qui lui étaient arrivés, tout ce qu'elle avait éprouvé depuis l'instant où elle avait vu le marquis pour la première fois, et la nécessité où elle s'était vue de chercher à l'oublier, quand elle avait appris que lady Gertrude lui était destinée.

Ce récit augmenta encore, s'il était possible, l'affection de lady Belmont pour son aimable nièce. Elle pensa que peu de femmes, à sa place, auraient eu le courage de résister aux sollicitations du marquis, et de sacrifier son amour à son devoir. Enfin elle en conclut qu'Hélène et lord Rosemore étaient formés l'un pour l'autre, et que rien désormais ne manquerait à leur félicité.

Hélène ne tarda pas à faire part à son amie Thérèse des événements heureux qui

venaient de changer sa destinée. Elle savait que mistress Stanley et sa mère se réjouiraient sincèrement de son bonheur, elle était d'ailleurs empressée d'éloigner de leur esprit les soupçons qu'elles devaient encore conserver contre le marquis.

Cependant M. Burton, ne pouvant rien opposer à la demande en restitution formée par sir Altamont, s'exécutait de la moins mauvaise grâce possible. Il avait vendu chevaux, équipages, tout l'attirail du luxe; la vente de Dorville-Hall devait se faire sous peu de jours, et sa famille allait se voir réduite à un revenu très-borné.

Miss Phillis voyait disparaître tout ce qui, suivant elle, constituait le bonheur de la vie. Elle chercha à verser ses chagrins dans le sein de son ancien adorateur, monsieur Rawlington. Mais le dîgne ministre ne trouvait plus en elle aucun des charmes qui l'avaient séduit. Ses formules ordinaires de flatterie ne purent plus trouver place en sa bouche, et il lui dit froidement qu'il ne pouvait lui offrir qu'une stérile compassion.

Un jeune militaire, qui n'avait pour toute

fortune qu'une commission d'enseigne, et qui lui faisait la cour depuis quelque temps, parvint pourtant à la consoler de l'inconstance du vertueux Rawlington, et elle fit avec lui le voyage d'Ecosse. Ce mariage fut-il pour elle une source de malheur ou de félicité ? Il serait assez difficile de le dire. On ne peut assurer qu'elle fût heureuse, puisqu'elle ne po'édait pas les biens qui attachaient seuls, à son avis, quelque charme à la vie ; mais son mari l'aimait véritablement, et elle ne se trouvait complettement malheureuse que lorsqu'elle pensait que cette orpheline, élevée par la charité d'un pauvre ministre de village, était fille d'un comte, et allait devenir marquise de Rosemore.

Sir Altamont Douglas exécuta tous ses projets. Il acheta Dorville-Hall, en paya le prix à sa sœur, et fit présent de ce domaine à Hector, qui s'empressa de le rendre à ses parents. Mais Derham n'avait plus de charmes pour eux. Ils allèrent s'établir à Bath. Mistress Burton y trouva quelques vieilles femmes, avec lesquelles elle pouvait médire et faire une partie, et son

mari tâcha de se persuader que la vieillesse, qui s'appesantissait sur lui, ne devait pas l'empêcher d'être encore un homme à la mode.

---

# CHAPITRE XIII.

« Hélas ! ma chère enfant, toutes ces belles choses vous tourneront la tête ! » s'écriait un jour la vieille Catherine, qui était allée voir les anciens concierges de Glenross, Bertrand et sa femme, qui lui avaient fait voir toutes les réparations qu'on venait de faire au château, et la manière élégante dont il était meublé.

Le soliloque de la digne femme fut interrompu par un nuage de poussière, que faisait voler un équipage attelé de quatre chevaux, précédé de domestiques à cheval et suivi de trois autres voitures, qui s'avançaient au grand galop. Elle se retira de la route aussi promptement qu'elle le put, et se plaça sur le bord du chemin, pour les laisser passer. Mais, au même instant les cloches de l'église, et les cris de tous les habitants du village qui accouraient, lui ap-

prirent que c'était le seigneur de ce domaine qui y arrivait.

— » Ah, miss Hélène, ma chère miss Hélène, s'écria Catherine en s'essuyant les yeux! que j'aurais été aise de vous apercevoir un instant! mais ces malheureux chevaux courent si vite! et puis les grands seigneurs ne s'embarrassent guères d'une pauvre vieille femme! »

Elle arriva au presbytère. On y savait déjà la nouvelle de l'arrivée de lord Glenross. Le ministre embrassa tendrement son épouse, et l'engagea à modérer son émotion, tandis que lui-même ne pouvait maîtriser la sienne. Sir Altamon. Douglas et M. Hervey étaient avec eux en ce moment; ils s'attendirent qu'Hélène et son père ne tarderaient pas à venir au presbytère, et chacun d'eux avait ses raisons pour désirer de ne pas se trouver à la première entrevue. M. Hervey pensait qu'il devait laisser sa jeune amie consacrer ce premier instant uniquement à ses parents, et sir Altamont ne se sentait pas encore la force de voir de sang froid l'homme qui avait causé la mort de sa nièce. Ils sortirent donc ensemble et

se rendirent chez mistress Stevens, l'un gardant un silence mélancolique, l'autre trouvant à redire à tout ce qui s'offrait à ses yeux.

La soirée était déjà avancée, et le soleil frappait de ses derniers rayons les tours du château, quand une jeune femme, sur le bras de laquelle s'appuyait un vieillard d'une physionomie noble et intéressante, frappa à la porte du presbytère. Le ministre tressaillit, sa digne épouse se sentit vivement émue, et au même instant Hélène et son père parurent à leurs yeux.

— « O mon père, ô mon tuteur chéri, s'écria Hélène en se précipitant dans ses bras! » Et après avoir été tendrement pressée contre son cœur, elle se retourna pour lui présenter lord Glenross; mais elle le vit à genoux, les mains étendues, et il s'écria d'une voix altérée : — « Vous qui devriez ne penser à moi que pour me maudire, dites-moi si le repentant Sinclair peut obtenir son pardon!

— » Puisse le ciel, milord, vous regarder d'un œil de miséricorde! puisse-t-il vous avoir pardonné comme je vous par-

donne, s'écria M. Dorville du ton le plus ému ! » Et, s'approchant du comte, il chercha à le relever.

— « Non, s'écria le comte ! j'ai encore un autre pardon à obtenir. Mistress Dorville n'est-elle pas ici ? »

— » Me voici, milord, répondit-elle d'une voix tremblante. Elle a toujours partagé les sentiments de son mari. » Elle lui prit la main, la serra, aida le comte à se relever, et Hélène le conduisit vers un fauteuil.

— « Ah ! M. Dorville, dit lord Glenross, j'ai causé la perte de ce qui devait faire le charme de votre vieillesse, et c'est vous qui m'avez conservé ce qui seul pouvait embellir la mienne !

— » Jettons un voile sur le passé, milord, répondit le ministre. Il ne nous appartient plus. Ouvrons les yeux sur l'avenir plus consolant que la Providence veut bien nous destiner. »

Il embrassa de nouveau Hélène, et l'assura que chaque heure de son absence lui avait paru un siècle, ainsi qu'à mistress Dorville.

— « Mais à présent, s'écria-t-elle vivement, nous ne nous séparerons plus ; nous vivrons toujours ensemble, nous ne formerons qu'une famille ! »

Elle entendit en ce moment, dans le corridor qui conduisait au salon, la voix de Catherine qui semblait gronder ; elle se leva promptement, ouvrit la porte, et la fit entrer. — « Croyez-vous donc, ma bonne Catherine, lui dit-elle en l'embrassant, que je vous aye oubliée ? »

Mais un autre être jaloux de l'amitié qu'elle témoignait à la vieille nourrice de sa mère, semblait vouloir la lui disputer, et dévorait Hélène de caresses. C'était le vieux César, que son instinct avait averti du retour de sa jeune maîtresse, et dont Catherine avait inutilement cherché à modérer l'impatience.

— » Mon père, dit Hélène, je ne vous ai pas encore présenté tous mes amis. Voici la bonne Catherine, dont vous m'avez déjà entendu parler, et voici mon fidèle César qui me semble déterminé à faire connaissance avec vous. »

En effet, César bondissant dans l'appar-

tement, revenait sans cesse à Hélène, et partageait ses caresses entre elle et son père qui était assis à son côté. »

— « Pauvre César, dit le comte en soupirant, et en le flattant avec la main, tu ne m'es pas tout-à-fait inconnu. Je t'ai vu autrefois ; mais peux-tu donc caresser l'être qui a causé la perte. . . . »

Il était trop ému pour continuer, il prit la main de sa fille, se leva, fit ses adieux, et retourna avec elle au château.

Le lendemain matin, Hélène se rendit seule de bonne heure au presbytère, et eut avec le ministre et son épouse une longue conversation où elle leur découvrit les plus secrètes pensées de son cœur, et leur détailla tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle les avait quittés. On pense bien que le marquis de Rosemore n'y fut pas oublié. Elle leur dit avec une modeste rougeur qu'elle espérait qu'ils approuveraient son choix, et leur demanda la permission de le leur présenter, car il était venu à Glenross, ainsi que M. Néville et lady Belmont.

Elle se rendit ensuite chez mistress Ste-

vens qui, de même que son neveu M. Hervey, lui prodigua les plus vifs témoignages d'affection. Elle remarqua avec chagrin le changement qu'un court espace de temps avait produit dans ce dernier. Il était pâle, considérablement maigri, et son air sérieux et mélancolique avait fait place à une sombre tristesse. Un éclair de plaisir brilla dans ses yeux quand il revit Hélène. Il crut un instant voir encore sa bien-aimée Hélène Dorville. Mais cette impression ne fut que momentanée, et il retomba dans une lugubre taciturnité.

Elle trouva chez mistress Stevens sir Altamont Douglas, son oncle, dont M. Dorville lui avait appris l'histoire la veille, et qui n'était pas tout-à-fait étranger pour elle. Il l'embrassa avec toute la tendresse qu'un vieux marin pouvait témoigner extérieurement.

— « J'avais dessein de vous aller voir ce soir au château, lui dit-il; ce n'est pas que je sois bien curieux de me trouver en face de votre père, mais j'ai besoin d'avoir une conversation particulière avec ma petite nièce. »

— » Eh bien, venez y, mon cher oncle, mais de grâce, n'y apportez pas de ressentiment contre mon père.

— » Je n'en sais rien, . . . . C'est beaucoup dire. . . . . Je ne promets rien. . . . Au surplus je viendrai, je ferai ce que je pourrai. . . . . Mais à propos la comtesse voudra-t-elle bien me revoir après ma maudite maladresse?

— » Que vous avez bien réparée, mon oncle; . . . Mais très certainement vous en serez bien reçu.

En les quittant, sa tendresse filiale la conduisit à l'endroit où reposaient les cendres de sa mère. Elle s'en approcha avec un sentiment bien plus doux, bien plus consolant qu'autrefois. Sa mémoire était à l'abri de la honte, sa réputation était rétablie dans toute sa pureté, elle pouvait songer à ses vertus, sans craindre d'en savoir l'éclat terni par une faiblesse.

Elle offrit ses prières sur sa tombe, et remarqua avec plaisir que les orties et les chardons ne s'étaient pas emparés du sol qui la couvrait. La violette et la primevère y fleurissaient. « C'est votre ou   ge, mon

tendre ami, s'écria-t-elle en reportant ses pensées sur M. Hervey ; je vois ici les preuves d'une tendresse qui a bravé le cours des années. »

Elle n'oublia pas le vieux Bertrand et sa femme. Elle se rendit à leur chaumière, et leurs yeux obscurcis par l'âge virent la fille du comte de Glenross assise entr'eux sur le même banc où l'orpheline du presbytère leur avait prodigué des secours et des consolations.

Sir Altamont Douglas ne manqua pas à sa promesse. Hélène le présenta à son père.

Son oncle la regarda d'un air expressif : » Allons ! dit-il, vous l'emportez, sans vous je n'aurais jamais serré la main de l'homme qui. . . . Pardon, milord, je suis un vieux marin, un homme de peu de paroles, mais je ressens vivement les injures faites à ma famille. »

Lord Glenross changea de couleur, et Hélène montra une vive agitation.

» Donnez-moi la main, milord, continua sir Altamont, le scélérat endurci recevra toujours de moi le châtiment qu'il mé-

rit mais je puis pardonner au pécheur repentant.

— » Malheureux destructeur de mes porcelaines, s'écria lady Belmont qui désirait changer une conversation désagréable à tous ceux qui l'entendaient, comment osez-vous vous présenter devant moi ?

— » Cette petite sorcière m'a dit que vous m'aviez pardonné, dit-il en prenant la main d'Hélène, mais je vois qu'il faut en revenir à mes anciennes maximes, et que toutes les femmes sont trompeuses.

— » Vous a-t-elle dit que je vous pardonnais ? Mais elle aurait dû vous dire aussi que c'était à condition que vous l'épouseriez.

— » Je n'en veux pas pour moi. Que voulez-vous que je fasse d'une femme ? Mais je voulais la marier à mon jeune ami Hector Dorville. Cependant comme je vois qu'elle s'est chargée de faire son choix elle-même ; comme vous, lord Glenross, avez cru pouvoir lui accorder votre consentement ; comme lord Rosemore, que je connais mieux qu'il ne me connaît, avait déjà mon estime, et que lui seul pouvait balancer Hector

dans mon esprit, je ne vois pas pourquoi je m'y opposerais. Ainsi donc, marquis, soyez heureux avec elle, et rendez-la heureuse; car je veux que le diable m'empore si elle ne vaut pas les quatre meilleurs vaisseaux de sa majesté. »

Il embrassa Hélène, s'approcha d'une croisée, et se mit à siffler son air favori.

Le comte eut quelque peine à s'habituer aux manières de sir Altamont; mais son extérieur rude couvrait un cœur si excellent; sa brusquerie était accompagnée de tant de franchise et de gaîté, qu'il finit par goûter sa société. Sir Altamont perdit aussi insensiblement l'éloignement qu'il avait conçu pour le père de sa nièce, et ils finirent par devenir les meilleurs amis.

Le choix d'Hélène fut approuvé par tous ceux dont elle désirait obtenir l'approbation, et le marquis devint bientôt rival d'Hélène dans le cœur du ministre, de son épouse et de ses autres amis. Il lui devint plus cher à elle-même de jour en jour; et comme le terme que le comte avait fixé pour son mariage approchait, elle envisageait, sans crainte et sans inquiétude,

une époque qui est trop souvent le tombeau du bonheur, comme celui de l'amour.

Hervey avait vu rétablir la réputation de sa bien-aimée ; la fille de cette femme chérie était reconnue par son père, tout annonçait qu'elle allait être heureuse : qu'avait-il encore besoin dans un monde où il n'avait trouvé qu'affliction ? C'était un bienfait de la Divinité de le rappeler dans son sein.

Après une maladie qui lui faisait garder le lit depuis quelques jours, il fit prier Hélène, un matin, de venir le voir. En approchant de son lit, elle fut frappée de voir les approches de la mort visiblement empreintes sur ses traits, et elle ne fut pas maîtresse de cacher un premier mouvement de surprise et de chagrin.

— » Ne vous affligez pas, chère Hélène, lui dit-il ; la vie n'a rien que je puisse regréter, puisque je meurs avec la certitude que mes vœux ont été exaucés. La vertu de votre mère est reconnue, sa fille sera heureuse ; je puis mourir satisfait. Mais j'ai une prière à vous faire, c'est la dernière grâce que je vous demanderai... Per-

mettez que les restes d'Hervey soient déposés à côté de ceux de sa bien-aimée, et si j'en ai été séparé pendant sa vie, qu'au moins le tombeau me réunisse à elle.

— » Ne parlez pas ainsi, mon cher monsieur Hervey! Vous vivrez pour être témoin de mon bonheur, et pour y ajouter.

— » Mais enfin, Hélène, il faut mourir un jour! Me promettez-vous qu'alors mes derniers désirs seront accomplis ? »

Elle lui fit la promesse qu'il désirait, et le lendemain matin, il avait cessé de vivre.

Lord Glenross parut plus affligé que personne de la mort de cet homme estimable, il se reprocha d'en être la cause, et voulut que ses derniers souhaits fussent ponctuellement exécutés.

Mistress Stevens fut vivement affligée, mais elle trouva à son tour dans le ministre et son épouse les consolations qu'elle leur avait prodiguées autrefois.

Enfin le marquis de Rosemore reçut la main d'Hélène de celle de son respectable aïeul dans la chapelle de Glenross, et le même jour vit M. Néville devenir l'époux de

sa chère Olivia. Aucune pompe extérieure ne solennisa ces deux unions. Elles furent célébrées par les bénédictions des pauvres, et consacrées par l'amour et par la vertu.

Le bonheur avait placé sa couronne de roses sur la tête de notre héroïne. Elle avait été soumise et résignée dans l'affliction, elle fut humble et modeste dans la prospérité. Elle continua d'être la consolatrice des affligés, et la bienfaitrice des pauvres : les bénédictions des infortunés la suivaient partout. Son cœur était le siége de la paix et de la sérénité.

Hector Dorville avait d'abord recherché la société de Thérése-Stanley pour jouir du plaisir de s'entretenir d'Hélène avec elle : il finit par désirer sa compagnie pour elle-même. Elle ne fut pas insensible au mérite de cet aimable jeune homme. Elle ne le crut pas indigne de sa tendresse pour avoir longtemps accordé la sienne à son amie, et six mois après le mariage d'Hélène, ils ajoutèrent leurs noms à la liste malheureusement peu nombreuse des époux parfaitement heureux.

Le sort de Gertrude fut plus triste. Lord

Freeland étant fort riche, elle se livrait sans contrainte et sans modération à son goût pour tous les plaisirs. Elle gagna une fluxion de poitrine en sortant d'un bal, et mourut en pays étranger un an après son départ d'Angleterre, sans laisser un regret dans le cœur de personne, si ce n'est des êtres qu'elle avait cruellement offensés.

La marquise de Rosemore n'oublia aucun de ceux à qui l'orpheline du presbytère avait témoigné de l'intérêt. Le bon Robin, qui avait perdu son aïeule, la vieille Rachel, devint le jardinier du château de Glenross; sa femme Judith pensa mourir de joie en apprenant qu'elle allait être femme de chambre d'une marquise; et l'intéressante Charlotte, qui avait trouvé un asile chez lady Allington, en trouva un nouveau chez sa première protectrice après la mort de cette dame.

Le marquis et la marquise de Rosemore firent plus d'un voyage dans la vallée de Derham où vivait Hector Dorville avec son aimable épouse. Ils visitèrent plus d'une fois la grotte où Saint-Elmer avait déclaré son amour à Hélène; mais dans quelques

lieux qu'ils allassent, c'était toujours avec un nouveau plaisir qu'ils revenaient à Glenross où résidaient constamment le comte, mistress Stevens, le ministre et son épouse, et où l'honnête et bourru sir Altamont, ainsi que M. et mistress Néville, venaient très-fréquemment ajouter au bonheur qu'ils goûtaient dans leur solitude.

Le comte de Glenross demeura aveugle. Il se soumit à ce malheur, comme à une punition que le ciel lui avait infligée pour ses égarements passés, et quelques années après, lorsque des soins domestiques empêchaient sa fille de le suivre dans les promenades qu'il aimait à faire dans les environs du château, il était conduit par une aimable enfant qu'on avait nommé Frédérick Saint-Elmer.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

# TABLE

## DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.



FIN DE LA TABLE.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 11 05 13 015 6